This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

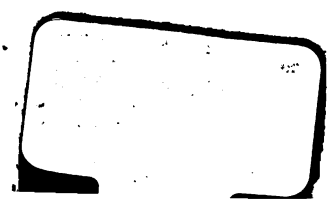
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

CALGARTH PARK.



one of the several issues of
the 1st ed

Vignettes on titles of vols. iii-v
differ from Tchemerzine,
(X/pp. 37-39).

With the preface de la
Nouvelle Hélo[illegible]
the 2 U. errata [illegible]

Signatures dated [illegible]
on titles
Sonnelier [illegible]

JULIE,

OU

LA NOUVELLE HELOÏSE.

TOME PREMIER.

LETTRES

DE DEUX AMANS,

Habitans d'une petite Ville
au pied des Alpes.

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

PREMIERE PARTIE.

A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY.

MDCCLXI.

TAYLOR INSTIT
UNIV
26 NOV
OF OX
LIBRA

PREFACE.

IL faut des ſpectacles dans les grandes villes, & des Romans aux peuples corrompus. J'ai vû les mœurs de mon tems, & j'ai publié ces lettres. Que n'ai-je vécu dans un ſiecle où je duſſe les jetter au feu!

Quoique je ne porte ici que le titre d'Editeur, j'ai travaillé

moi-même à ce livre, & je ne m'en cache pas. Ai-je fait le tout, & la correſpondance entiere eſt-elle une fiction? Gens du monde, que vous importe? C'eſt ſûrement une fiction pour vous.

Tout honnête homme doit avouer les livres qu'il publie. Je me nomme donc à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on

me l'impute; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si le livre eſt mauvais, j'en ſuis plus obligé de le reconnoitre: je ne veux pas paſſer pour meilleur que je ne ſuis.

Quant à la vérité des faits, je déclare qu'ayant été pluſieurs fois dans le pays des deux amans, je n'y ai jamais oui parler du Baron d'Etange ni de ſa fille, ni de M. d'Orbe, ni de

Milord Edouard Bomſton, ni de M. de Wolmar. J'avertis encore que la topographie eſt groſſierement altérée en pluſieurs endroits ; ſoit pour mieux donner le change au lecteur ; ſoit qu'en effet l'auteur n'en ſut pas davantage. Voila tout ce que je puis dire. Que chacun penſe comme il lui plaira.

Ce livre n'eſt point fait pour circuler dans le monde,

& convient à très peu de lecteurs. Le ſtile rebutera les gens de goût, la matiere alarmera les gens ſeveres, tous les ſentimens ſeront hors de la nature pour ceux qui ne croyent pas à la vertu. Il doit déplaire aux dévots, aux libertins, aux philoſophes: il doit choquer les femmes galantes, & ſcandaliſer les honnêtes femmes. A qui plaira-t-il donc? Peut-être à moi ſeul: mais à

coup ſûr il ne plaira médiocrement à perſonne.

Quiconque veut ſe réſoudre à lire ces lettres doit s'armer de patience ſur les fautes de langue, ſur le ſtile emphatique & plat, ſur les penſées communes rendues en termes empoulés; il doit ſe dire d'avance que ceux qui les écrivent ne ſont pas des François, des beaux-eſprits, des académiciens, des philoſophes; mais

des provinciaux, des étrangers, des solitaires, de jeunes gens, presque des enfans, qui dans leurs imaginations romanesques prennent pour de la philosophie les honnêtes délires de leur cerveau.

Pourquoi craindrois-je de dire ce que je pense? Ce recueil avec son gothique ton convient mieux aux femmes que les livres de philosophie. Il peut même être utile à

celles qui dans une vie déreglée ont conſervé quelque amour pour l'honnêteté. Quant aux filles, c'eſt autre choſe. Jamais fille chaſte n'a lu de Romans; & j'ai mis à celui-ci un titre aſſés décidé pour qu'en l'ouvrant on ſut à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en oſera lire une ſeule page, eſt une fille perdue: mais qu'elle n'impute point ſa perte à ce livre; le

mal étoit fait d'avance. Puiſqu'elle a commencé, qu'elle achève de lire: elle n'a plus rien à riſquer.

Qu'un homme auſtere en parcourant ce recueil ſe rebute aux premieres parties, jette le livre avec colere, & s'indigne contre l'Editeur; je ne me plaindrai point de ſon injuſtice; à ſa place, j'en aurois pu faire autant. Que ſi, après l'avoir lû tout entier,

quelqu'un m'oſoit blamer de l'avoir publié ; qu'il le diſe, s'il veut, à toute la terre, mais qu'il ne vienne pas me le dire : je ſens que je ne pourrois de ma vie eſtimer cet homme-là.

FAUTES D'IMPRESSION.

Quoique ce ne ſoit pas la peine de faire un errata *pour un livre de cette eſpece ; je dois avertir qu'il s'eſt gliſſé dans celui-ci quelques fautes, dont pluſieurs forment des contreſens difficiles à reconnoitre, à moins d'y faire attention. J'en ai préſentement ſous les yeux deux exemples qui ſuffiront pour faire juger des autres.* T. II. p. 313. lig. 19 & 20; genre; *liſez;* génie. T. V. p. 71. l. 7 *en remontant;* ici ne nous; *liſez;* ici, & nous. *&c.*

PREFACE

DE LA

NOUVELLE HELOÏSE:

OU

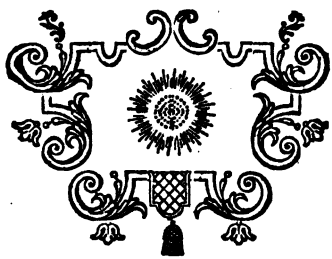
ENTRETIEN SUR LES ROMANS.

ENTRE L'EDITEUR

ET UN HOMME DE LETTRES.

Par J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Genève.



A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY,

MDCCLXI.

Avec Privilege de nos Seigneurs les Etats de Hollande & de Weſtfriſe.

PRIVILEGIE.

DE STAATEN van HOLLAND en WEST-VRIESLAND doen te weeten, alzo ons te kennen is gegeeven by *Marcus Michiel Rey*, Burger en Boekverkoper binnen Amſterdam, dat hy bezig was met te drukken, in 't Franſch en Hollands, *les Oeuvres de J. J. Rouſſeau, Citoyen de Genève, contenant Diſcours, ſi les Sciences ont contribué à épurer les Mœurs; Narciſſe; Diſcours ſur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes; —— Lettres ſur la Muſique; de Devin de Village; —— Lettres contre les Spectacles; Julie, ou la nouvelle Héloïſe, Lettres de deux Amans; préface de la nouvelle Heloïſe; Projet de Paix perpetuelle, &c.* maar bedugt zynde zyne koſten te leur zouden geſtelt worden met het zelve in 't geheel of ten deele na te drukken; wesbalven hy Supplt. zig keerde tot Ons, met onderdanig verzoek, dat het Ons mogte behagen hem Supplt. zyn erven of regt verkrygende, te verleenen Octroy om alleen en met uitſluiting van alle anderen, gedurende vyftien agter een volgende Jaren de voorz. Werken in het Franſch en Hollandſch in zodanigen formaat als hy Supplt. zoude goedvinden, te mogen drukken uitgeeven en verkopen, zonder dat het iemant anders vry zoude ſtaan de zelve werken in 't geheel of ten deele na te drukken, of elders nagedrukt zynde, in deze Landen te verhandelen of verkopen: op zodanigen boete als het ons zoude behagen daer op te ſtellen. Zo is 't dat wy de zaak en het voorz. verzoek overgemerkt hebbende en genegen wezende, ter bede van den Supplt., uit onze regte wetenſchap, Souveraine magt en authoriteit, denzelven Supplt. ge-

conſenteert, geaccordeert en Geoctroyeert hebben, conſenteeren, accorderen en octroyeeren hem by deze, dat hy, gedurende den tyd van vyftien eerſt agter een volgende Jaren, de voorz. Werken, in dier voegen als zulks by den Supplt. is verzogt en hier voren uitgedrukt ſtaat, binnen den voorz. onzen Lande alleen zal mogen drukken, doen drukken, uitgeeven en verkopen, verbiedende daaromme allen en eenen iegelyken dezelve Werken in 't geheel of ten deele te drukken, na te drukken, te doen na drukken, te verhandelen of te verkopen, of elders nagedrukt binnen den zelven onzen Lande te brengen, uit te geeven of te verhandelen en verkopen, op verbeurte van alle de nagedrukte, ingebragte, verhandelde of verkogte exemplaren en een boete van drie duizent gulden daar en boven te verbeuren, te appliceeren een derpart voor den Officier, die de Calange doen zal, een derdepart voor den armen der plaatſe daar het caſus voorvallen zal, en 't reſterende derdepart voor den Supplt, en dat telkens zo menigmael als dezelve zullen worden achterhaalt. Alles in dien verſtande dat wy den Supplt met dezen onzen Octroye alleen willende gratificeeren tot verhoeding van zyne ſchade door het nadrukken van de voorz. Werken, daar door in genigen deele verſtaan den innehoude van dien te authoriſeeren of te advoueeren, en veel min dezelve onder onze protectie en beſcherminge eenig meerder credit, aanzien of reputatie te geeven, nemaer den Supplt. in cas daer in iets onbehoorlyks zoude influeeren, alle 't zelve tot zynen laſte zal gehouden wezen te verantwoorden, tot dien einde wel expreſſelyk begeerende, dat, by aldien hy dezen onzen Octroye voor deſelve Werken zal willen ſtellen, daar van geene geabrevieerde of gecontraheerde men-

mentie zal mogen maken, niemaar gehouden wezen 't zelve Octroy in 't geheel en sonder eenige omissie daar voor te drukken, of te doen drukken; en dat hy gehouden zal zyn een Exemplaar van dezelve Werken op groot papier, gebonden en wel geconditioneert, te brengen in de Bibliotheecq van onze Universiteyt te Leyden, binnen den tyd van zes weeken na dat hy Supplt. de voorz. Werken zal hebben beginnen uit te geeven op een boete van zes hondert gulden, na expiratie der voorz. zes weeken by den Supplt. te verbeuren ten behoeve van de Nederduitse armen van de plaats alwaar den Supplt. woont, en voorts op pœne van met 'er daat verstekeen te zyn van 't effect van dezen Octroye; dat ook den Supplt. schoon by 't ingaan van dit Octroy een Exemplaar gelevert, hebbende aan de voorz. onze Bibliotheecq, by zo verre hy gedurende den tyd van dit Octroy dezelve Werken, zoude willen herdrukken met eenige obsérvatien, noten, vermeerderingen, veranderingen, correctien, of anders hoe genaamt, of ook in een ander formaat, gehouden zal zyn wederom een ander Exemplaar van dezelve Werken, geconditioneert als voren te brengen in de voorz. Bibliotheecq binnen den zelven tyd en op de boeten en pœnaliteiten als voren. En ten einde den Supplt. dezen onzen consente en Octroye moge genieten als naar behooren, laten wy allen en eenen iegelyken dien het aangaan mag, dat zy den Supplt. van den inhoude van dezen, doen, laten en gedogen rustelyk, vredelyk en volkomelyk, genieten en gebruyken, cesserende alle belet ter contrarie. Gegeeven in den Hage, onder onzen groten Zegele, hier aan doen hangen, den negen en twintigste January in 't

Jaar onzes Heeren en Zaligmakers duizent zeven hondert een-en-zeſtig.

P. STEYN.

Aan den Supplt. zyn nevens dit Octroy ter hand gefteld, by Extract authenticq, haar Ed. Gr. Mog. reſolutien van den 28 Juny 1715. en 30 April 1728. ten eynde om zig daar na te reguleeren.

Ter ordonnantie van de Staaten.

ARIS v. D. MIEDEN.

AVER-

AVERTISSEMENT.

Ce Dialogue ou Entretien ſuppoſé étoit d'abord deſtiné à ſervir de Préface aux Lettres des deux Amans. Mais ſa forme & ſa longueur ne m'ayant permis de le mettre que par extrait à la tête du recueil, je le donne ici tout entier, dans l'eſpoir qu'on y trouvera quelques vues utiles ſur l'objet de ces ſortes d'Ecrits. J'ai cru

d'ailleurs devoir attendre que le Livre eût fait ſon effet avant d'en diſcuter les inconvéniens & les avantages, ne voulant ni faire tort au Libraire, ni mendier l'indulgence du Public.

PREFACE
DE JULIE,
OU
ENTRETIEN SUR LES ROMANS.

N. VOILA votre Manuſcrit. Je l'ai lu tout entier.

R. Tout entier? J'entends : vous comptez ſur peu d'imitateurs?

N. *Vel duo, vel nemo.*

R. *Turpe & miſerabile.* Mais je veux un jugement poſitif.

N. Je n'oſe.

R. Tout eſt oſé par ce ſeul mot. Expliquez-vous.

N. Mon jugement dépend de la réponſe que vous m'allez faire. Cette correſpondance eſt-elle réelle, ou ſi c'eſt une fiction?

R. Je ne vois point la conſéquence. Pour dire ſi un Livre eſt bon ou mauvais, qu'importe de ſavoir comment on l'a fait?

N. Il importe beaucoup pour celui-ci. Un Portrait a toujours ſon prix pourvu qu'il reſſemble, quelqu'étrange que ſoit l'Original. Mais dans un Tableau d'imagination, toute figure humaine doit avoir les traits communs à l'homme, ou le Tableau ne vaut rien. Tous deux ſuppoſés bons, il reſte encore cette différence que le Portrait intéreſſe peu de Gens; le Tableau ſeul peut plaire au Public.

R. Je vous ſuis. Si ces Lettres ſont des

des Portraits, ils n'intéreſſent point: ſi ce ſont des Tableaux, ils imitent mal. N'eſt-ce pas cela?

N. Préciſément.

R. Ainſi, j'arracherai toutes vos réponſes avant que vous m'ayez répondu. Au reſte, comme je ne puis ſatisfaire à votre queſtion, il faut vous en paſſer pour réſoudre la mienne. Mettez la choſe au pis: ma Julie.....

N. Oh! ſi elle avoit exiſté!

R. Hé bien?

N. Mais ſûrement ce n'eſt qu'une fiction.

R. Suppoſez.

N. En ce cas, je ne connois rien de ſi mauſſade: ces Lettres ne ſont point des Lettres; ce Roman n'eſt point un Roman; les perſonnages ſont des gens de l'autre monde.

R. J'en fuis fâché pour celui-ci.

N. Conſolez-vous; les foux n'y manquent pas non plus; mais les vôtres ne ſont pas dans la nature.

R. Je pourrois ..... Non, je vois le détour que prend votre curioſité. Pourquoi décidez-vous ainſi? Savez-vous juſqu'où les Hommes different les uns des autres? Combien les caracteres ſont oppoſés? Combien les mœurs, les préjugés varient ſelon les temps, les lieux, les âges? Qui eſt-ce qui oſe aſſigner des bornes préciſes à la Nature, & dire: Voilà juſqu'où l'Homme peut aller, & pas au-delà?

N. Avec ce beau raiſonnement les Monſtres inouis, les Géans, les Pygmées, les chimeres de toute eſpece; tout pourroit être admis ſpécifiquement dans la nature: tout ſeroit défiguré, nous n'aurions

rions plus de modele commun? Je le répete, dans les Tableaux de l'humanité chacun doit reconnoître l'Homme.

R. J'en conviens, pourvu qu'on sache aussi discerner ce qui fait les variétés de ce qui est essenciel à l'espece. Que diriez-vous de ceux qui ne reconnoîtroient la nôtre que dans un habit à la Françoise?

N. Que diriez-vous de celui qui, sans exprimer ni traits ni taille, voudroit peindre une figure humaine, avec un voile pour vêtement? N'auroit-on pas droit de lui demander où est l'homme?

R. Ni traits, ni taille? Etes-vous juste? Point de gens parfaits: voilà la chimere. Une jeune fille offensant la vertu qu'elle aime, & ramenée au devoir par l'horreur d'un plus grand crime; une amie trop facile, punie enfin par son pro-

pre cœur de l'excès de ſon indulgence; un jeune homme honnête & ſenſible, plein de foibleſſe & de beaux diſcours; un vieux Gentilhomme entêté de ſa nobleſſe, ſacrifiant tout à l'opinion; un Anglois généreux & brave, toujours paſſionné par ſageſſe, toujours raiſonnant ſans raiſon.....

N. Un mari débonnaire & hoſpitalier empreſſé d'établir dans ſa maiſon l'ancien amant de ſa femme.....

R. Je vous renvoye à l'inſcription de de l'Eſtampe (*).

N. Les belles Ames?... Le beau mot!

R. O Philoſophie! combien tu prends de peine à retrécir les cœurs, à rendre les hommes petits!

N. L'eſprit romaneſque les aggrandit &

(*) Voyez la ſeptieme Eſtampe (*je les attends toutes de Paris.* Note du Libraire.)

& les trompe. Mais revenons. Les deux amies?... Qu'en dites-vous?... Et cette converſion ſubite au Temple?.... la Grace, ſans doute?.....

R. Monſieur.....

N. Une femme chrétienne, une dévote qui n'apprend point le catéchiſme à ſes enfans ; qui meurt ſans vouloir prier Dieu ; dont la mort cependant édifie un Paſteur, & convertit un Athée!... Oh!...

R. Monſieur.....

N. Quant à l'intérêt, il eſt pour tout le monde, il eſt nul. Pas une mauvaiſe action ; pas un méchant homme qui faſſe craindre pour les bons. Des événements ſi naturels, ſi ſimples qu'ils le ſont trop : rien d'inopiné ; point de coup de Théatre. Tout eſt prévu long-temps d'avance ; tout arrive comme il eſt prévu.

vu. Eſt-ce la peine de tenir regiſtre de ce que chacun peut voir tous les jours dans ſa maiſon, ou dans celle de ſon voiſin?

R. C'eſt-à-dire, qu'il vous faut des hommes communs & des événemens rares? Je crois que j'aimerois mieux le contraire. D'ailleurs, vous jugez ce que vous avez lu comme un Roman. Ce n'en eſt point un; vous l'avez dit vous-même. C'eſt un Recueil de Lettres...

N. Qui ne ſont point des Lettres: Je crois l'avoir dit auſſi. Quel ſtyle épiſtolaire! Qu'il eſt guindé! Que d'exclamations! Que d'apprêts! Quelle emphaſe pour ne dire que des choſes communes! Quels grands mots pour de petits raiſonnemens! Rarement du ſens, de la juſteſſe, jamais ni fineſſe, ni force, ni profondeur. Une diction toujours dans les nues, & des penſées qui rampent tou-

toujours. Si vos perſonnages ſont dans la nature, avouez que leur ſtyle eſt peu naturel?

R. Je conviens que dans le point de vue où vous êtes, il doit vous paroître ainſi.

N. Comptez-vous que le Public le verra d'un autre œil; & n'eſt-ce pas mon jugement que vous demandez?

R. C'eſt pour l'avoir plus au long que je vous réplique. Je vois que vous aimeriez-mieux des Lettres faites pour être imprimées.

N. Ce ſouhait paroît aſſez bien fondé pour celles qu'on donne à l'impreſſion.

R. On ne verra donc jamais les hommes dans les livres que comme ils veulent s'y montrer?

N. L'Auteur comme il veut s'y montrer;

trer; ceux qu'il dépeint tels qu'ils ſont. Mais cet avantage manque encore ici. Pas un portrait vigoureuſement peint; pas un caractere aſſez bien marqué, nulle obſervation ſolide; aucune connoiſſance du monde. Qu'apprend-on dans la petite ſphere de deux ou trois Amants ou Amis toujours occupés d'eux ſeuls?

R. On apprend à aimer l'humanité. Dans les grandes ſociétés on n'apprend qu'à haïr les hommes.

Votre jugement eſt ſévere; celui du Public doit l'être encore plus. Sans le taxer d'injuſtice, je veux vous dire à mon tour de quel œil je vois ces Lettres; moins pour excuſer les défauts que vous y blâmez, que pour en trouver la ſource.

Dans la retraite on a d'autres manieres de voir & de ſentir que dans le commerce du monde; les paſſions autrement mo-

modifiées ont auſſi d'autres expreſſions; l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, ſe mêle à toutes les idées, & leur donne ce tour bizarre & peu varié qu'on remarque dans les diſcours des Solitaires. S'enſuit-il delà que leur langage ſoit fort énergique? Point du tout; il n'eſt qu'extraordinaire. Ce n'eſt que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Premiérement, parce qu'il faut toujours dire autrement & mieux que les autres, & puis, que forcé d'affirmer à chaque inſtant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des ſentiments qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour perſuaſif qui ſupplée à la perſuaſion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment paſſionnés ayent ces manieres de parler vives, fortes, coloriées que vous admirez dans vos

Drames

Drames & dans vos Romans? Non; la paſſion pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force; elle ne ſonge pas même à perſuader; elle ne ſoupçonne pas qu'on puiſſe douter d'elle. Quand elle dit ce qu'elle ſent, c'eſt moins pour l'expoſer aux autres que pour ſe ſoulager. On peint plus vivement l'amour dans les grandes villes; l'y ſent-on mieux que dans les hameaux?

N. C'eſt-à-dire, que la foibleſſe du langage prouve la force du ſentiment?

R. Quelquefois du moins elle en montre la vérité. Liſez une lettre d'amour faite par un Auteur dans ſon cabinet par un bel eſprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait de feu dans la tête, ſa lettre va, comme on dit, brûler le papier; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous ſerez enchanté, même agité peut-être; mais d'une agitation paſſage-

re

re & ſeche, qui ne vous laiſſera que des mots pour tout ſouvenir. Au contraire, une lettre que l'amour a réellement dictée; une lettre d'un Amant vraiment paſſionné, ſera lâche, diffuſe, toute en longueurs, en déſordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un ſentiment qui déborde, redit toujours la même choſe, & n'a jamais achevé de dire; comme une ſource vive qui coule ſans ceſſe & ne s'épuiſe jamais. Rien de ſaillant, rien de remarquable; on ne retient ni mots, ni tours, ni phraſes; on n'admire rien, l'on n'eſt frappé de rien. Cependant on ſe ſent ému ſans ſavoir pourquoi. Si la force du ſentiment ne nous frappe pas, ſa vérité nous touche, & c'eſt ainſi que le cœur fait parler au cœur. Mais ceux qui ne ſentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des paſſions, ne connoiſſent point ces ſortes de beautés & les mépriſent.

N. J'at-

N. J'attends.

R. Fort bien. Dans cette derniere eſpece de lettres, les penſées ſont communes, le ſtyle pourtant n'eſt pas familier, & ne doit pas l'être. L'amour n'eſt qu'illuſion; il ſe fait, pour ainſi dire, un autre Univers; il s'entoure d'objets qui ne ſont point, ou auxquels lui ſeul a donné l'être; & comme il rend tous ſes ſentiments en images, ſon langage eſt toujours figuré. Mais ces figures ſont ſans juſteſſe & ſans ſuite; ſon éloquence eſt dans ſon déſordre; il prouve d'autant plus qu'il raiſonne moins. L'enthouſiaſme eſt le dernier degré de la paſſion. Quand elle eſt à ſon comble, elle voit ſon objet parfait; elle en fait alors ſon idole; elle le place dans le Ciel; & comme l'enthouſiaſme de la dévotion emprunte le langage de l'amour, l'enthouſiaſme de l'amour emprunte auſſi le lan-

langage de la dévotion. Il ne voit plus que le Paradis, les Anges, les vertus des Saints, les délices du ſéjour céleſte. Dans ces tranſports, entouré de ſi hautes images, en parlera-t-il en termes rampants? Se réſoudra-t-il d'abaiſſer, d'avilir ſes idées par des expreſſions vulgaires? N'élevera-t-il pas ſon ſtyle? Ne lui donnera-t-il pas de la nobleſſe, de la la dignité? Que parlez-vous de Lettres, de ſtyle épiſtolaire? En écrivant à ce qu'on aime, il eſt bien queſtion de cela! ce ne ſont plus des Lettres que l'on écrit, ce ſont des Hymnes.

N. Citoyen, voyons votre pouls?

R. Non: voyez l'hiver ſur ma tête. Il eſt un âge pour l'expérience; un autre pour le ſouvenir. Le ſentiment s'éteint à la fin; mais l'ame ſenſible demeure toujours.

Je reviens à nos Lettres. Si vous les liſez

liſez comme l'ouvrage d'un Auteur qui veut plaire, ou qui ſe pique d'écrire, elles ſont déteſtables. Mais prenez-les pour ce qu'elles ſont, & jugez-les dans leur eſpece. Deux ou trois jeunes gens ſimples, mais ſenſibles, s'entretiennent entr'eux des intérêts de leurs cœurs. Ils ne ſongent point à briller aux yeux les uns des autres.. Ils ſe connoiſſent & s'aiment trop mutuellement pour que l'amour-propre n'ait plus rien à faire entr'eux. Ils ſont enfans, penſeront-ils en hommes ? Ils ſont étrangers, écriront-ils correctement ? Ils ſont ſolitaires, connoîtront-ils le monde & la ſociété ? Pleins du ſeul ſentiment qui les occupe, ils ſont dans le délire, & penſent philoſopher. Voulez-vous qu'ils ſachent obſerver, juger, réfléchir ? Ils ne ſavent rien de tout cela. Ils ſavent aimer ; ils rapportent tout à leur paſſion. L'importance qu'ils donnent à leurs folles idées, eſt-elle

le moins amuſante que tout l'eſprit qu'ils pourroient étaler ? Ils parlent de tout; ils ſe trompent ſur-tout; ils ne font rien connoître qu'eux; mais en ſe faiſant connoître, ils ſe font aimer. Leurs erreurs valent mieux que le ſavoir des Sages: Leurs cœurs honnêtes portent par-tout, juſques dans leurs fautes, les préjugés de la vertu, toujours confiante & toujours trahie. Rien ne les entend, rien ne leur répond, tout les détrompe. Ils ſe refuſent aux vérités décourageantes: ne trouvant nulle part ce qu'ils ſentent, ils ſe détachent du reſte de l'Univers; & créant entr'eux un petit monde différent du nôtre, ils y forment un ſpectacle véritablement nouveau.

N. Je conviens qu'un homme de vingt ans & des filles de dix-huit, ne doivent pas, quoiqu'inſtruits, parler en Philoſophes, même en penſant l'être. J'avoue

encore, & cette différence ne m'a pas échappé, que ces filles deviennent des femmes de mérite, & ce jeune homme un meilleur obſervateur. Je ne fais point de comparaiſon entre le commencement & la fin de l'ouvrage. Les détails de la vie domeſtique effacent les fautes du premier âge: la chaſte épouſe, la femme ſenſée, la digne mere de famille font oublier la coupable amante. Mais cela même eſt un ſujet de critique: la fin du recueil rend le commencement d'autant plus repréhenſible; on diroit que ce ſont deux livres différens que les mêmes perſonnes ne doivent pas lire. Ayant à montrer des gens raiſonnables, pourquoi les prendre avant qu'ils le ſoient devenus? Les jeux d'enfans qui précedent les leçons de la ſageſſe empêchent de les attendre; le mal ſcandaliſe avant que le bien puiſſe édifier; enfin le lecteur indigné ſe rebute & quitte le livre

au

au moment d'en tirer du profit.

R. Je penſe, au contraire, que la fin de ce recueil ſeroit ſuperflue aux lecteurs rebutés du commencement, & que ce commencement doit être agréable à ceux pour qui la fin peut être utile. Ainſi, ceux qui n'acheveront pas le livre, ne perdront rien, puiſqu'il ne leur eſt pas propre; & ceux qui peuvent en profiter ne l'auroient pas lu, s'il eût commencé plus gravement. Pour rendre utile ce qu'on veut dire, il faut d'abord ſe faire écouter de ceux qui doivent en faire uſage.

J'ai changé de moyen, mais non pas d'objet. Quand j'ai tâché de parler aux hommes on ne m'a point entendu; peut-être en parlant aux enfans me ferai-je mieux entendre; & les enfans ne goûtent pas mieux la raiſon nue que les remedes mal déguiſés.

Così all' egro fanciul porgiamo aſperſi
Di ſoave licor gl'orli del vaſo;
Succhi amari ingannato in tanto ei beve,
E dall' inganno ſuo vita riceve.

N. J'ai peur que vous ne vous trompiez encore: ils ſucceront les bords du vaſe, & ne boiront point la liqueur.

R. Alors ce ne ſera plus ma faute; j'aurai fait de mon mieux pour la faire paſſer.

Mes jeunes gens ſont aimables; mais pour les aimer à trente ans, il faut les avoir connus à vingt. Il faut avoir vécu long-temps avec eux pour s'y plaire; & ce n'eſt qu'après avoir déploré leurs fautes qu'on vient à goûter leurs vertus. Leurs lettres n'intéreſſent pas tout d'un coup; mais peu à peu elles attachent: on ne peut ni les prendre ni les quitter. La grace & la facilité n'y ſont pas, ni la raiſon, ni l'eſprit, ni l'éloquence; le ſentiment

timent y eſt, il ſe communique au cœur par degrés, & lui ſeul à la fin ſupplée à tout. C'eſt une longue romance dont les couplets pris à part n'ont rien qui touche, mais dont la ſuite produit à la fin ſon effet. Voilà ce que j'éprouve en les liſant : dites-moi ſi vous ſentez la même choſe ?

N. Non. Je conçois pourtant cet effet par rapport à vous. Si vous êtes l'auteur, l'effet eſt tout ſimple. Si vous ne l'êtes pas, je le conçois encore. Un homme qui vit dans le monde ne peut s'accoutumer aux idées extravagantes, au pathos affecté, au déraiſonnement continuel de vos bonnes gens. Un Solitaire peut le goûter; vous en avez dit la raiſon vous-même. Mais avant que de publier ce manuſcrit, ſongez que le public n'eſt pas compoſé d'Hermites. Tout ce qui pourroit arriver de plus

heureux ſeroit qu'on prît votre petit bonhomme pour un Celadon, votre Edouard pour un D. Quichote, vos caillets pour deux Aſtrées, & qu'on s'en amuſât comme d'autant de vrais fous. Mais les longues folies n'amuſent gueres: il faut écrire comme Cervantes, pour faire lire ſix volumes de viſions.

R. La raiſon qui vous feroit ſupprimer cet Ouvrage m'encourage à le publier.

N. Quoi! la certitude de n'être point lu?

R. Un peu de patience, & vous allez m'entendre.

En matiere de morale, il n'y a point, ſelon moi, de lecture utile aux gens du monde. Premiérement, parce que la multitude des livres nouveaux qu'ils parcourent, & qui diſent tour-à-tour le pour & le contre, détruit l'effet de l'un par

par l'autre, & rend le tout comme non avenu. Les livres choiſis qu'on relit ne font point d'effet encore: s'ils ſoutiennent les maximes du monde, ils ſont ſuperflus; & s'ils les combattent, ils ſont inutiles. Ils trouvent ceux qui les liſent liés aux vices de la ſociété, par des chaînes qu'ils ne peuvent rompre. L'homme du monde qui veut remuer un inſtant ſon ame pour la remettre dans l'ordre moral, trouvant de toutes parts une réſiſtance invincible, eſt toujours forcé de garder ou reprendre ſa premiere ſituation. Je ſuis perſuadé qu'il y a peu de gens bien nés qui n'ayent fait cet eſſai, du moins une fois en leur vie; mais bientôt découragé d'un vain effort on ne le répete plus, & l'on s'accoutume à regarder la morale des livres comme un babil de gens oiſifs. Plus on s'éloigne des affaires, des grandes villes, des nombreuſes ſociétés, plus les obſta-

les diminuent. Il eſt un terme où ces obſtacles ceſſent d'être invincibles, & c'eſt alors que les livres peuvent avoir quelque utilité. Quand on vit iſolé, comme on ne ſe hâte pas de lire pour faire parade de ſes lectures, on les varie moins, on les médite davantage; & comme elles ne trouvent pas un ſi grand contrepoids au dehors, elles font beaucoup plus d'effet au-dedans. L'ennui, ce fléau de la ſolitude auſſi-bien que du grand monde, force de recourir aux livres amuſans, ſeule reſſource de qui vit ſeul & n'en a pas en lui-même. On lit beaucoup plus de romans dans les Provinces qu'à Paris, on en lit plus dans les campagnes que dans les villes, & ils y font beaucoup plus d'impreſſion : vous voyez pourquoi cela doit être.

Mais ces livres qui pourroient ſervir à la fois d'amuſement, d'inſtruction, de conſolation au campagnard, malheureux

ſeulement parce qu'il penſe l'être, ne ſemblent faits au contraire que pour le rebuter de ſon état, en étendant & fortifiant le préjugé qui le lui rend mépriſable. Les gens du bel air, les femmes à la mode, les grands, les militaires; voilà les acteurs de tous vos romans. Le rafinement du goût des villes, les maximes de la Cour, l'appareil du luxe, la morale épicurienne; voilà les leçons qu'ils prêchent & les préceptes qu'ils donnent. Le coloris de leurs fauſſes vertus ternit l'éclat des véritables; le manege des procédés eſt ſubſtitué aux devoirs réels; les beaux diſcours font dédaigner les belles actions, & la ſimplicité des bonnes mœurs paſſe pour groſſiéreté.

Quel effet produiront de pareils tableaux ſur un gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchiſe avec laquelle il reçoit ſes hôtes, & traiter de brutale orgye la joie qu'il fait régner dans

ſon canton? Sur ſa femme, qui apprend que les ſoins d'une mere de famille ſont au-deſſous des Dames de ſon rang? Sur ſa fille à qui les airs contournés & le jargon de la ville font dédaigner l'honnête & ruſtique voiſin qu'elle eût épouſé? Tous de concert ne voulant plus être des manans, ſe dégoûtent de leur village, abandonnent leur vieux château, qui bientôt devient mazure, & vont dans la capitale, où, le pere avec ſa croix de ſaint Louis, de Seigneur qu'il étoit devient valet ou chevalier d'induſtrie; la mere établit un brelan; la fille attire les joueurs, & ſouvent tous trois après avoir mené une vie infâme, meurent de miſere & deshonorés.

Les Auteurs, les Gens de Lettres, les Philoſophes ne ceſſent de crier que, pour remplir ſes devoirs de citoyen, pour ſervir ſes ſemblables, il faut habiter les grandes villes; ſelon eux fuir Paris, c'eſt haïr

haïr le genre humain ; le peuple de la campagne eſt nul à leurs yeux ; à les entendre on croiroit qu'il n'y a des hommes qu'où il y a des penſions, des académies & des dîners.

De proche en proche la même peine entraîne tous les états. Les Contes, les Romans, les Pieces de Théatre, tout tire ſur les Provinciaux ; tout tourne en dériſion la ſimplicité des mœurs ruſtiques ; tout prêche les manieres & les plaiſirs du grand monde : c'eſt une honte de ne les pas connoître ; c'eſt un malheur de ne les pas goûter. Qui ſait de combien de filoux & de filles publiques l'attrait de ces plaiſirs imaginaires peuple Paris de jour en jour ? Ainſi les préjugés & l'opinion renforçant l'effet des ſyſtêmes politiques, amoncelent, entaſſent les habitans de chaque pays ſur quelques points du territoire, laiſſant tout le reſte en friche & déſert : ainſi pour faire briller les Ca-

pitales, ſe dépeuplent les Nations; & ce frivole éclat qui frappe les yeux des ſots, fait courir l'Europe à grands pas vers ſa ruine. Il importe au bonheur des hommes qu'on tâche d'arrêter ce torrent de maximes empoiſonnées. C'eſt le métier des Prédicateurs de nous crier: *Soyez bons & ſages*, ſans beaucoup s'inquietter du ſuccès de leurs diſcours; le citoyen qui s'en inquiette ne doit point nous crier ſotement: *Soyez bons*; mais nous faire aimer l'état qui nous porte à l'être.

N. Un moment: reprenez haleine. J'aime les vues utiles; & je vous ai ſi bien ſuivi dans celle-ci que je crois pouvoir pérorer pour vous.

Il eſt clair, ſelon votre raiſonnement, que pour donner aux ouvrages d'imagination, la ſeule utilité qu'ils puiſſent avoir, il faudroit les diriger vers un but oppoſé à celui que leurs Auteurs ſe propoſent;

poſent ; éloigner toutes les choſes d'inſtitution ; ramener tout à la nature ; donner aux hommes l'amour d'une vie égale & ſimple ; les guérir des fantaiſies de l'opinion ; leur rendre le goût des vrais plaiſirs ; leur faire aimer la ſolitude & la paix ; les tenir à quelques diſtances les uns des autres ; & au lieu de les exciter à s'entaſſer dans les Villes, les porter à s'étendre également ſur le territoire pour le vivifier de toutes parts. Je comprends encore qu'il ne s'agit pas de faire des Daphnis, des Sylvandres, des Paſteurs d'Arcadie, des Bergers de Lignon, d'illuſtres Payſans cultivant leurs champs de leurs propres mains, & philoſophant ſur la nature, ni d'autres pareils êtres romaneſques qui ne peuvent exiſter que dans les livres ; mais de montrer aux gens aiſés que la vie ruſtique & l'agriculture ont des plaiſirs qu'ils ne ſavent pas connoître ; que ces plaiſirs ſont

moins insipides, moins grossiers qu'ils ne pensent; qu'il y peut régner du goût, du choix, de la délicatesse; qu'un homme de mérite qui voudroit se retirer à la campagne avec sa famille & devenir lui-même son propre fermier, y pourroit couler une vie aussi douce qu'au milieu des amusements des Villes; qu'une ménagere des champs peut être une femme charmante, aussi pleine de graces, & de graces plus touchantes que toutes les petites maîtresses; qu'enfin les plus doux sentiments du cœur y peuvent animer une société plus agréable que le langage apprêté des cercles, où nos rires mordants & satyriques sont le triste supplément de la gaîté qu'on n'y connoît plus? Est-ce bien cela?

R. C'est cela même. A quoi j'ajouterai seulement une réflexion. L'on se plaint que les Romans troublent les têtes:

ges : je le crois bien. En montrant sans cesse à ceux qui les lisent, les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils les séduisent, ils leur font prendre leur état en dédain, & en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose que ce qu'on est, & voilà comment on devient fou. Si les Romans n'offroient à leurs Lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plaisirs de leur condition, les Romans ne les rendroient point fous, ils les rendroient sages. Il faut que les écrits faits pour les Solitaires parlent la langue des Solitaires : pour les instruire, il faut qu'ils les attachent à leur état en le leur rendant agréable. Ils doivent combattre & détruire les maximes des grandes sociétés ; ils doivent les montrer fausses & mépri-

sa-

ſables, c'eſt-à-dire, telles qu'elles ſont. A tous ces titres un Roman, s'il eſt bien fait, au moins s'il eſt utile, doit être ſifflé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un livre plat, extravagant, ridicule; & voilà, Monſieur, comment la folie du monde eſt ſageſſe.

N. Votre concluſion ſe tire d'elle-même. On ne peut mieux prévoir ſa chûte, ni s'apprêter à tomber plus fiérement. Il me reſte une ſeule difficulté. Les Provinciaux, vous le ſavez, ne liſent que ſur notre parole: il ne leur parvient que ce que nous leur envoyons. Un livre deſtiné pour les Solitaires eſt d'abord jugé par les gens du monde; ſi ceux-ci le rebutent, les autres ne le liſent point. Répondez.

R. La réponſe eſt facile. Vous parlez des beaux-eſprits de Province; & moi je parle des vrais campagnards.

Vous

Vous avez, vous autres qui brillez dans la Capitale, des préjugés dont il faut vous guérir : vous croyez donner le ton à toute la France, & les trois quarts de la France ne savent pas que vous existez. Les livres qui tombent à Paris font la fortune des Libraires de Province.

N. Pourquoi voulez-vous les enrichir aux dépens des nôtres?

R. Raillez. Moi, je persiste. Quand on aspire à la gloire, il faut se faire lire à Paris; quand on veut être utile, il faut se faire lire en Province. Combien d'honnêtes gens passent leur vie dans des campagnes éloignées à cultiver le patrimoine de leurs peres, où ils se regardent comme exilés par une fortune étroite? Durant les longues nuits d'hiver, dépourvus de sociétés, ils employent la soirée à lire au coin de leur feu les livres

vres amuſans qui leur tombent ſous la main. Dans leur ſimplicité groſſiere, ils ne ſe piquent ni de littérature ni de beſprit; ils liſent pour ſe déſennuyer & non pour s'inſtruire; les livres de morale & de philoſophie ſont pour eux comme n'exiſtant pas: on en feroit en vain pour leur uſage; ils ne leur parviendroient jamais. Cependant, loin de leur rien offrir de convenable à leur ſituation, vos Romans ne ſervent qu'à la leur rendre encore plus amere. Ils changent leur retraite en un déſert affreux, & pour quelques heures de diſtraction qu'ils leur donnent, ils leur préparent des mois de malaiſe & de vains regrets. Pourquoi n'oſerois-je ſuppoſer que, par quelque heureux hazard, ce livre, comme tant d'autres plus mauvais encore; pourra tomber dans les mains de ces Habitans des champs, & que l'image des plaiſirs d'un état tout ſemblable

ble au leur, le leur rendra plus supportable? J'aime à me figurer deux époux lisant ce recueil ensemble, y puisant un nouveau courage pour supporter leurs travaux communs, & peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles. Comment pourroient-ils y contempler le tableau d'un ménage heureux, sans vouloir imiter un si doux modele? Comment s'attendriront-ils sur le charme de l'union conjugale, même privé de celui de l'amour, sans que la leur se resserre & s'affermisse? En quittant leur lecture, ils ne seront ni attristés de leur état, ni rebutés de leurs soins. Au contraire, tout semblera prendre autour d'eux une face plus riante; leurs devoirs s'annobliront à leurs yeux; ils reprendront le goût des plaisirs de la nature: ses vrais sentimens renaîtront dans leurs cœurs, & en voyant le bonheur à leur portée, ils apprendront à le goûter. Ils rempliront les mê-

ront leur devoir, ſoyez ſûr que les filles ne manqueront point au leur.

N. L'obſervation vous eſt contraire en ce point. Il ſemble qu'il faut toujours au ſexe un temps de libertinage, ou dans un état, ou dans l'autre. C'eſt un mauvais levain qui fermente tôt ou tard. Chez les peuples qui ont des mœurs, les filles ſont faciles & les femmes ſéveres: c'eſt le contraire chez ceux qui n'en ont pas. Les premiers n'ont égard qu'au délit, & les autres qu'au ſcandale. Il ne s'agit que d'être à l'abri des preuves; le crime eſt compté pour rien.

R. A l'enviſager par ſes ſuites on n'en jugeroit pas ainſi. Mais ſoyons juſtes envers les femmes; la cauſe de leur déſordre eſt moins en elles que dans nos mauvaiſes inſtitutions.

Depuis que tous les ſentiments de la na-

nature ſont étouffés par l'extrême inégalité, c'eſt de l'inique deſpotiſme des peres que viennent les vices & les malheurs des enfans; c'eſt dans des nœuds forcés & mal aſſortis, que victimes de l'avarice ou de la vanité des parents, de jeunes femmes effacent par un déſordre, dont elles font gloire, le ſcandale de leur premiere honnêteté. Voulez-vous donc remédier au mal? remontez à ſa ſource. S'il y a quelque réforme à tenter dans les mœurs publiques, c'eſt par les mœurs domeſtiques, qu'elle doit commencer, & cela dépend abſolument des peres & meres. Mais ce n'eſt point ainſi qu'on dirige les inſtructions; vos lâches Auteurs ne prêchent jamais que ceux qu'on opprime; & la morale des livres ſera toujours vaine, parce qu'elle n'eſt que l'art de faire ſa cour au plus fort.

N. Aſſuré-

N. Assurément la vôtre n'est pas servile; mais à force d'être libre, ne l'est-elle point trop? Est-ce assez qu'elle aille à la source du mal? Ne craignez-vous point qu'elle en fasse?

R. Du mal? A qui? Dans des temps d'épidémie & de contagion, quand tout est atteint dès l'enfance, faut-il empêcher le débit des drogues bonnes aux malades, sous prétexte qu'elles pourroient nuire aux gens sains? Monsieur, nous pensons si différemment sur ce point, que, si l'on pouvoit espérer quelque succès pour ces Lettres, je suis très-persuadé qu'elles feroient plus de bien qu'un meilleur livre.

N. Il est vrai que vous avez une excellente Prêcheuse. Je suis charmé de vous voir raccommodé avec les femmes: j'étois fâché que vous leur défendissiez de

de nous faire des ſermons (*).

R. Vous êtes preſſant; il faut me taire: je ne ſuis ni aſſez fou ni aſſez ſage pour avoir toujours raiſon. Laiſſons cet os à ronger à la critique.

N. Bénignement: de peur qu'elle n'en manque. Mais n'eût-on ſur tout le reſte rien à dire à tout autre, comment paſſer au ſévere cenſeur des ſpectacles, les ſituations vives & les ſentiments paſſionnés dont tout ce recueil eſt rempli? Montrez-moi une ſcene de théatre qui forme un tableau pareil à ceux du boſquet de Clarens (†) & du cabinet de toilette? Reliſez la lettre ſur les ſpectacles; reliſez ce recueil...., Soyez conſéquent, ou quittez vos principes..... Que voulez-vous qu'on penſe?

R. Je

(*) Voyez la Lettre à M. d'Alembert ſur les Spectacles, p. 81, premiere édition.

(†) On prononce Claran.

R. Je veux, Monſieur, qu'un critique ſoit conſéquent lui-même, & qu'il ne juge qu'après avoir examiné. Reliſez mieux l'écrit que vous venez de citer ; reliſez auſſi la préface de Narciſſe, vous y verrez la réponſe à l'inconſéquence que vous me reprochez. Les étourdis qui prétendent en trouver dans le Devin du Village, en trouveront ſans doute bien plus ici. Ils feront leur métier : mais vous...

N. Je me rappelle deux paſſages (*)... Vous eſtimez peu vos contemporains.

R. Monſieur, je ſuis auſſi leur contemporain ! O ! que ne ſuis-je né dans un ſiecle où je duſſe jetter ce recueil au feu !

N. Vous outrez, à votre ordinaire ; mais

(*) Préface de Narciſſe, page 28 & 32. Lettre à M. d'Alembert p. 223, 224.

mais juſqu'à certain point vos maximes ſont aſſez juſtes. Par exemple, ſi votre Héloïſe eût été toujours ſage, elle inſtruiroit beaucoup moins; car à qui ſerviroit-elle de modele? C'eſt dans les ſiecles les plus dépravés qu'on aime les leçons de la morale la plus parfaite. Cela diſpenſe de les pratiquer; & l'on contente à peu de fraix, par une lecture oiſive, un reſte de goût pour la vertu.

R. Sublimes Auteurs, rabaiſſez un peu vos modeles, ſi vous voulez qu'on cherche à les imiter. A qui vantez-vous la pureté qu'on n'a point ſouillée? Eh! parlez-nous de celle qu'on peut recouvrer; peut-être au moins quelqu'un pourra vous entendre.

N. Votre jeune homme a déjà fait ces réflexions: mais n'importe; on ne vous fera pas moins un crime d'avoir dit ce qu'on fait, pour montrer enſuite

ce qu'on devroit faire. Sans compter, qu'inſpirer l'amour aux filles & la réſerve aux femmes, c'eſt renverſer l'ordre établi, & ramener toute cette petite morale que la Philoſophie a proſcrite. Quoi que vous en puiſſiez dire, l'amour dans les filles eſt indécent & ſcandaleux, & il n'y a qu'un mari qui puiſſe autoriſer un amant. Quelle étrange maladreſſe que d'être indulgent pour les filles, qui ne doivent point vous lire, & ſévere pour les femmes, qui vous jugeront! Croyez-moi, ſi vous avez peur de réuſſir, tranquilliſez-vous : vos meſures ſont trop bien priſes pour vous laiſſer craindre un pareil affront. Quoi qu'il en ſoit, je vous garderai le ſecret; ne ſoyez imprudent qu'à demi. Si vous croyez donner un livre utile, à la bonne heure; mais gardez-vous de l'avouer.

R. De l'avouer, Monſieur! Un honnê-

nête homme ſa cache-t-il quand il parle au Public? Oſe-t-il imprimer ce qu'il n'oſeroit reconnoître! Je ſuis l'Editeur de ce livre, & je m'y nommerai comme Editeur.

N. Vous vous y nommerez? Vous?

R. Moi-même.

N. Quoi! Vous y mettrez votre nom!

R. Oui, Monſieur.

N. Votre vrai nom? *Jean-Jacques* ROUSSEAU, en toutes lettres.

R. *Jean-Jacques Rouſſeau*, en toutes lettres.

N. Vous n'y penſez pas! Que dira-t-on de vous?

R. Ce qu'on voudra. Je me nomme à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier; mais pour en répondre. S'il y

a du mal, qu'on me l'impute; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si l'on trouve le livre mauvais en lui-même, c'eſt une raiſon de plus pour y mettre mon nom. Je ne veux pas paſſer pour meilleur que je ne ſuis.

N. Etes-vous content de cette réponſe?

R. Oui, dans des temps où il n'eſt poſſible à perſonne d'être bon.

N. Et les belles âmes, les oubliez-vous?

R. La nature les fit, vos inſtitutions les gâtent.

N. A la tête d'un livre d'amour on lira ces mots: *Par J. J. ROUSSEAU, Citoyen de Genève!*

R. Citoyen de Genève? Non pas cela. Je ne profane point le nom de ma patrie; je ne le mets qu'aux écrits que je crois lui pouvoir faire honneur.

N. Vous

N. Vous portez vous-même un nom qui n'eſt pas ſans honneur, & vous avez auſſi quelque choſe à perdre. Vous donnez un livre foible & plat qui vous fera tort. Je voudrois pouvoir vous en empêcher; mais ſi vous en faites la ſotiſe, j'approuve que vous la faſſiez hautement & franchement. Cela du moins ſera dans votre caractere. Mais à propos; mettrez-vous auſſi votre deviſe à ce livre?

R. Mon Libraire m'a déjà fait cette plaiſanterie, & je l'ai trouvée ſi bonne, que j'ai promis de lui en faire honneur. Non Monſieur, je ne mettrai point ma deviſe à ce livre; mais je ne la quitterai pas pour cela, & je m'effraye moins que jamais de l'avoir priſe. Souvenez-vous que je ſongeois à faire imprimer ces Lettres quand j'écrivois contre les Spectacles, & que le ſoin d'excuſer un de ces Ecrits ne m'a point fait altérer la vérité dans l'au-

l'autre. Je me ſuis accuſé d'avance plus fortement peut-être que perſonne ne m'accuſera. Celui qui préfère la vérité à ſa gloire peut eſpérer de la préférer à ſa vie. Vous voulez qu'on ſoit toujours conſéquent; je doute que cela ſoit poſſible à l'homme; mais ce qui lui eſt poſſible eſt d'être toujours vrai: voilà ce que je veux tâcher d'être.

N. Quand je vous demande ſi vous êtes l'auteur de ces Lettres, pourquoi donc éludez-vous ma queſtion?

R. Pour cela même que je ne veux pas dire un menſonge.

N. Mais vous refuſez auſſi de dire la vérité?

R. C'eſt encore lui rendre honneur que de déclarer qu'on la veut taire. Vous auriez meilleur marché d'un homme qui voudroit mentir. D'ailleurs les gens de goût

ſe

ſe trompent-ils ſur la plume des Auteurs? Comment oſez-vous faire une queſtion que c'eſt à vous de réſoudre?

N. Je la réſoudrois bien pour quelques Lettres; elles ſont certainement de vous; mais je ne vous reconnois plus dans les autres, & je doute qu'on ſe puiſſe contrefaire à ce point. La nature qui n'a pas peur qu'on la méconnoiſſe change ſouvent d'apparence, & ſouvent l'art ſe décele en voulant être plus naturel qu'elle: c'eſt le Grogneur de la Fable qui rend la voix de l'animal mieux que l'animal même. Ce recueil eſt plein de choſes d'une maladreſſe que le dernier barbouilleur eut évitée. Les déclamations, les répétitions, les contradictions, les éternelles rabâcheries; où eſt l'homme capable de mieux faire qui pourroit ſe réſoudre à faire ſi mal? Où eſt celui qui auroit laiſſé la choquante propoſition que ce fou d'Edouard fait à Julie?

Où eſt celui qui n'auroit pas corrigé le ridicule du petit bon-homme qui voulant toujours mourir a ſoin d'en avertir tout le monde, & finit par ſe porter toujours bien? Où eſt celui qui n'eût pas commencé par ſe dire, il faut marquer avec ſoin les caracteres; il faut exactement varier les ſtyles? Infailliblement avec ce projet il auroit mieux fait que la Nature.

J'obſerve que dans une ſociété très-intime, les ſtyles ſe rapprochent ainſi que les caracteres, & que les amis confondant leurs ames, confondent auſſi leurs manieres de penſer, de ſentir, & de dire. Cette Julie, telle qu'elle eſt, doit être une créature enchantereſſe; tout ce qui l'approche doit lui reſſembler; tout doit devenir Julie autour d'elle; tous ſes amis ne doivent avoir qu'un ton; mais ces choſes ſe ſentent, & ne s'imaginent pas. Quand elles s'imagineroient, l'inventeur n'oſeroit les mettre en pratique. Il ne lui faut

faut que des traits qui frappent la multitude; ce qui redevient ſimple à force de fineſſe, ne lui convient plus. Or c'eſt là qu'eſt le ſceau de la vérité; c'eſt là qu'un œil attentif cherche & retrouve la nature.

R. Hé bien, vous concluez donc?

N. Je ne conclus pas; je doute, & je ne ſaurois vous dire, combien ce doute m'a tourmenté durant la lecture de ces lettres. Certainement, ſi tout cela n'eſt que fiction, vous avez fait un mauvais livre: mais dites que ces deux femmes ont exiſté; & je relis ce Recueil tous les ans juſqu'à la fin de ma vie.

R. Eh! qu'importe qu'elles ayent exiſté? Vous les chercheriez en vain ſur la terre. Elles ne ſont plus.

N. Elles ne ſont plus? Elles furent donc?

R. Cette concluſion eſt conditionnelle : ſi elles furent, elles ne ſont plus.

N. Entre nous, convenez que ces petites ſubtilités ſont plus déterminantes qu'embarraſſantes.

R. Elles ſont ce que vous les forcez d'être pour ne point me trahir ni mentir.

N. Ma foi, vous aurez beau faire, on vous devinera malgré vous. Ne voyez-vous pas que votre épigraphe ſeule dit tout.

R. Je vois qu'elle ne dit rien ſur le fait en queſtion : car qui peut ſavoir ſi j'ai trouvé cette épigraphe dans le manuſcrit, ou ſi c'eſt moi qui l'y ai miſe ? Qui peut dire, ſi je ne ſuis point dans le même doute où vous êtes ? Si tout cet air de miſtere n'eſt pas peut-être une feinte pour vous cacher ma propre ignorance ſur ce que vous voulez ſavoir ?

N. Mais

N. Mais enfin, vous connoiſſez les lieux? Vous avez été à Vevai; dans le pays de Vaud?

R. Pluſieurs fois; & je vous déclare que je n'y ai point oui parler du Baron d'Etange ni de ſa fille. Le nom de M. de Wolmar n'y eſt pas même connu. J'ai été à Clarens: je n'y ai rien vû de ſemblable à la maiſon décrite dans ces Lettres. J'y ai paſſé, revenant d'Italie, l'année même de l'événement funeſte, & l'on n'y pleuroit ni Julie de Wolmar, ni rien qui lui reſſemblât, que je ſache. Enfin, autant que je puis me rappeller la ſituation du pays, j'ai remarqué dans ces Lettres, des tranſpoſitions de lieux & des erreurs de Topographie; ſoit que l'Auteur n'en ſût pas d'avantage; ſoit qu'il voulût dépayſer ſes Lecteurs. C'eſt là tout ce que vous apprendrez de moi ſur ce point, & ſoyez ſûr que d'autres ne

ne m'arracheront pas ce que j'aurai refuſé de vous dire.

N. Tout le monde aura la même curioſité que moi. Si vous publiez cet Ouvrage, dites donc au Public ce que vous m'avez dit. Faites plus, écrivez cette converſation pour toute Preface; Les éclairciſſements néceſſaires y ſont tous.

R. Vous avez raiſon: elle vaut mieux que ce que j'aurois dit de mon chef. Au reſte ces ſortes d'apologies ne réuſſiſſent gueres.

N. Non, quand on voit que l'Auteur s'y ménage; mais j'ai pris ſoin qu'on ne trouvât pas ce défaut dans celle-ci. Seulement, je vous conſeille d'en tranſpoſer les rolles. Feignez que c'eſt moi qui vous preſſe de publier ce Recueil, & que vous vous en défendez. Donnez-

nez-vous les objections, & à moi les réponſes. Cela ſera plus modeſte, & fera un meilleur effet.

R. Cela ſera-t-il auſſi dans le caractere dont vous m'avez loué ci-devant?

N. Non, je vous tendois un piege. Laiſſez les choſes comme elles ſont.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé, *Préface de la Nouvelle Héloïſe, ou Entretien ſur les Romans, entre l'Editeur & un Homme de Lettres, par J. J. Rouſſeau, Citoyen de Genève*; je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris le 10 Février 1761.

GIBERT.

Avis du Libraire Rey.

On trouvera inceſſamment chez moi les 12 planches qui ont été gravées pour *Julie* ou *la nouvelle Héloïſe*, depuis la publication de cet Ouvrage.

Errata pour Julie.

la * marque les lignes comptées de bas en haut, ou en remontant, n marque les notes.

Tome I.

Pag.	*Lign.*	*Fautes*	*Corrections*
1	1*	quelque -	quelques
18	4*	votre froideur m'a	vos froideurs m'ont
68	3*	penſer beaucoup à	beaucoup méditer
84	2*	ſuppulice -	ſupplice
97	2*	aſſés d'eſprit	aſſés de penſées d'eſprit
107	6*	puis qu'il	puiſqu'il
123	12	l'inaltérable	inaltérable
126	2	parmi eux	chez eux.
144	4	l'amour, même	l'amour même,
148	5	je tai perdu	je t'ai perdu.
148	1*	empirent	aggravent
167	2	d'enfeindre	d'enfraindre
173	4*	l'aviliſſement	l'objection
178	8*	ſupplice -	tourment
179	5	charme -	gloire
247	8	que ſon cœur	que ſon ame
252	10	extérieurs	extérieures
256	4*	ſon éloge dans ta bouche - -	ton éloge dans ſa bouche
258	2	d'hier au ſoir	d'hier
295	3*	tranſporté	tranſportée
297	4	hazard, -	hazards,
306	4	de toutes heures	de toutes les heures
367	4*	offrier -	offrir
380	8	protectriſe	protectrice
389	8	néceſſaire, propoſa -	néceſſaire, & propoſa
ibid.	10	plus loiſir	plus à loiſir. *ibid.*

Errata pour Julie.

Pag.	*Lign.*	*Fautes*	*Corrections*
ibid.	11	aſſé	aſſés
393	6*	le	les
398	1	effarée	effacée

Tome II.

52	6	marié ne	marié: ne
84	1*	mot-là	mots-là.
92	4	m' chant	méchant
128	6*	le rendre inſipide	Les rendre inſipides
131	11	à toi-même	*retrancher ces mots*
134	2*	& ſoûtient	elle ſoutient
138	5	bizarre eſt	bizarre &
143	6*	nombreuſe, & rapprochées,	nombreuſe & rapprochée
165	10	évolutions	mouvemens
173	4 n.	dans ces piéces	dans ſes piéces
178	7*	conſipere	conſidere
230	7*	beſoins	beſoin
234	8	l'acquérir	l'acquerir,
235	3	à donné	a donné
238	10	mal faire	mal faire?
255	6	d'aurui	d'autrui
ibid.	13	paravant	paravent
269	2*	laſſe, c'eſt	laſſe eſt
304	11	put	peut
313	4*	genre	génie

Tome III.

96	2	'ame	l'ame
225	1	eſt-tu	es-tu
241	7	eſt-tu	es-tu
259	2 n.	lieues	lieue

Tome

Errata pour Julie.

Tome IV.

Pag.	*Lign.*	*Fautes*	*Corrections*
21	4	trouvé d'abord par	trouvé par
96	2	fument-il -	fume-t-il

Tome V.

71	7*	ici ne nous -	ici, & nous
114	7	reprit - -	repris
161	13	l'applicatioin	l'application
172	9*	Courir -	Courier
175	3*	épuipage -	équipage
179	2*	l'intéreſt, de	l'intérêt de
189	9	ôté - -	ôtée.
266	3	la détruire -	les détruire
295	11	l'aimaſſes -	l'aimaſſe

Tome VI.

225	8*	lui ſeul, mes der- niers -	lui ſeul. Mes derniers
265	3 n.	le puel -	lequel

LETTRES
DE DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE I.

A Julie.

IL faut vous fuir, Mademoiſelle, je le ſens bien: j'aurois dû beaucoup moins attendre, ou plutôt il faloit ne vous voir jamais. Mais que faire aujourd'hui? Comment m'y prendre? Vous m'avez promis de l'amitié; voyez mes perplexités, & conſeillez-moi.

Vous ſavez que je ne ſuis entré dans votre maiſon que ſur l'invitation de Madame votre mere. Sachant que j'avois cultivé quelque talens agréables, elle a cru qu'ils

ne ſeroient pas inutiles, dans un lieu dépourvu de maîtres, à l'éducation d'une fille qu'elle adore. Fier, à mon tour, d'orner de quelques fleurs un ſi beau naturel, j'oſai me charger de ce dangereux ſoin ſans en prévoir le péril, ou du moins ſans le redouter. Je ne vous dirai point que je commence à payer le prix de ma témérité: j'eſpére que je ne m'oublierai jamais juſqu'à vous tenir des diſcours qu'il ne vous convient pas d'entendre, & manquer au reſpect que je dois à vos mœurs, encore plus qu'à votre naiſſance & à vos charmes. Si je ſouffre, j'ai du moins la conſolation de ſouffrir ſeul, & je ne voudrois pas d'un bonheur qui pût coûter au vôtre.

Cependant je vous vois tous les jours; & je m'apperçois que ſans y ſonger vous aggravez innocemment des maux que vous ne pouvez plaindre, & que vous devez ignorer. Je ſai, il eſt vrai, le parti que dicte en pareil cas la prudence au défaut de l'eſpoir, & je me ſerois efforcé de le pren-

prendre, ſi je pouvois accorder en cette occaſion la prudence avec l'honnêteté; mais comment me retirer décemment d'une maiſon dont la maîtreſſe elle-même m'a offert l'entrée, où elle m'accable de bontés, où elle me croit de quelque utilité à ce qu'elle a de plus cher au monde? Comment fruſtrer cette tendre mere du plaiſir de ſurprendre un jour ſon époux par vos progrès dans des études qu'elle lui cache à ce deſſein? Faut-il quiter impoliment ſans lui rien dire? Faut-il lui déclarer le ſujet de ma retraite, & cet aveu même ne l'offenſera-t-il pas de la part d'un homme dont la naiſſance & la fortune ne peuvent lui permettre d'aſpirer à vous?

Je ne vois, Mademoiſelle, qu'un moyen de ſortir de l'embarras où je ſuis; c'eſt que la main qui m'y plonge m'en retire, que ma peine ainſi que ma faute me vienne de vous, & qu'au moins par pitié pour moi vous daigniez m'interdire votre préſen-

ſence. Montrez ma lettre à vos parens; faites-moi refuſer votre porte; chaſſez-moi comme il vous plaira; je puis tout endurer de vous; je ne puis vous fuir de moi-même.

Vous, me chaſſer! moi, vous fuir! & pourquoi? Pourquoi donc eſt-ce un crime d'être ſenſible au mérite, & d'aimer ce qu'il faut qu'on honore? Non, belle Julie; vos attraits avoient ébloui mes yeux, jamais ils n'euſſent égaré mon cœur, ſans l'attrait plus puiſſant qui les anime. C'eſt cette union touchante d'une ſenſibilité ſi vive & d'une inaltérable douceur, c'eſt cette pitié ſi tendre à tous les maux d'autrui, c'eſt cet eſprit juſte & ce goût exquis qui tirent leur pureté de celle de l'ame, ce ſont, en un mot, les charmes des ſentimens bien plus que ceux de la perſonne, que j'adore en vous. Je conſens qu'on vous puiſſe imaginer plus belle encore; mais plus aimable & plus digne du cœur d'un honnête homme, non Julie, il n'eſt pas poſſible.

J'o-

J'oſe me flater quelquefois que le Ciel a mis une conformité ſecrete entre nos affections, ainſi qu'entre nos goûts & nos âges. Si jeunes encore, rien n'altere en nous les penchans de la nature, & toutes nos inclinations ſemblent ſe rapporter. Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde, nous avons des manieres uniformes de ſentir & de voir, & pourquoi n'oſerois-je imaginer dans nos cœurs ce même concert que j'apperçois dans nos jugemens? Quelquefois nos yeux ſe rencontrent; quelques ſoupirs nous échapent en même tems; quelques larmes furtives..... ô Julie! ſi cet accord venoit de plus loin ..... ſi le Ciel nous avoit deſtinés .... toute la force humaine ..... ah, pardon! je m'égare: j'oſe prendre mes vœux pour de l'eſpoir: l'ardeur de mes deſirs prête à leur objet la poſſibilité qui lui manque.

Je vois avec effroi quel tourment mon cœur ſe prépare. Je ne cherche point à

flater mon mal ; je voudrois le haïr s'il étoit poſſible. Jugez ſi mes ſentimens ſont purs, par la ſorte de grace que je viens vous demander. Tariſſez s'il ſe peut la ſource du poiſon qui me nourrit & me tue. Je ne veux que guérir ou mourir, & j'implore vos rigueurs comme un amant imploreroit vos bontés.

Oui, je promets, je jure de faire de mon côté tous mes efforts pour recouvrer ma raiſon, ou concentrer au fond de mon ame le trouble que j'y ſens naître : mais par pitié, détournez de moi ces yeux ſi doux qui me donnent la mort; dérobez aux miens vos traits, votre air, vos bras, vos mains, vos blonds cheveux, vos geſtes ; trompez l'avide imprudence de mes regards ; retenez cette voix touchante qu'on n'entend point ſans émotion : ſoyez, hélas, une autre que vous même, pour que mon cœur puiſſe revenir à lui.

Vous le dirai-je ſans détour? Dans ces jeux que l'oiſiveté de la ſoirée engendre,

vous

vous vous livrez devant tout le monde à des familiarités crüelles ; vous n'avez pas plus de réſerve avec moi qu'avec un autre. Hier même, il s'en falut peu que par pénitence vous ne me laiſſaſſiez prendre un baiſer : vous reſiſtâtes foiblement. Heureuſement je n'eus garde de m'obſtiner. Je ſentis à mon trouble croiſſant que j'allois me perdre, & je m'arrêtai. Ah, ſi du moins je l'euſſe pu ſavourer à mon gré, ce baiſer eut été mon dernier ſoupir, & je ſerois mort le plus heureux des hommes!

De grace, quitons ces jeux qui peuvent avoir des ſuites funeſtes. Non, il n'y en a pas un qui n'ait ſon danger, juſqu'au plus puérile de tous. Je tremble toujours d'y rencontrer votre main, & je ne ſais comment il arrive que je la rencontre toujours. A peine ſe poſe-t-elle ſur la mienne qu'un treſſaillement me ſaiſit ; le jeu me donne la fievre ou plutôt le délire ; je ne vois je ne ſens plus rien, & dans ce moment d'aliénation, que dire, que faire, où me ca-

cher, comment répondre de moi?

Durant nos lectures, c'eſt un autre inconvénient. Si je vous vois un inſtant ſans votre mere ou ſans votre couſine, vous changez tout à coup de maintien; vous prenez un air ſi ſérieux, ſi froid, ſi glacé, que le reſpect & la crainte de vous déplaire m'ôtent la préſence d'eſprit & le jugement, & j'ai peine à bégayer en tremblant quelques mots d'une leçon que toute votre ſagacité vous fait ſuivre à peine. Ainſi l'inégalité que vous affectez tourne à la fois au préjudice de tous deux: vous me déſolez & ne vous inſtruiſez point, ſans que je puiſſe concevoir quel motif fait ainſi changer d'humeur une perſonne ſi raiſonable. J'oſe vous le demander, comment pouvez-vous être ſi folâtre en public & ſi grave dans le tête à tête? Je penſois que ce devoit être tout le contraire, & qu'il faloit compoſer ſon maintien à proportion du nombre des Spectateurs. Au lieu de cela, je vous vois, toujours avec une égale perplexité de ma

part,

part, le ton de cérémonie en particulier, & le ton familier devant tout le monde. Daignez être plus égale, peut-être ſerai-je moins tourmenté.

Si la commiſeration naturelle aux ames bien nées peut vous attendrir ſur les peines d'un infortuné auquel vous avez témoigné quelque eſtime, de legers changemens dans votre conduite rendront ſa ſituation moins violente, & lui feront ſupporter plus paiſiblement & ſon ſilence & ſes maux: ſi ſa retenue & ſon état ne vous touchent pas, & que vous vouliez uſer du droit de le perdre, vous le pouvez ſans qu'il en murmure: il aime mieux encore périr par votre ordre, que par un tranſport indiſcret qui le rendit coupable à vos yeux. Enfin, quoique vous ordonniez de mon ſort; au moins n'aurai-je point à me reprocher d'avoir pû former un eſpoir téméraire, & ſi vous avez lû cette lettre, vous avez fait tout ce que j'oſerois vous demander, quand même je n'aurois point de refus à craindre.

LETTRE II.

A Julie.

QUe je me ſuis abuſé, Mademoiſelle, dans ma premiere Lettre! Au-lieu de ſoulager mes maux, je n'ai fait que les augmenter en m'expoſant à votre diſgrace, & je ſens que le pire de tous eſt de vous déplaire. Votre ſilence, votre air froid & reſervé ne m'annoncent que trop mon malheur. Si vous avez éxaucé ma priere en partie, ce n'eſt que pour mieux m'en punir,

E poi ch'amor di me vi fece accorta
Fur i biondi capelli allor velati,
E l'amoroſo ſguardo in ſe raccolto.

vous retranchez en public l'innocente familiarité dont j'eus la folie de me plaindre; mais vous n'en êtes que plus ſévére dans le particulier, & votre ingénieuſe rigueur s'exerce également par votre complaiſance & par vos refus. Que

Que ne pouvez-vous connoître combien cette froideur m'eſt cruelle! vous me trouveriez trop puni. Avec quelle ardeur ne voudrois-je pas revenir ſur le paſſé, & faire que vous n'euſſiez point vu cette fatale lettre! Non, dans la crainte de vous offenſer encore, je n'écrirois point celle-ci, ſi je n'euſſe écrit la premiere, & je ne veux pas redoubler ma faute, mais la réparer. Faut-il pour vous appaiſer dire que je m'abuſois moi-même? Faut-il proteſter que ce n'étoit pas de l'amour que j'avois pour vous?..... moi je prononcerois cet odieux parjure! Le vil menſonge eſt-il digne d'un cœur où vous regnez? Ah! que je ſois malheureux, s'il faut l'être; pour avoir été téméraire je ne ſerai ni menteur ni lâche, & le crime que mon cœur a commis, ma plume ne peut le deſavouer.

Je ſens d'avance le poids de votre indignation, & j'en attends les derniers effets, comme une grace que vous me devez au defaut de toute autre; car le feu qui

me conſume mérite d'être puni, mais non mépriſé. Par pitié ne m'abandonnez pas à moi-même; daignez au moins diſpoſer de mon ſort; dites quelle eſt votre volonté. Quoique vous puiſſiez me preſcrire, je ne ſaurai qu'obéir. M'impoſez-vous un ſilence éternel? je ſaurai me contraindre à le garder. Me banniſſez-vous de votre préſence? Je jure que vous ne me verrez plus. M'ordonnez-vous de mourir? Ah! ce ne ſera pas le plus difficile. Il n'y a point d'ordre auquel je ne ſouſcrive, hors celui de ne vous plus aimer: encore obéirois-je en cela même, s'il m'étoit poſſible.

Cent fois le jour je ſuis tenté de me jetter à vos pieds, de les arroſer de mes pleurs, d'y obtenir la mort ou mon pardon. Toujours un effroi mortel glace mon courage; mes genoux tremblent & n'oſent fléchir; la parole expire ſur mes lévres, & mon ame ne trouve aucune aſſurance contre la frayeur de vous irriter.

Eſt-il au monde un état plus affreux que le

le mien? Mon cœur ſent trop combien il eſt coupable & ne ſauroit ceſſer de l'être; le crime & le remord l'agitent de concert, & ſans ſavoir quel ſera mon deſtin, je flote dans un doute inſupportable, entre l'eſpoir de la clémence & la crainte du châtiment.

Mais non je n'eſpere rien, je n'ai droit de rien eſpérer. La ſeule grace que j'attends de vous eſt de hâter mon ſupplice. Contentez une juſte vengeance. Eſt-ce être aſſés malheureux que de me voir réduit à la ſolliciter moi-même? Puniſſez-moi, vous le devez: mais ſi vous n'êtes impitoyable, quitez cet air froid & mécontent qui me met au deſeſpoir: quand on envoye un coupable à la mort, on ne lui montre plus de colére.

LETTRE III.

A Julie.

NE vous impatientez pas, Mademoiſelle; voici la derniere importunité que vous recevrez de moi.

Quand je commençai de vous aimer, que j'étois loin de voir tous les maux que je m'apprêtois! Je ne ſentis d'abord que celui d'un amour ſans eſpoir, que la raiſon peut vaincre à force de tems; j'en connus enſuite un plus grand dans la douleur de vous déplaire; & maintenant j'éprouve le plus cruel de tous, dans le ſentiment de vos propres peines. O Julie! je le vois avec amertume, mes plaintes troublent votre repos. Vous gardez un ſilence invincible, mais tout décéle à mon cœur attentif vos agitations ſecretes. Vos yeux deviennent ſombres, rêveurs, fixés en terre; quelques regards égarés s'échapent ſur moi; vos vives couleurs ſe fanent; une

pâleur

pâleur étrangére couvre vos joues; la gaité vous abandonne; une triſteſſe mortelle vous accable; & il n'y a que l'inaltérable douceur de votre ame qui vous préſerve d'un peu d'humeur.

Soit ſenſibilité, ſoit dédain, ſoit pitié pour mes ſouffrances, vous en êtes affectée, je le vois; je crains de contribuer aux votres, & cette crainte m'afflige beaucoup plus que l'eſpoir qui devroit en naitre ne peut me flater; car ou je me trompe moi-même, ou votre bonheur m'eſt plus cher que le mien.

Cependant en revenant à mon tour ſur moi, je commence à connoître combien j'avois mal jugé de mon propre cœur, & je vois trop tard que ce que j'avois d'abord pris pour un délire paſſager, fera le deſtin de ma vie. C'eſt le progrès de votre triſteſſe qui m'a fait ſentir celui de mon mal. Jamais, non, jamais le feu de vos yeux, l'éclat de votre teint, les charmes de votre eſprit, toutes les graces de votre

votre ancienne gaité, n'euſſent produit un effet ſemblable à celui de votre abatement. N'en doutez pas, divine Julie, ſi vous pouviez voir quel embraſement ces huit jours de langueur ont allumé dans mon ame, vous gemiriez vous-même des maux que vous me cauſez. Ils ſont deſormais ſans reméde, & je ſens avec deſeſpoir que le feu qui me conſume ne s'éteindra qu'au tombeau.

N'importe; qui ne peut ſe rendre heureux peut au moins mériter de l'être, & je ſaurai vous forcer d'eſtimer un homme à qui vous n'avez pas daigné faire la moindre réponſe. Je ſuis jeune & peux mériter un jour la conſidération dont je ne ſuis pas maintenant digne. En attendant, il faut vous rendre le repos que j'ai perdu pour toujours, & que je vous ôte ici malgré moi. Il eſt juſte que je porte ſeul la peine du crime dont je ſuis ſeul coupable. Adieu, trop belle Julie, vivez tranquille & reprenez votre enjouement;

ment; dès demain vous ne me verrez plus. Mais ſoyez ſure que l'amour ardent & pur dont j'ai brulé pour vous ne s'éteindra de ma vie, que mon cœur plein d'un ſi digne objet ne ſauroit plus s'avilir, qu'il partagera deſormais ſes uniques hommages entre vous & la vertu, & qu'on ne verra jamais profaner par d'autres feux l'autel où Julie fut adorée.

BILLET.

De Julie.

N'Emportez pas l'opinion d'avoir rendu votre éloignement néceſſaire. Un cœur vertueux ſauroit ſe vaincre ou ſe taire, & deviendroit peut-être à craindre. Mais vous ..... vous pouvez reſter.

REPONSE.

Je me ſuis tû longtems ; votre froideur m'a fait parler à la fin. Si l'on peut ſe vaincre pour la vertu, l'on ne ſupporte point le mépris de ce qu'on aime. Il faut partir.

II. BILLET.

De Julie.

NOn, Monſieur; après ce que vous avez paru ſentir; après ce que vous m'avez oſé dire; un homme tel que vous avez feint d'être ne part point; il fait plus.

REPONSE.

Je n'ai rien feint, qu'une paſſion modérée, dans un cœur au deſeſpoir. Demain vous ſerez contente, & quoique vous en puiſſiez dire, j'aurai moins fait que de partir.

III. BILLET.

De Julie.

INſenſé! ſi mes jours te ſont chers, crain d'attenter aux tiens. Je ſuis obſédée, & ne puis ni vous parler ni vous écrire juſqu'à demain. Attendez.

LET-

LETTRE IV.

De Julie.

IL faut donc l'avouer enfin, ce fatal ſecret trop mal déguiſé ! Combien de fois j'ai juré qu'il ne ſortiroit de mon cœur qu'avec la vie ! La tienne en danger me l'arrache ; il m'échape, & l'honneur eſt perdu. Hélas ! j'ai trop tenu parole ; eſt-il une mort plus cruelle que de ſurvivre à l'honneur ?

Que dire, comment rompre un ſi pénible ſilence ? Ou plutôt n'ai-je pas déja tout dit, & ne m'as-tu pas trop entendue ? Ah tu en as trop vû pour ne pas deviner le reſte ! Entraînée par dégrés dans les piéges d'un vil ſéducteur, je vois ſans pouvoir m'arrêter l'horrible précipice où je cours. Homme artificieux ! c'eſt bien plus mon amour que le tien qui fait ton audace. Tu vois l'égarement de mon cœur ; tu t'en prévaux pour me perdre, & quand tu me rends

rends mépriſable, le pire de mes maux eſt d'être forcée à te mépriſer. Ah malheureux! je t'eſtimois, & tu me deshonores! croi-moi, ſi ton cœur étoit fait pour jouir en paix de ce triomphe, il ne l'eut jamais obtenu.

Tu le ſais, tes remords en augmenteront; je n'avois point dans l'ame des inclinations vicieuſes. La modeſtie & l'honnêteté m'étoient chéres; j'aimois à les nourrir dans une vie ſimple & laborieuſe. Que m'ont ſervi des ſoins que le Ciel a rejettés? Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir, je ſentis le poiſon qui corrompt mes ſens & ma raiſon; je le ſentis du premier inſtant, & tes yeux tes ſentimens tes diſcours ta plume criminelle le rendent chaque jour plus mortel.

Je n'ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette paſſion funeſte. Dans l'impuiſſance de réſiſter, j'ai voulu me garantir d'être attaquée; tes pourſuites ont trompé ma vaine prudence. Cent fois j'ai voulu me

me jetter aux pieds des auteurs de mes jours, cent fois j'ai voulu leur ouvrir mon cœur coupable; ils ne peuvent connoître ce qui s'y paſſe: ils voudront appliquer des remédes ordinaires à un mal deſeſpéré; ma mere eſt foible & ſans autorité; je connois l'infléxible ſévérité de mon pere, & je ne ferai que perdre & deshonorer moi ma famille & toi-même. Mon amie eſt abſente, mon frere n'eſt plus; je ne trouve aucun protecteur au monde contre l'ennemi qui me pourſuit; j'implore en vain le Ciel, le Ciel eſt ſourd aux prieres des foibles. Tout fomente l'ardeur qui me dévore; tout m'abandonne à moi-même, ou plutôt tout me livre à toi; la nature entiere ſemble être ta complice; tous mes efforts ſont vains, je t'adore en dépit de moi-même. Comment mon cœur, qui n'a pu réſiſter dans toute ſa force, cederoit-il maintenant à demi? comment ce cœur qui ne ſait rien diſſimuler te cacheroit-il le reſte de ſa foibleſſe? Ah! le premier pas, qui coûte le

plus,

plus, étoit celui qu'il ne faloit pas faire; comment m'arrêterois-je aux autres? Non, de ce premier pas je me ſens entraîner dans l'abîme, & tu peux me rendre auſſi malheureuſe qu'il te plaira.

Tel eſt l'état affreux où je me vois, que je ne puis plus avoir recours qu'à celui qui m'y a réduite, & que pour me garantir de ma perte, tu dois être mon unique deffenſeur contre toi. Je pouvois, je le ſais, différer cet aveu de mon deſeſpoir; je pouvois quelque tems déguiſer ma honte, & céder par dégrés pour m'en impoſer à moi-même. Vaine addreſſe qui pouvoit flater mon amour-propre, & non pas ſauver ma vertu. Va, je vois trop, je ſens trop où méne la premiere faute, & je ne cherchois pas à préparer ma ruine, mais à l'éviter.

Toutefois ſi tu n'es pas le dernier des hommes, ſi quelque étincelle de vertu brilla dans ton ame, s'il y reſte encore quelque trace des ſentimens d'honneur dont

TAYLOR INST. OXFORD

dont tu m'as paru pénétré, puis-je te croire aſſés vil pour abuſer de l'aveu fatal que mon délire m'arrache? Non, je te connois bien; tu ſoutiendras ma foibleſſe, tu deviendras ma ſauvegarde, tu protégeras ma perſonne contre mon propre cœur. Tes vertus ſont le dernier réfuge de mon innocence; mon honneur s'oſe confier au tien, tu ne peux conſerver l'un ſans l'autre; ame généreuſe, ah! conſerve les tous deux, & du moins pour l'amour de toi-même daigne prendre pitié de moi.

O Dieu! ſuis-je aſſés humiliée? Je t'écris à genoux; je baigne mon papier de mes pleurs; j'éléve à toi mes timides ſupplications. Et ne penſe pas, cependant, que j'ignore que c'étoit à moi d'en recevoir, & que pour me faire obéir je n'avois qu'à me rendre avec art mépriſable. Ami, prend ce vain empire, & laiſſe moi l'honnêteté: j'aime mieux être ton eſclave & vivre innocente, que d'acheter ta dépendance au prix de mon deshonneur. Si tu dai-

gnes

gnes m'écouter, que d'amour, que de reſpects ne dois-tu pas attendre de celle qui te devra ſon retour à la vie? Quels charmes dans la douce union de deux ames pures! Tes deſirs vaincus ſeront la ſource de ton bonheur, & les plaiſirs dont tu jouiras ſeront dignes du Ciel même.

Je crois, j'eſpére, qu'un cœur qui m'a paru mériter tout l'attachement du mien ne démentira pas la généroſité que j'attens de lui. J'eſpére encore que s'il étoit aſſés lâche pour abuſer de mon égarement & des aveux qu'il m'arrache, le mépris l'indignation me rendroient la raiſon que j'ai perdue, & que je ne ſerois pas aſſés lâche moi-même pour craindre un amant dont j'aurois à rougir. Tu ſeras vertueux ou mépriſé; je ſerai reſpectée ou guérie; voila l'unique eſpoir qui me reſte avant celui de mourir.

LETTRE V.

A Julie.

PUiſſances du Ciel! j'avois une ame pour la douleur, donnez m'en une pour la félicité. Amour, vie de l'ame, vien ſoutenir la mienne prête à défaillir. Charme inexprimable de la vertu! Force invincible de la voix de ce qu'on aime! bonheur, plaiſirs, tranſports, que vos traits ſont poignants! qui peut en ſoutenir l'atteinte? O comment ſuffire au torrent de délices qui vient inonder mon cœur! comment expier les allarmes d'une craintive amante? Julie.... non! ma Julie à genoux! ma Julie verſer des pleurs! .... celle à qui l'univers devroit des hommages ſupplier un homme qui l'adore de ne pas l'outrager, de ne pas ſe deshonorer lui-même! ſi je pouvois m'indigner contre toi je le ferois, pour tes frayeurs qui nous aviliſſent! juge mieux, beau-

beauté pure & céleſte, de la nature de ton empire ! Eh ! ſi j'adore les charmes de ta perſonne, n'eſt-ce pas ſur tout pour l'empreinte de cette ame ſans tache qui l'anime, & dont tous tes traits portent la divine enſeigne ? Tu crains de céder à mes pourſuites ? mais quelles pourſuites peut redouter celle qui couvre de reſpect & d'honnêteté tous les ſentimens qu'elle inſpire ? eſt-il un homme aſſés vil ſur la terre pour oſer être téméraire avec toi ?

Permets, permets que je ſavoure le bonheur inatendu d'être aimé.... aimé de celle ..... trône du monde, combien je te vois au deſſous de moi ! Que je la reliſe mille fois, cette lettre adorable où ton amour & tes ſentimens ſont écrits en caractéres de feu ; où, malgré tout l'emportement d'un cœur agité, je vois avec tranſport combien dans une ame honnête les paſſions les plus vives gardent encore le ſaint caractére de la vertu. Quel monſtre, après avoir lû cette touchante lettre, pour-

roit abuſer de ton état, & témoigner par l'acte le plus marqué ſon profond mépris pour lui-même ? Non, chére amante, prend confiance en un ami fidelle qui n'eſt point fait pour te tromper. Bien que ma raiſon ſoit à jamais perdue, bien que le trouble de mes ſens s'accroiſſe à chaque inſtant, ta perſonne eſt deſormais pour moi le plus charmant, mais le plus ſacré dépôt dont jamais mortel fut honoré. Ma flame & ſon objet conſerveront enſemble une inaltérable pureté. Je frémirois de porter la main ſur tes chaſtes attraits, plus que du plus vil inceſte, & tu n'es pas dans une ſureté plus inviolable avec ton pere qu'avec ton amant. O ſi jamais cet amant heureux s'oublie un moment devant toi ..... l'amant de Julie auroit une ame abjecte! Non, quand je ceſſerai d'aimer la vertu, je ne t'aimerai plus; à ma premiére lâcheté, je ne veux plus que tu m'aimes.

Raſſure-toi donc, je t'en conjure au nom du tendre & pur amour qui nous unit

unit; c'eſt à lui de t'être garant de ma retenue & de mon reſpect, c'eſt à lui de te répondre de lui-même. Et pourquoi tes craintes iroient-elles plus loin que mes deſirs? à quel autre bonheur voudrois-je aſpirer, ſi tout mon cœur ſuffit à peine à celui qu'il goûte? Nous ſommes jeunes tous deux, il eſt vrai; nous aimons pour la premiere & l'unique fois de la vie, & n'avons nulle expérience des paſſions; mais l'honneur qui nous conduit eſt-il un guide trompeur? a-t-il beſoin d'une expérience ſuſpecte qu'on n'acquiert qu'à force de vices? J'ignore ſi je m'abuſe, mais il me ſemble que les ſentimens droits ſont tous au fond de mon cœur. Je ne ſuis point un vil ſéducteur comme tu m'appelles dans ton deſeſpoir, mais un homme ſimple & ſenſible, qui montre aiſément ce qu'il ſent & ne ſent rien dont il doive rougir. Pour dire tout en un ſeul mot, j'abhorre encore plus le crime que je n'aime Julie. Je ne ſais, non, je ne ſais pas même ſi l'amour

que tu fais naître eſt compatible avec l'oubli de la vertu, & ſi tout autre qu'une ame honnête peut ſentir aſſés tous tes charmes. Pour moi, plus j'en ſuis pénétré, plus mes ſentimens s'élévent. Quel bien, que je n'aurois pas fait pour lui-même, ne ferois-je pas maintenant pour me rendre digne de toi? Ah! daigne te confier aux feux que tu m'inſpires, & que tu ſais ſi bien purifier; croi qu'il ſuffit que je t'adore pour reſpecter à jamais le précieux dépôt dont tu m'as chargé. O quel cœur je vais poſſeder! vrai bonheur, gloire de ce qu'on aime, triomphe d'un amour qui s'honore, combien tu vaux mieux que tous ſes plaiſirs!

LET-

LETTRE VI.

De Julie à Claire.

VEux-tu, ma Couſine, paſſer ta vie à pleurer cette pauvre Chaillot, & faut-il que les morts te faſſent oublier les vivans? Tes regrets ſont juſtes, & je les partage, mais doivent-ils être éternels? Depuis la perte de ta mere elle t'avoit élevée avec le plus grand ſoin; elle étoit plutôt ton amie que ta gouvernante. Elle t'aimoit tendrement & m'aimoit parce que tu m'aimes; elle ne nous inſpira jamais que des principes de ſageſſe & d'honneur. Je ſais tout cela, ma chére, & j'en conviens avec plaiſir. Mais conviens auſſi que la bonne femme étoit peu prudente avec nous, qu'elle nous faiſoit ſans néceſſité les confidences les plus indiſcretes, qu'elle nous entretenoit ſans ceſſe des maximes de la galanterie, des avantures de ſa jeuneſſe, du manége des amans, & que pour

nous garantir des piéges des hommes, ſi elle ne nous apprenoit pas à leur en tendre, elle nous inſtruiſoit au moins de mille choſes que de jeunes filles ſe paſſeroient bien de ſavoir. Conſole toi donc de ſa perte, comme d'un mal qui n'eſt pas ſans quelque dédomagement. A l'âge où nous ſommes, ſes leçons commençoient à devenir dangereuſes, & le Ciel nous l'a peut-être ôtée au moment où il n'étoit pas bon qu'elle nous reſtât plus longtems. Souviens-toi de tout ce que tu me diſois quand je perdis le meilleur des freres. La Chaillot t'eſt-elle plus chére? As-tu plus de raiſons de la regretter?

Revien, ma chére, elle n'a plus beſoin de toi. Hé'as! tandis que tu perds ton tems en regrets ſuperflus, comment ne crains-tu point de t'en attirer d'autres? comment ne crains-tu point, toi qui connois l'état de mon cœur, d'abandonner ton amie à des périls que ta préſence auroit prévenus? O qu'il s'eſt paſſé de choſes

ſes depuis ton départ! Tu frémiras en apprenant quels dangers j'ai courus par mon imprudence. J'eſpére en être délivrée; mais je me vois, pour ainſi dire, à la diſcrétion d'autrui: c'eſt à toi de me rendre à moi-même. Hâte-toi donc de revenir. Je n'ai rien dit tant que tes ſoins étoient utiles à ta pauvre Bonne; j'euſſe été la premiere à t'exhorter à les lui rendre. Depuis qu'elle n'eſt plus, c'eſt à ſa famille que tu les dois: nous les remplirons mieux ici de concert que tu ne ferois ſeule à la campagne, & tu t'acquiteras des devoirs de la reconnoiſſance, ſans rien ôter à ceux de l'amitié.

Depuis le départ de mon Pere nous avons repris notre ancienne maniere de vivre & ma mere me quite moins. Mais c'eſt par habitude plus que par défiance. Ses ſociétés lui prennent encore bien des momens qu'elle ne veut pas dérober à mes petites études, & Babi remplit alors ſa place aſſés négligemment. Quoique je

trouve à cette bonne mere beaucoup trop de ſécurité, je ne puis me réſoudre à l'en avertir; je voudrois bien pourvoir à ma ſureté ſans perdre ſon eſtime, & c'eſt toi ſeule qui peux concilier tout cela. Revien, ma Claire, revien ſans tarder. J'ai regret aux leçons que je prens ſans toi, & j'ai peur de devenir trop ſavante. Notre maître n'eſt pas ſeulement un homme de mérite; il eſt vertueux, & n'en eſt que plus à craindre. Je ſuis trop contente de lui pour l'être de moi. A ſon âge & au notre, avec l'homme le plus vertueux, quand il eſt aimable, il vaut mieux être deux filles qu'une.

LETTRE VII.

Réponſe.

JE t'entens, & tu me fais trembler. Non que je croye le danger auſſi preſſant que tu l'imagines. Ta crainte modére la mienne ſur le préſent : mais l'avenir m'épouvante, & ſi tu ne peux te vaincre, je ne vois plus que des malheurs. Hélas ! combien de fois la pauvre Chaillot m'a-t-elle prédit que le premier ſoupir de ton cœur feroit le deſtin de ta vie ! Ah, Couſine ! ſi jeune encore, faut-il voir déja ton ſort s'accomplir ? Qu'elle va nous manquer, cette femme habile que tu nous crois avantageux de perdre ! Il l'eut été, peut-être, de tomber d'abord en de plus ſures mains ; mais nous ſommes trop inſtruittes en ſortant des ſiennes pour nous laiſſer gouverner par d'autres, & pas aſſés pour nous gouverner nous-mêmes : elle ſeule pouvoit nous garantir des dangers auxquels elle

nous avoit expoſées. Elle nous a beaucoup appris, & nous avons, ce me ſemble, beaucoup penſé pour notre âge. La vive & tendre amitié qui nous unit preſque dès le berceau nous a, pour ainſi dire, éclairé le cœur de bonne heure ſur toutes les paſſions. Nous connoiſſons aſſés bien leurs ſignes & leurs effets ; il n'y a que l'art de les réprimer qui nous manque. Dieu veuille que ton jeune philoſophe connoiſſe mieux que nous cet art là.

Quand je dis *nous*, tu m'entens; c'eſt ſurtout de toi que je parle: car pour moi, la Bonne m'a toujours dit que mon étourderie me tiendroit lieu de raiſon, que je n'aurois jamais l'eſprit de ſavoir aimer, & que j'étois trop folle pour faire un jour des folies. Ma Julie, prend garde à toi ; mieux elle augurôit de ta raiſon, plus elle craignoit pour ton cœur. Ais bon courage, cependant ; tout ce que la ſageſſe & l'honneur pourront faire, je ſais que ton ame le fera, & la mienne fera, n'en doute pas, tout

ce

ce que l'amitié peut faire à ſon tour. Si nous en ſavons trop pour notre âge, au moins cette étude n'a rien couté à nos mœurs. Croi, ma chére, qu'il y a bien des filles plus ſimples, qui ſont moins honnêtes que nous: nous le ſommes parce que nous voulons l'être, & quoi qu'on en puiſſe dire, c'eſt le moyen de l'être plus ſurement.

Cependant ſur ce que tu me marques, je n'aurai pas un moment de repos que je ne ſois auprès de toi; car ſi tu crains le danger, il n'eſt pas tout à fait chimerique. Il eſt vrai que le préſervatif eſt facile; deux mots à ta mere & tout eſt fini; mais je te comprends; tu ne veux point d'un expédient qui finit tout: tu veux bien t'ôter le pouvoir de ſuccomber, mais non pas l'honneur de combatre. O pauvre Couſine!..... encore ſi la moindre lueur..... le Baron d'Etange conſentir à donner ſa fille, ſon enfant unique, à un petit bourgeois ſans fortune! L'eſpéres-tu? .....

qu'eſpéres-tu donc? que veux-tu?..... pauvre, pauvre Couſine! ..... Ne crains rien, toutefois, de ma part. Ton ſecret ſera gardé par ton amie. Bien des gens trouveroient plus honnête de le révéler; peut-être auroient-ils raiſon. Pour moi qui ne ſuis pas une grande raiſonneuſe, je ne veux point d'une honnêteté qui trahit l'amitié, la foi, la confiance; j'imagine que chaque rélation, chaque âge a ſes maximes, ſes devoirs, ſes vertus, que ce qui ſeroit prudence à d'autres, à moi ſeroit perfidie, & qu'au lieu de nous rendre ſages, on nous rend méchans en confondant tout cela. Si ton amour eſt foible, nous le vaincrons; s'il eſt extrême, c'eſt l'expoſer à des tragédies que de l'attaquer par des moyens violens, & il ne convient à l'amitié de tenter que ceux dont elle peut répondre. Mais en revanche, tu n'as qu'à marcher droit quand tu ſeras ſous ma garde. Tu verras, tu verras ce que c'eſt qu'une Duégne de dix-huit ans!

Je

Je ne ſuis pas, comme tu ſais, loin de toi pour mon plaiſir, & le printems n'eſt pas ſi agréable en campagne que tu penſes; on y ſouffre à la fois le froid & le chaud; on n'a point d'ombre à la promenade, & il faut ſe chauffer dans la maiſon. Mon Pere, de ſon côté ne laiſſe pas au milieu de ſes bâtimens, de s'appercevoir qu'on a la gazette ici plus tard qu'à la ville. Ainſi tout le monde ne demande pas mieux que d'y retourner, & tu m'embraſſeras, j'eſpere, dans quatre ou cinq jours. Mais ce qui m'inquiette eſt que quatre ou cinq jours ſont je ne ſais combien d'heures, dont pluſieurs ſont deſtinées au philoſophe. Au philoſophe, entens-tu, Couſine? penſe que toutes ces heures-là ne doivent ſonner que pour lui.

Ne va pas ici rougir & baiſſer les yeux. Prendre un air grave, il t'eſt impoſſible; cela ne peut aller à tes traits. Tu ſais bien que je ne ſaurois pleurer ſans rire, & que je n'en ſuis par pour cela moins ſenſible; je

je n'en ai pas moins de chagrin d'être loin de toi; je n'en regrette pas moins la bonne Chaillot. Je te ſais un gré infini de vouloir partager avec moi le ſoin de ſa famille; je ne l'abandonnerai de mes jours, mais tu ne ſerois plus toi-même ſi tu perdois quelque occaſion de faire du bien. Je conviens que la pauvre Mie étoit babillarde, aſſés libre dans ſes propos familiers, peu diſcrette avec de jeunes filles, & qu'elle aimoit à parler de ſon vieux tems. Auſſi ne ſont-ce pas tant les qualités de ſon eſprit que je regrette, bien qu'elle en eut d'excellentes parmi de mauvaiſes. La perte que je pleure en elle, c'eſt ſon bon cœur, ſon parfait attachement qui lui donnoit à la fois pour moi la tendreſſe d'une mere & la confiance d'une ſœur. Elle me tenoit lieu de toute ma famille; à peine ai-je connu ma mere; mon pere m'aime autant qu'il peut aimer; nous avons perdu ton aimable frere; je ne vois preſque jamais les miens. Me voila comme

me une orpheline délaiſſée. Mon enfant, tu me reſtes ſeule ; car ta bonne mere, c'eſt toi. Tu as raiſon pourtant. Tu me reſtes : je pleurois ! j'étois donc folle : qu'avois-je à pleurer ?

P. S. De peur d'accident j'addreſſe cette lettre à notre maître, afin qu'elle te parvienne plus ſurement.

LETTRE VIII. *a*

A Julie.

QUels ſont, belle Julie, les bizarres caprices de l'amour? Mon cœur a plus qu'il n'eſperoit, & n'eſt pas content. Vous m'aimez, vous me le dites, & je ſoupire. Ce cœur injuſte oſe deſirer encore, quand il n'a plus rien à deſirer; il me punit de ſes fantaiſies, & me rend inquiet au ſein du bonheur. Ne croyez pas que j'aye oublié les loix qui me ſont impoſées, ni perdu la volonté de les obſerver; non, mais un ſecret dépit m'agite en voyant que ces loix ne coûtent qu'à moi, que

a On ſent qu'il y a ici une lacune, & l'on en trouvera ſouvent dans la ſuite de cette correſpondance. Pluſieurs lettres ſe ſont perdues; d'autres ont été ſupprimées; d'autres ont ſouffert des retranchemens: mais il ne manque rien d'eſſentiel qu'on ne puiſſe aiſément ſuppléer, à l'aide de ce qui reſte.

que vous qui vous prétendiez ſi foible êtes ſi forte à préſent, & que j'ai ſi peu de combats à rendre contre moi-même, tant je vous trouve attentive à les prévenir.

Que vous êtes changée depuis deux mois, ſans que rien ait changé que vous! Vos langueurs ont diſparu ; il n'eſt plus queſtion de dégoût ni d'abbatement; toutes les graces ſont venues reprendre leurs poſtes; tous vos charmes ſe ſont ranimés; la roſe qui vient d'éclorre n'eſt pas plus fraîche que vous; les ſaillies ont recommencé ; vous avez de l'eſprit avec tout le monde ; vous folatrez, même avec moi comme auparavant ; &, ce qui m'irrite plus que tout le reſte, vous me jurez un amour éternel d'un air auſſi gai que ſi vous diſiez la choſe du monde la plus plaiſante.

Dites, dites, volage? Eſt-ce là le caractére d'une paſſion violente reduite à ſe combattre elle-même, & ſi vous aviez le moindre deſir à vaincre, la contrainte n'étouf-

toufferoit-elle pas au moins l'enjouement? Oh que vous étiez bien plus aimable quand vous étiez moins belle! Que je regrette cette pâleur touchante, précieux gage du bonheur d'un amant, & que je hais l'indiſcrette ſanté que vous avez recouvrée aux dépends de mon repos! Oui, j'aimerois mieux vous voir malade encore, que cet air content, ces yeux brillans, ce teint fleuri qui m'outragent. Avez-vous oublié ſitôt que vous n'étiez pas ainſi quand vous imploriez ma clémence? Julie, Julie! Que cet amour ſi vif eſt devenu tranquile en peu de tems!

Mais ce qui m'offenſe plus encore, c'eſt qu'après vous être remiſe à ma diſcretion, vous paroiſſez vous en défier, & que vous fuiez les dangers comme s'il vous en reſtoit à craindre. Eſt-ce ainſi que vous honorez ma retenue, & mon inviolable reſpect méritoit-il cet affront de votre part? Bien loin que le départ de votre pere nous ait laiſſé plus de liberté, à peine peut-

peut-on vous voir ſeule. Votre inſéparable Couſine ne vous quite plus. Inſenſiblement nous alons reprendre nos premieres manieres de vivre & notre ancienne circonſpection, avec cette unique différence qu'alors elle vous étoit à charge & qu'elle vous plait maintenant.

Quel ſera donc le prix d'un ſi pur hommage ſi votre eſtime ne l'eſt pas, & de quoi me ſert l'abſtinence éternelle & volontaire de ce qu'il y a de plus doux au monde ſi celle qui l'exige ne m'en ſait aucun gré? Certes, je ſuis las de ſouffrir inutilement, & de me condanner aux plus dures privations ſans en avoir même le mérite. Quoi! faut-il que vous embelliſſiez impunément tandis que vous me mépriſez? Faut-il qu'inceſſamment mes yeux dévorent des charmes dont jamais ma bouche n'oſe approcher? Faut il enfin que je m'ôte à moi-même toute eſpérance, ſans pouvoir au moins m'honorer d'un ſacrifice auſſi rigoureux? Non, puisque vous

ne

ne vous fiez pas à ma foi, je ne veux plus la laiſſer vainement engagée ; c'eſt une ſureté injuſte que celle que vous tirez à la fois de ma parole & de vos précautions ; vous êtes trop ingrate ou je ſuis trop ſcrupuleux, & je ne veux plus refuſer de la fortune les occaſions que vous n'aurez pu lui ôter. Enfin quoiqu'il en ſoit de mon ſort, je ſens que j'ai pris une charge au-deſſus de mes forces. Julie, reprenez la garde de vous-même ; je vous rends un dépôt trop dangereux pour la fidélité du dépoſitaire, & dont la deffenſe coûtera moins à votre cœur que vous n'avez feint de le craindre.

Je vous le dis ſérieuſement ; comptez ſur vous, ou chaſſez-moi, c'eſt-à-dire, ôtez-moi la vie. J'ai pris un engagement téméraire. J'admire comment je l'ai pu tenir ſi longtems ; je ſais que je le dois toujours, mais je ſens qu'il m'eſt impoſſible. On mérite de ſuccomber quand on s'impoſe de ſi perilleux devoirs. Croyez-moi,

moi, chére & tendre Julie, croyez-en ce cœur ſenſible qui ne vit que pour vous; vous ſerez toujours reſpectée; mais je puis un inſtant manquer de raiſon, & l'ivreſſe des ſens peut dicter un crime dont on auroit horreur de ſens-froid. Heureux de n'avoir point trompé votre eſpoir, j'ai vaincu deux mois, & vous me devez le prix de deux ſiecles de ſouffrances.

LETTRE IX.

De Julie.

J'Entens : les plaiſirs du vice & l'honneur de la vertu vous feroient un fort agréable ? Eſt-ce là votre morale ? ..... Eh ! mon bon ami, vous vous laſſez bien vîte d'être généreux ! Ne l'étiez-vous donc que par artifice ? La ſinguliere marque d'attachement, que de vous plaindre de ma ſanté ! ſeroit-ce que vous eſpériez voir mon fol amour achever de la détruire, & que vous m'attendiez au moment de vous demander la vie ? ou bien, comptiez-vous de me reſpecter auſſi longtems que je ferois peur, & de vous retracter quand je deviendrois ſupportable ? Je ne vois pas dans de pareils ſacrifices un mérite à tant faire valoir.

Vous me reprochez avec la même équité le ſoin que je prends de vous ſauver des combats pénibles avec vous-même, comme

me ſi vous ne deviez pas plutôt m'en remercier. Puis, vous vous retractez de l'engagement que vous avez pris, comme d'un devoir trop à charge; en ſorte que dans la même lettre vous vous plaignez de ce que vous avez trop de peine, & de ce que vous n'en avez pas aſſés. Penſez y mieux & tâchez d'être d'accord avec vous, pour donner à vos prétendus griefs une couleur moins frivole. Ou plutôt, quitez toute cette diſſimulation qui n'eſt pas dans votre caractere. Quoique vous puiſſiez dire, votre cœur eſt plus content du mien qu'il ne feint de l'être; Ingrat, vous ſavez trop qu'il n'aura jamais tort avec vous! Votre lettre même vous dément par ſon ſtile enjoué, & vous n'auriez pas tant d'eſprit ſi vous étiez moins tranquille. En voila trop ſur les vains reproches qui vous regardent; paſſons à ceux qui me regardent moi-même, & qui ſemblent d'abord mieux fondés.

Je le ſens bien; la vie égale & douce

que nous menons depuis deux mois ne s'accorde pas avec ma déclaration précédente, & j'avoue que ce n'eſt pas ſans raiſon que vous êtes ſurpris de ce contraſte. Vous m'avez d'abord vue au deſeſpoir; vous me trouvez à préſent trop paiſible; de là vous accuſez mes ſentimens d'inconſtance & mon cœur de caprice. Ah mon ami! ne le jugez-vous point trop ſévérement? Il faut plus d'un jour pour le connoître. Attendez, & vous trouverez peut-être que ce cœur qui vous aime n'eſt pas indigne du votre.

Si vous pouviez comprendre avec quel effroi j'éprouvai les premieres ateintes du ſentiment qui m'unit à vous, vous jugeriez du trouble qu'il dût me cauſer. J'ai été élevée dans des maximes ſi ſévéres que l'amour le plus pur me paroiſſoit le comble du deshonneur. Tout m'apprenoit ou me faiſoit croire qu'une fille ſenſible étoit perdue au premier mot tendre échapé de ſa bouche; mon imagination trou-

blée

blée confondoit le crime avec l'aveu de la paſſion; & j'avois une ſi affreuſe idée de ce premier pas, qu'à peine voyois-je au delà nul intervalle juſqu'au dernier. L'exceſſive défiance de moi-même augmenta mes allarmes; les combats de la modeſtie me parurent ceux de la chaſteté; je pris le tourment du ſilence pour l'emportement des deſirs. Je me crus perdue auſſi-tôt que j'aurois parlé, & cependant il faloit parler ou vous perdre. Ainſi ne pouvant plus déguiſer mes ſentimens, je tâchai d'exciter la généroſité des vôtres, & me fiant plus à vous qu'à moi, je voulus, en intéreſſant votre honneur à ma deffenſe, me ménager des reſſources dont je me croyois dépourvue.

J'ai reconnu que je me trompois; je n'eus pas parlé que je me trouvai ſoulagée; vous n'eutes pas répondu que je me ſentis tout à fait calme, & deux mois d'expérience m'ont appris que mon cœur trop tendre a beſoin d'amour, mais que

mes ſens n'ont aucun beſoin d'amant. Jugez, vous qui aimez la vertu, avec quelle joye je fis cette heureuſe découverte. Sortie de cette profonde ignominie où mes terreurs m'avoient plongée, je goûte le plaiſir délicieux d'aimer purement. Cet état fait le bonheur de ma vie; mon humeur & ma ſanté s'en reſſentent; à peine puis-je en concevoir un plus doux, & l'accord de l'amour & de l'innocence me ſemble être le paradis ſur la terre.

Dès-lors je ne vous craignis plus; & quand je pris ſoin d'éviter la ſolitude avec vous, ce fut autant pour vous que pour moi; car vos yeux & vos ſoupirs annonçoient plus de tranſports que de ſageſſe, & ſi vous euſſiez oublié l'arrêt que vous avez prononcé vous-même, je ne l'aurois pas oublié.

Ah mon ami, que ne puis-je faire paſſer dans votre ame le ſentiment de bonheur & de paix qui régne au fond de la mienne! Que ne puis-je vous apprendre à

jouïr

jouïr tranquillement du plus délicieux état de la vie! Les charmes de l'union des cœurs ſe joignent pour nous à ceux de l'innocence ; nulle crainte, nulle honte ne trouble notre félicité; au ſein des vrais plaiſirs de l'amour nous pouvons parler de la vertu ſans rougir,

E v' è il piacer con l' oneſtade accanto.

Je ne ſais quel triſte preſſentiment s'éleve dans mon ſein & me crie que nous jouïſſons du ſeul tems heureux que le Ciel nous ait deſtiné. Je n'entrevois dans l'avenir qu'abſence, orages, troubles, contradictions. La moindre altération à notre ſituation préſente me paroit ne pouvoir être qu'un mal. Non, quand un lien plus doux nous uniroit à jamais, je ne ſais ſi l'excés du bonheur n'en deviendroit pas bientôt la ruine. Le moment de la poſſeſſion eſt une criſe de l'amour, & tout changement eſt dangereux au notre; nous ne pouvons plus qu'y perdre.

Je t'en conjure, mon tendre & unique ami, tâche de calmer l'ivreſſe des vains deſirs que ſuivent toujours les regrets, le repentir, la triſteſſe. Goûtons en paix notre ſituation préſente. Tu te plais à m'inſtruire, & tu ſais trop ſi je me plais à recevoir tes leçons. Rendons-les encore plus fréquentes; ne nous quittons qu'autant qu'il faut pour la bienſéance; employons à nous écrire les momens que nous ne pouvons paſſer à nous voir, & profitons d'un tems précieux après lequel, peut-être, nous ſoupirerons un jour. Ah puiſſe notre ſort, tel qu'il eſt durer autant que notre vie! L'eſprit s'orne, la raiſon s'éclaire, l'ame ſe fortifie, le cœur jouït: que manque-t-il à notre bonheur?

LETTRE X.

A Julie.

QUe vous avez raiſon, ma Julie, de dire que je ne vous connois pas encore! Toujours je crois connoître tous les tréſors de votre belle ame, & toujours j'en découvre de nouveaux. Quelle femme jamais aſſocia comme vous la tendreſſe à la vertu, & tempérant l'une par l'autre les rendit toutes deux plus charmantes? Je trouve je ne ſais quoi d'aimable & d'attrayant dans cette ſageſſe qui me déſole, & vous ornez avec tant de grace les privations que vous m'impoſez, qu'il s'en faut peu que vous ne me les rendiez cheres.

Je le ſens chaque jour davantage, le plus grand des biens eſt d'être aimé de vous; il n'y en a point, il n'y en peut avoir qui l'égale, & s'il faloit choiſir entre votre cœur & votre poſſeſſion même, non charmante Julie, je ne balancerois pas un inſtant.

Mais d'où viendroit cette amere alternative, & pourquoi rendre incompatible ce que la nature a voulu réunir? Le tems eſt précieux, dites-vous, ſachons en jouïr tel qu'il eſt, & gardons nous par notre impatience d'en troubler le paiſible cours. Eh! qu'il paſſe & qu'il ſoit heureux! pour profiter d'un état aimable faut-il en négliger un meilleur, & préférer le repos à la félicité ſuprême? Ne perd-on pas tout le tems qu'on peut mieux employer? Ah! ſi l'on peut vivre mille ans en un quart d'heure, à quoi bon compter triſtement les jours qu'on aura vécu?

Tout ce que vous dites du bonheur de notre ſituation préſente eſt inconteſtable; je ſens que nous devons être heureux, & pourtant je ne le ſuis pas. La ſageſſe a beau parler par votre bouche, la voix de la nature eſt la plus forte. Le moyen de lui réſiſter quand elle s'accorde à la voix du cœur? Hors vous ſeule je ne vois rien dans ce ſéjour terreſtre qui ſoit digne d'occuper

mon-

mon ame & mes ſens; non, ſans vous la nature n'eſt plus rien pour moi: mais ſon empire eſt dans vos yeux, & c'eſt là qu'elle eſt invincible.

Il n'en eſt pas ainſi de vous, céleſte Julie; vous vous contentez de charmer nos ſens, & n'êtes point en guerre avec les vôtres. Il ſemble que des paſſions humaines ſoient au deſſous d'une ame ſi ſublime, & comme vous avez la beauté des Anges, vous en avez la pureté. O pureté que je reſpecte en murmurant, que ne puis-je ou vous rabbaiſſer ou m'élever juſqu'à vous! Mais non, je ramperai toujours ſur la terre, & vous verrai toujours briller dans les Cieux. Ah! ſoyez heureuſe aux dépends de mon repos; jouïſſez de toutes vos vertus; periſſe le vil mortel qui tentera jamais d'en ſouiller une. Soyez heureuſe, je tâcherai d'oublier combien je ſuis à plaindre, & je tirerai de votre bonheur même la conſolation de mes maux. Oui chere, Amante, il me ſemble que mon amour eſt

auſſi parfait que ſon adorable objet ; tous les deſirs enflammés par vos charmes s'éteignent dans les perfections de votre ame, je la vois ſi paiſible que je n'oſe en troubler la tranquillité. Chaque fois que je ſuis tenté de vous dérober la moindre careſſe, ſi le danger de vous offenſer me retient, mon cœur me retient encore plus par la crainte d'altérer une félicité ſi pure ; dans le prix des biens où j'aſpire, je ne vois plus que ce qu'ils vous peuvent coûter, & ne pouvant accorder mon bonheur avec le votre, jugez comment j'aime ! c'eſt au mien que j'ai renoncé.

Que d'inexpliquables contradictions dans les ſentimens que vous m'inſpirez ! Je ſuis à la fois ſoumis & téméraire, impétueux & retenu, je ne ſaurois lever les yeux ſur vous ſans éprouver des combats en moi-même. Vos regards, votre voix portent au cœur avec l'amour l'attrait touchant de l'innocence ; c'eſt un charme divin qu'on auroit regret d'effacer. Si j'oſe former des

vœux extrêmes ce n'eſt plus qu'en votre abſence ; mes deſirs n'oſant aller juſqu'à vous s'addreſſent à votre image, & c'eſt ſur elle que je me venge du reſpect que je ſuis contraint de vous porter.

Cependant je languis & me conſume ; le feu coule dans mes veines ; rien ne ſauroit l'éteindre ni le calmer, & je l'irrite en voulant le contraindre. Je dois être heureux, je le ſuis, j'en conviens ; je ne me plains point de mon ſort ; tel qu'il eſt je n'en changerois pas avec les Rois de la terre. Cependant un mal réel me tourmente, je cherche vainement à le fuir ; je ne voudrois point mourir, & toutefois je me meurs ; je voudrois vivre pour vous, & c'eſt vous qui m'otez la vie.

LETTRE XL.

De Julie.

MOn ami, je ſens que je m'attache à vous chaque jour davantage; je ne puis plus me ſéparer de vous, la moindre abſence m'eſt inſupportable, & il faut que je vous voye ou que je vous écrive, afin de m'occuper de vous ſans ceſſe.

Ainſi mon amour s'augmente avec le votre; car je connois à préſent combien vous m'aimez par la crainte réelle que vous avez de me déplaire, au lieu que vous n'en aviez d'abord qu'une apparente pour mieux venir à vos fins. Je ſais fort bien diſtinguer en vous l'empire que le cœur a ſu prendre du délire d'une imagination échauffée, & je vois cent fois plus de paſſion dans la contrainte où vous êtes, que dans vos premiers emportemens. Je ſais bien auſſi que votre état, tout génant qu'il eſt, n'eſt pas ſans plaiſirs. Il eſt doux

pour

pour un véritable amant de faire des ſacrifices qui lui ſont tous comptés, & dont aucun n'eſt perdu dans le cœur de ce qu'il aime. Qui ſait même, ſi connoiſſant ma ſenſibilité, vous n'employez pas pour me ſéduire une addreſſe mieux entendüe? Mais non, je ſuis injuſte & vous n'êtes pas capable d'uſer d'artifice avec moi. Cependant, ſi je ſuis ſage, je me défierai plus encore de la pitié que de l'amour. Je me ſens mille fois plus attendrie par vos reſpects que par vos tranſports, & je crains bien qu'en prenant le parti le plus honnête, vous n'ayez pris enfin le plus dangereux.

Il faut que je vous diſe dans l'épanchement de mon cœur une vérité qu'il ſent fortement & dont le votre doit vous convaincre; c'eſt qu'en dépit de la fortune, des parens, & de nous mêmes, nos deſtinées ſont à jamais unies, & que nous ne pouvons plus être heureux ou malheureux qu'enſemble. Nos ames ſe ſont, pour ainſi dire, touchées par tous les

points, & nous avons par tout ſenti la même coliérence. (Corrigez-moi, mon ami, ſi j'applique mal vos leçons de phyſique.) Le ſort pourra bien nous ſéparer, mais non pas nous déſunir. Nous n'aurons plus que les mêmes plaiſirs & les mêmes peines; & comme ces aimans dont vous me parliez, qui ont, dit-on, les mêmes mouvemens en différens lieux, nous ſentirions les mêmes choſes aux deux extrémités du monde.

Défaites-vous donc de l'eſpoir, ſi vous l'eutes jamais, de vous faire un bonheur excluſif, & de l'acheter aux dépends du mien. N'eſpérez pas pouvoir être heureux ſi j'étois deshonorée, ni pouvoir d'un œil ſatisfait contempler mon ignominie & mes larmes. Croyez-moi, mon ami, je connois votre cœur bien mieux que vous ne le connoiſſez. Un amour ſi tendre & ſi vrai doit ſavoir commander aux deſirs; vous en avez trop fait pour achever ſans vous perdre, & ne pouvez plus combler

mon

mon malheur ſans faire le votre.

Je voudrois que vous puſſiez ſentir combien il eſt important pour tous deux que vous vous en remetiez à moi du ſoin de notre deſtin commun. Doutez-vous que vous ne me ſoyez auſſi cher que moi-même ; & penſez-vous qu'il put exiſter pour moi quelque félicité que vous ne partageriez pas ? Non, mon ami, j'ai les mêmes intérêts que vous & un peu plus de raiſon pour les conduire. J'avoue que je ſuis la plus jeune ; mais n'avez-vous jamais remarqué que ſi la raiſon d'ordinaire eſt plus foible & s'éteint plutôt chez les femmes elle eſt auſſi plutôt formée, comme un frêle tourneſol croit & meurt avant un chêne. Nous nous trouvons, dès le premier âge, chargées d'un ſi dangereux dépôt, que le ſoin de le conſerver nous éveille bientôt le jugement, & c'eſt un excellent moyen de bien voir les conſéquences des choſes que de ſentir vivement tous les riſques qu'elles nous font cou-

rir.

rir. Pour moi, plus je m'occupe de notre ſituation, plus je trouve que la raiſon vous demande ce que je vous demande au nom de l'amour. Soyez donc docile à ſa douce voix, & laiſſez vous conduire, hélas, par une autre aveugle, mais qui tient au moins un appui.

Je ne ſais, mon ami, ſi nos cœurs auront le bonheur de s'entendre & ſi vous partagerez en liſant cette Lettre la tendre émotion qui l'a dictée. Je ne ſais ſi nous pourrons jamais nous accorder ſur la maniere de voir comme ſur celle de ſentir; mais je ſais bien que l'avis de celui des deux qui ſépare le moins ſon bonheur du bonheur de l'autre, eſt l'avis qu'il faut préférer.

LET-

LETTRE XII.

A Julie.

MA Julie, que la ſimplicité de votre lettre eſt touchante ! Que j'y vois bien la ſérénité d'une ame innocente, & la tendre ſollicitude de l'amour ! Vos penſées s'exhalent ſans art & ſans peine ; elles portent au cœur une impreſſion délicieuſe que ne produit point un ſtile apprêté. Vous donnez des raiſons invincibles d'un air ſi ſimple, qu'il y faut réfléchir pour en ſentir la force, & les ſentimens élevés vous coûtent ſi peu, qu'on eſt tenté de les prendre pour des manieres de penſer communes. Ah, oui ſans doute, c'eſt à vous de régler nos deſtins ; ce n'eſt pas un droit que je vous laiſſe, c'eſt un devoir que j'exige de vous, c'eſt une juſtice que je vous demande, & votre raiſon me doit dédommager du mal que vous avez fait à la mienne. Dès cet inſtant je vous remets pour ma vie l'empire

pire de mes volontés : diſpoſez de moi comme d'un homme qui n'eſt plus rien pour lui-même, & dont tout l'être n'a de rapport qu'à vous. Je tiendrai, n'en doutez pas, l'engagement que je prends, quoique vous puiſſiez me preſcrire. Ou j'en vaudrai mieux, ou vous en ſerez plus heureuſe, & je vois par tout le prix aſſuré de mon obéiſſance. Je vous remets donc ſans reſerve le ſoin de notre bonheur commun ; faites le votre, & tout eſt fait. Pour moi qui ne puis ni vous oublier un inſtant, ni penſer à vous ſans des tranſports qu'il faut vaincre, je vais m'occuper uniquement des ſoins que vous m'avez impoſés.

Depuis un an que nous étudions enſemble, nous n'avons gueres fait que des lectures ſans ordre & preſque au hazard, plus pour conſulter votre goût que pour l'éclairer. D'ailleurs tant de trouble dans l'ame ne nous laiſſoit gueres de liberté d'eſprit. Les yeux étoient mal fixés ſur le livre, la bouche en prononçoit les mots, l'attention man-

manquoit toujours. Votre petite couſine, qui n'étoit pas ſi préoccupée, nous reprochoit notre peu de conception, & ſe faiſoit un honneur facile de nous devancer. Inſenſiblement elle eſt devenue le maître du maître, & quoique nous ayons quelquefois ri de ſes prétentions, elle eſt au fond la ſeule des trois qui ſait quelque choſe de tout ce que nous avons appris.

Pour regagner donc le tems perdu, (Ah, Julie, en fut-il jamais de mieux employé?) j'ai imaginé une eſpece de plan qui puiſſe réparer par la méthode le tort que les diſtractions ont fait au ſavoir. Je vous l'envoye; nous le lirons tantôt enſemble, & je me contente d'y faire ici quelques légéres obſervations.

Si nous voulions, ma charmante amie, nous charger d'un étalage d'érudition, & ſavoir pour les autres plus que pour nous, mon ſiſtême ne vaudroit rien; car il tend toujours à tirer peu de beaucoup de choſes, & à faire un petit recueil d'une

d'une grande bibliothéque. La ſcience eſt dans la plupart de ceux qui la cultivent une monnoye dont on fait grand cas, qui cependant n'ajoute au bien être qu'autant qu'on la communique, & n'eſt bonne que dans le commerce. Otez à nos Savans le plaiſir de ſe faire écouter, le ſavoir ne ſera rien pour eux. Ils n'amaſſent dans le cabinet que pour répandre dans le public ; ils ne veulent être ſages qu'aux yeux d'autrui, & ils ne ſe ſoucieroient plus de l'étude s'ils n'avoient plus d'admirateurs. (*b*) Pour nous qui voulons profiter de nos connoiſſances, nous ne les amaſſons point pour les revendre, mais pour les convertir à notre uſage, ni pour nous en charger, mais pour nous en nourrir. Peu lire, & penſer beaucoup à nos lectures, ou ce qui eſt la même choſe en cauſer beaucoup entre nous, eſt le moyen

(*b*) C'eſt ainſi que penſoit Sénéque lui-même. *Si l'on ne donnoit*, dit-il, *la ſcience, à condition de ne la pas montrer, je n'en voudrois point.* Sublime philoſophie, voila donc ton uſage !

moyen de les bien digérer. Je penſe que quand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de ſoi-même les choſes qu'on trouveroit dans les livres: c'eſt le vrai ſecret de les bien mouler à ſa tête & de ſe les approprier. Au lieu qu'en les recevant telles qu'on nous les donne, c'eſt preſque toujours ſous une forme qui n'eſt pas la notre. Nous ſommes plus riches que nous ne penſons, mais, dit Montaigne, on nous dreſſe à l'emprunt & à la queſte; on nous apprend à nous ſervir du bien d'autrui plutôt que du notre, ou plutôt, accumulant ſans ceſſe nous n'oſons toucher à rien; nous ſommes comme ces avares qui ne ſongent qu'à remplir leurs greniers, & dans le ſein de l'abondance ſe laiſſent mourir de faim.

Il y a, je l'avoue, bien des gens à qui cette méthode ſeroit fort nuiſible & qui ont beſoin de beaucoup lire & peu méditer, parce qu'ayant la tête mal faite, ils ne raſſemblent rien de ſi mauvais que ce qu'ils pro-

produiſent d'eux-mêmes. Je vous recommande tout le contraire, à vous qui mettez dans vos lectures mieux que ce que vous y trouvez, & dont l'eſprit actif fait ſur le livre un autre livre, quelquefois meilleur que le premier. Nous nous communiquerons donc nos idées; je vous dirai ce que les autres auront penſé, vous me direz ſur le même ſujet ce que vous penſez vous-même, & ſouvent après la leçon j'en ſortirai plus inſtruit que vous.

Moins vous aurez de lecture à faire; mieux il faudra la choiſir, & voici les raiſons de mon choix. La grande erreur de ceux qui étudient eſt, comme je viens de vous dire, de ſe fier trop à leurs livres & de ne pas tirer aſſés de leur fond; ſans ſonger que de tous les Sophiſtes, notre propre raiſon eſt preſque toujours celui qui nous abuſe le moins. Si tôt qu'on veut rentrer en ſoi-même, chacun ſent ce qui eſt bien, chacun diſcerne ce qui eſt beau; nous n'avons pas beſoin qu'on nous appren-

ne

ne à connoître ni l'un ni l'autre, & l'on ne s'en impoſe là-deſſus qu'autant qu'on s'en veut impoſer. Mais les exemples du très bon & du très beau ſont plus rares & moins connus, il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, meſurant les forces de la nature ſur notre foibleſſe, nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne ſentons pas en nous-mêmes; la pareſſe & le vice s'appuyent ſur cette prétendue impoſſibilité, & ce qu'on ne voit pas tous les jours l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'eſt cette erreur qu'il faut détruire. Ce ſont ces grands objets qu'il faut s'accoutumer à ſentir & à voir, afin de s'ôter tout prétexte de ne les pas imiter. L'ame s'éleve, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modeles; à force de les conſidérer on cherche à leur devenir ſemblable, & l'on ne ſouffre plus rien de médiocre ſans un dégoût mortel.

N'allons donc pas chercher dans les livres des principes & des regles que nous trou-

trouvons plus ſurement au dedans de nous. Laiſſons-là toutes ces vaines diſputes des philoſophes ſur le bonheur & ſur la vertu; employons à nous rendre bons & heureux le tems qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, & propoſons-nous de grands exemples à imiter plutôt que de vains ſiſtêmes a ſuivre.

J'ai toujours cru que le bon n'étoit que le beau mis en action, que l'un tenoit intimement à l'autre, & qu'ils avoient tous deux une ſource commune dans la nature bien ordonnée. Il ſuit de cette idée que le goût ſe perfectionne par les mêmes moyens que la ſageſſe, & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu doit à proportion être auſſi ſenſible à tous les autres genres de beautés. On s'exerce à voir comme à ſentir, ou plutôt une vue exquiſe n'eſt qu'un ſentiment délicat & fin. C'eſt ainſi qu'un peintre à l'aſpect d'un beau payſage ou devant un beau tableau s'extaſie à des objets qui ne ſont pas même

me remarqués d'un Spectateur vulgaire. Combien de choſes qu'on n'apperçoit que par ſentiment & dont il eſt impoſſible de rendre raiſon? combien de ces je ne-ſais-quoi qui reviennent ſi fréquemment & dont le goût ſeul décide? Le goût eſt en quelque maniere le microſcope du jugement; c'eſt lui qui met les petits objets à ſa portée, & ſes opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut il donc pour le cultiver? s'exercer à voir ainſi qu'à ſentir, & à juger du beau par inſpection comme du bon par ſentiment. Non, je ſoutiens qu'il n'appartient pas même à tous les cœurs d'être émus au premier regard de Julie.

Voila, ma charmante Ecoliére, pourquoi je borne toutes vos études à des livres de goût & de mœurs. Voila pourquoi tournant toute ma méthode en exemples, je ne vous donne point d'autre définition des vertus qu'un tableau des gens vertueux, ni d'autres régles pour bien

écrire, que les livres qui ſont bien écrits.

Ne ſoyez donc pas ſurpriſe des retranchemens que je fais à vos précédentes lectures; je ſuis convaincu qu'il faut les reſſerrer pour les rendre utiles, & je vois tous les jours mieux que tout ce qui ne dit rien à l'ame n'eſt pas digne de vous occuper. Nous allons ſupprimer les langues, hors l'Italienne que vous ſavez & que vous aimez. Nous laiſſerons-là nos élemens d'algébre & de géométrie. Nous quiterions même la phyſique, ſi les termes qu'elle vous fournit m'en laiſſoient le courage. Nous renoncerons pour jamais à l'hiſtoire moderne, excepté celle de notre pays; encore n'eſt-ce que parce que c'eſt un pays libre & ſimple, où l'on trouve des hommes antiques dans les tems modernes: car ne vous laiſſez pas éblouïr par ceux qui diſent que l'hiſtoire la plus intéreſſante pour chacun eſt celle de ſon pays. Cela n'eſt pas vrai. Il y a des pays dont l'hiſtoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne

ſoit

ſoit imbécille ou négociateur. L'hiſtoire la plus intéreſſante eſt celle où l'on trouve le plus d'exemples, de mœurs, de caracteres de toute eſpece; en un mot, le plus d'inſtruction. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous que parmi les anciens. Cela n'eſt pas vrai. Ouvrez leur hiſtoire & faites les taire. Il y a des peuples ſans phyſionomie auxquels il ne faut point de peintres, il y a des gouvernemens ſans caractere auxquels il ne faut point d'hiſtoriens, & où ſitôt qu'on ſait quelle place un homme occupe, on ſait d'avance tout ce qu'il y fera. Ils diront que ce ſont les bons hiſtoriens qui nous manquent; mais demandez leur pourquoi? Cela n'eſt pas vrai. Donnez matiere à de bonnes hiſtoires, & les bons hiſtoriens ſe trouveront. Enfin, ils diront que les hommes de tous les tems ſe reſſemblent, qu'ils ont les mêmes vertus & les mêmes vices, qu'on n'admire les anciens que par ce qu'ils ſont anciens. Cela n'eſt pas vrai, non plus; car

on faiſoit autrefois de grandes choſes avec de petits moyens, & l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les anciens étoient contemporains de leurs hiſtoriens, & nous ont pourtant appris à les admirer. Aſſurément ſi la poſtérité jamais admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

J'ai laiſſé par égard pour votre inſéparable couſine quelques livres de petite littérature que je n'aurois pas laiſſés pour vous. Hors le Petrarque, le Taſſe, le Metaſtaſe, & les maîtres du théatre françois, je n'y mêle ni poëtes ni livres d'amour, contre l'ordinaire des lectures conſacrées à votre Sexe. Qu'apprendrions nous de l'amour dans ces livres? Ah, Julie notre cœur nous en dit plus qu'eux; & le langage imité des livres eſt bien froid pour quiconque eſt paſſionné lui-même! D'ailleurs ces études énervent l'ame, la jettent dans la moleſſe, & lui ôtent tout ſon reſſort. Au contraire, l'amour véritable eſt un feu dévorant qui porte ſon ardeur

deur dans les autres ſentimens, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'eſt pour cela qu'on a dit que l'amour faiſoit des Héros. Heureux celui que le ſort eut placé pour le devenir, & qui auroit Julie pour amante !

LETTRE XIII.

De Julie.

JE vous le disois bien, que nous étions heureux ; rien ne me l'apprend mieux que l'ennui que j'éprouve au moindre changement d'état. Si nous avions des peines bien vives, une absence de deux jours nous en feroit-elle tant ? Je dis, nous, car je sais que mon ami partage mon impatience ; il la partage parce que je la sens, & il la sent encore pour lui-même : je n'ai plus besoin qu'il me dise ces choses-là.

Nous ne sommes à la campagne que d'hier au soir, il n'est pas encore l'heure où je vous verrois à la ville, & cependant mon déplacement me fait déja trouver votre absence plus insupportable. Si vous ne m'aviez pas deffendu la géométrie, je vous dirois que mon inquietude est en raison composée des intervales du tems & du lieu ;

tant

tant je trouve que l'éloignement ajoute au chagrin de l'abſence!

J'ai apporté votre Lettre & votre plan d'études, pour méditer l'une & l'autre, & j'ai déja relu deux fois la premiere : la fin m'en touche extrêmement. Je vois mon ami, que vous ſentez le véritable amour, puiſqu'il ne vous a point ôté le goût des choſes honnêtes, & que vous ſavez encore dans la partie la plus ſenſible de votre cœur faire des ſacrifices à la vertu. En effet, employer la voye de l'inſtruction pour corrompre une femme eſt de toutes les ſeductions la plus condannable, & vouloir attendrir ſa maîtreſſe à l'aide des romans eſt avoir bien peu de reſſource en ſoi-même. Si vous euſſiez plié dans vos leçons la philoſophie à vos vues, ſi vous euſſiez tâché d'établir des maximes favorables à votre intérêt, en voulant me tromper vous m'euſſiez bientôt détrompée ; mais la plus dangereuſe de vos féductions eſt de n'en point employer. Du moment que la ſoif d'aimer

s'empara de mon cœur & que j'y ſentis naître le beſoin d'un éternel attachement, je ne demandai point au Ciel de m'unir à un homme aimable, mais à un homme qui eut l'ame belle ; car je ſentois bien que c'eſt de tous les aggrémens qu'on peut avoir, le moins ſujet au dégoût, & que la droiture & l'honneur ornent tous les ſentimens qu'ils accompagnent. Pour avoir bien placé ma préférence, j'ai eu comme Salomon, avec ce que j'avois demandé, encore ce que je ne demandois pas. Je tire un bon augure pour mes autres vœux de l'accompliſſement de celui-là, & je ne deſeſpére pas, mon ami, de pouvoir vous rendre auſſi heureux un jour que vous méritez de l'être. Les moyens en ſont lents, difficiles, douteux, les obſtacles, terribles. Je n'oſe rien me promettre ; mais croyez que tout ce que la patience & l'amour pourront faire ne ſera pas oublié. Continuez, cependant, à complaire en tout à ma mere, & préparez-vous, au retour de mon

pere

pere qui ſe retire enfin tout à fait après trente ans de ſervice, à ſupporter les hauteurs d'un vieux gentilhomme bruſque mais plein d'honneur, qui vous aimera ſans vous careſſer & vous eſtimera ſans le dire.

J'ai interrompu ma Lettre pour m'aller promener dans des bocages qui ſont près de notre maiſon. O mon doux ami! je t'y conduiſois avec moi, ou plutôt je t'y portois dans mon ſein. Je choiſiſſois les lieux que nous devions parcourir enſemble; j'y marquois des aziles dignes de nous retenir; nos cœurs s'épanchoient d'avance dans ces retraites délicieuſes, elles ajoutoient au plaiſir que nous goûtions d'être enſemble, elles recevoient à leur tour un nouveaux prix du ſéjour de deux vrais amans, & je m'étonnois de n'y avoir point remarqué ſeule les beautés que j'y trouvois avec toi.

Parmi les boſquets naturels que forme ce lieu charmant, il en eſt un plus charmant

que les autres, dans lequel je me plais davantage, & où, par cette raiſon, je deſtine une petite ſurpriſe à mon ami. Il ne ſera pas dit qu'il aura toujours de la déférence & moi jamais de généroſité. C'eſt là que je veux lui faire ſentir, malgré les préjugés vulgaires, combien ce que le cœur donne vaut mieux que ce qu'arrache l'importunité. Au reſte, de peur que votre imagination vive ne ſe mette un peu trop en fraix, je dois vous prévenir que nous n'irons point enſemble dans le boſquet ſans l'*inſéparable couſine*.

A propos d'elle, il eſt décidé, ſi cela ne vous fâche pas trop, que vous viendrez nous voir lundi. Ma mere enverra ſa calêche à ma couſine; vous vous rendrez chez elle à dix heures; elle vous amenera; vous paſſerez la journée avec nous, & nous nous en retournerons tous enſemble le lendemain après le dîné.

J'en étois ici de ma lettre quand j'ai réfléchi que je n'avois pas pour vous la re-

met-

mettre les mêmes comodités qu'à la ville. J'avois d'abord penſé de vous renvoyer un de vos livres par Guſtin le fils du Jardinier, & de mettre à ce livre une couverture de papier, dans laquelle j'aurois inſéré ma lettre. Mais, outre qu'il n'eſt pas ſur que vous vous aviſaſſiez de la chercher, ce ſeroit une imprudence impardonnable d'expoſer à de pareils hazards le deſtin de notre vie. Je vais donc me contenter de vous marquer ſimplement par un billet le rendez-vous de lundi, & je garderai la lettre pour vous la donner à vous même. Auſſi-bien j'aurois un peu de ſouci qu'il n'y eut trop de commentaires ſur le miſtere du boſquet.

LETTRE XIV.

A Julie.

QU'as-tu fait, ah ! qu'as-tu fait, ma Julie? tu voulois me récompenſer & tu m'as perdu. Je ſuis ivre, ou plutôt inſenſé. Mes ſens ſont altérés, toutes mes facultés ſont troublées par ce baiſer mortel. Tu voulois ſoulager mes maux ? Cruelle, tu les aigris. C'eſt du poiſon que j'ai cueilli ſur tes levres ; il fermente, il embraſe mon ſang, il me tue, & ta pitié me fait mourir.

O ſouvenir immortel de cet inſtant d'illuſion de délire & d'enchantement, jamais, jamais tu ne t'effaceras de mon ame, & tant que les charmes de Julie y ſeront gravés, tant que ce cœur agité me fournira des ſentimens & des ſoupirs, tu ſeras le ſuppulice & le bonheur de ma vie!

Hélas ! je jouiſſois d'une apparente tranquil-

quillité; ſoumis à tes volontés ſuprêmes, je ne murmurois plus d'un ſort auquel tu daignois préſider. J'avois dompté les fougueuſes ſaillies d'une imagination téméraire; j'avois couvert mes regards d'un voile & mis une entrave à mon cœur; mes deſirs n'oſoient plus s'échaper qu'à demi, j'étois auſſi content que je pouvois l'être. Je reçois ton billet, je vole chez ta couſine; nous nous rendons à Clarens, je t'apperçois, & mon ſein palpite; le doux ſon de ta voix y porte une agitation nouvelle; je t'aborde comme tranſporté, & j'avois grand beſoin de la diverſion de ta couſine pour cacher mon trouble à ta mere. On parcourt le jardin, l'on dîne tranquillement, tu me rends en ſecret ta lettre que je n'oſe lire devant ce redoutable témoin; le ſoleil commence à baiſſer, nous fuyons tous trois dans le bois le reſte de ſes rayons, & ma paiſible ſimplicité n'imaginoit pas même un état plus doux que le mien.

En approchant du boſquet j'apperçus,

non ſans une émotion ſecrette, vos ſignes d'intelligence, vos ſourires mutuels, & le coloris de tes joues prendre un nouvel éclat. En y entrant, je vis avec ſupriſe ta couſine s'approcher de moi & d'un air plaiſamment ſuppliant me demander un baiſer. Sans rien comprendre à ce miſtere j'embraſſai cette charmante amie, & toute aimable toute piquante qu'elle eſt, je ne connus jamais mieux, que les ſenſations ne ſont rien que ce que le cœur les fait être. Mais que devins-je un moment après, quand je ſentis ..... la main me tremble ..... un doux frémiſſement ..... ta bouche de roſes ..... la bouche de Julie ..... ſe poſer, ſe preſſer ſur la mienne, & mon corps ſerré dans tes bras? Non, le feu du ciel n'eſt pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'inſtant m'embraſer. Toutes les parties de moi même ſe raſſemblerent ſous ce toucher délicieux. Le feu s'exhaloit avec nos ſoupirs de nos levres brulantes, &

mon

mon cœur ſe mouroit ſous le poids de la volupté .... quand tout à coup je te vis pâlir, fermer tes beaux yeux, t'apuyer ſur ta couſine, & tomber en défaillance. Ainſi la frayeur éteignit le plaiſir, & mon bonheur ne fut qu'un éclair.

A peine ſai-je ce qui m'eſt arrivé depuis ce fatal moment. L'impreſſion profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur?.....c'eſt un tourment horrible..... Non, garde tes baiſers, je ne les ſaurois ſupporter..... ils ſont trop acres, trop pénétrans, ils percent ils brulent juſqu'à la moele ..... ils me rendroient furieux. Un ſeul, un ſeul m'a jetté dans un égarement dont je ne puis plus revenir. Je ne ſuis plus le même, & ne te vois plus la même. Je ne te vois plus comme autrefois réprimante & ſevere ; mais je te ſens & te touche ſans ceſſe unie à mon ſein comme tu fus un inſtant. O Julie ! quelque ſort que m'annonce un tranſport dont je ne ſuis plus maître, quelque traitement que ta ri-

gueur

gueur me deſtine, je ne puis plus vivre dans l'état où je ſuis, & je ſens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds ..... ou dans tes bras.

LETTRE XV.

De Julie.

IL eſt important, mon ami, que nous nous ſéparions pour quelques tems, & c'eſt ici la premiere épreuve de l'obéiſſance que vous m'avez promiſe. Si je l'exige en cette occaſion, croyez que j'en ai des raiſons très fortes: il faut bien, & vous le ſavez trop, que j'en aye pour m'y réſoudre; quant à vous, vous n'en avez pas beſoin d'autre que ma volonté.

Il y a longtems que vous avez un voyage à faire en Valais. Je voudrois que vous puſſiez l'entreprendre à préſent qu'il ne fait pas encore froid. Quoique l'autonne ſoit encore agréable ici, vous voyez déja blanchir la pointe de la dent-de-jamant (*c*), & dans ſix ſemaines je ne vous laiſſerois pas faire

(*c*) Haute montagne du pays de Vaud.

faire ce voyage dans un pays ſi rude. Tâchez donc de partir dès demain: vous m'écrirez à l'addreſſe que je vous envoye, & vous m'enverrez la votre quand vous ſerez arrivé à Sion.

Vous n'avez jamais voulu me parler de l'état de vos affaires; mais vous n'êtes pas dans votre patrie; je ſais que vous y avez peu de fortune & que vous ne faites que la déranger ici, où vous ne reſteriez pas ſans moi. Je puis donc ſuppoſer qu'une partie de votre bourſe eſt dans la mienne, & je vous envoye un léger à-compte dans celle que renferme cette boete qu'il ne faut pas ouvrir devant le porteur. Je n'ai garde d'aller au devant des difficultés, je vous eſtime trop pour vous croire capable d'en faire.

Je vous deffens, non ſeulement de retourner ſans mon ordre, mais de venir nous dire adieu. Vous pouvez écrire à ma mere ou à moi, ſimplement pour nous avertir que vous êtes forcé de partir ſur le champ

champ pour une affaire imprévue, & me donner, ſi vous voulez quelques avis ſur mes lectures, juſqu'à votre retour. Tout cela doit être fait naturellement & ſans aucune apparence de miſtere. Adieu, mon ami, n'oubliez pas que vous emportez le cœur & le repos de Julie.

LETTRE XVI.

Réponſe.

JE relis votre terrible lettre, & je friſſonne à chaque ligne. J'obéirai, pourtant, je l'ai promis, je le dois; j'obéirai. Mais vous ne ſavez pas, non barbare, vous ne ſaurez jamais ce qu'un tel ſacrifice coûte à mon cœur. Ah, vous n'aviez pas beſoin de l'épreuve du boſquet pour me le rendre ſenſible! C'eſt un rafinement de cruauté perdu pour votre ame impitoyable, & je puis au moins vous défier de me rendre plus malheureux.

Vous recevrez votre boete dans le même état où vous l'avez envoyée. C'eſt trop, d'ajouter l'opprobre à la cruauté; ſi je vous ai laiſſée maîtreſſe de mon ſort, je ne vous ai point laiſſé l'arbitre de mon honneur. C'eſt un dépôt ſacré, (l'unique, hélas, qui me reſte!) dont juſqu'à la fin de ma vie nul ne ſera chargé que moi ſeul.

LET-

LETTRE XVII.

Replique.

VOtre lettre me fait pitié; c'eſt la ſeule choſe ſans eſprit que vous ayez jamais écrite.

J'offenſe donc votre honneur, pour lequel je donnerois mille fois ma vie? J'offenſe donc ton honneur, Ingrat! qui m'as vu prette à t'abandonner le mien? Où eſt il donc, cet honneur que j'offenſe? Dis-le moi, cœur rampant, ame ſans délicateſſe? Ah! que tu es mépriſable, ſi tu n'as qu'un honneur que Julie ne connoiſſe pas! Quoi ceux qui veulent partager leur ſort n'oſeroient partager leurs biens, & celui qui fait profeſſion d'être à moi ſe tient outragé de mes dons! Et depuis quand eſt-il vil de recevoir de ce qu'on aime? Depuis quand ce que le cœur donne deshonore-t-il le cœur qui l'accepte: mais on mépriſe un homme qui reçoit d'un autre? on mépriſe celui dont

dont les beſoins paſſent la fortune? Et qui le mépriſe? des ames abjectes qui mettent l'honneur dans la richeſſe, & péſent les vertus au poids de l'or. Eſt-ce dans ces baſſes maximes qu'un homme de bien met ſon honneur, & le préjugé même de la raiſon n'eſt-il pas en faveur du plus pauvre?

Sans doute, il eſt des dons vils qu'un honnête homme ne peut accepter; mais apprenez qu'ils ne deshonorent pas moins la main qui les offre, & qu'un don honnête à faire eſt toujours honnête à recevoir; or ſurement mon cœur ne me reproche pas celui-ci, il s'en glorifie (*d*). Je ne ſache rien de plus mépriſable qu'un homme dont on achete le cœur & les ſoins, ſi ce n'eſt la femme qui les paye; mais entre deux cœurs unis la communauté des biens eſt une

(*d*) Elle a raiſon. Sur le motif ſecret de ce voyage, on voit que jamais argent ne fut plus honnêtement employé. C'eſt grand domage que cet emploi n'ait pas fait un meilleur profit.

une juſtice & un devoir, & ſi je me trouve encore en arriere de ce qui me reſte de plus qu'à vous, j'accepte ſans ſcrupule ce que je reſerve, & je vous dois ce que je ne vous ai pas donné. Ah! ſi les dons de l'amour ſont à charge, quel cœur jamais peut être reconnoiſſant?

Suppoſeriez-vous que je refuſe à mes beſoins ce que je deſtine à pourvoir aux votres? je vais vous donner du contraire une preuve ſans réplique. C'eſt que la bourſe que je vous renvoye contient le double de ce qu'elle contenoit la premiere fois, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de la doubler encore. Mon Pere me donne pour mon entretien une penſion, modique à la vérité, mais à laquelle je n'ai jamais beſoin de toucher, tant ma mere eſt attentive à pourvoir à tout; ſans compter que ma broderie & ma dentelle ſuffiſent pour m'entretenir de l'une & de l'autre. Il eſt vrai que je n'étois pas toujours auſſi riche; les ſoucis d'une paſſion fatale m'ont fait depuis long-

longtems négliger certains ſoins auxquels j'employois mon ſuperflu; c'eſt une raiſon de plus d'en diſpoſer comme je fais; il faut vous humilier pour le mal dont vous êtes cauſe, & que l'amour expie les fautes qu'il fait commettre.

Venons à l'eſſentiel. Vous dites que l'honneur vous defend d'accepter mes dons. Si cela eſt, je n'ai plus rien à dire, & je conviens avec vous qu'il ne vous eſt pas permis d'aliéner un pareil ſoin. Si donc vous pouvez me prouver cela, faites-le clairement, inconteſtablement, & ſans vaine ſubtilité; car vous ſavez que je hais les ſophiſmes. Alors vous pouvez me rendre la bourſe, je la reprens ſans me plaindre, & il n'en ſera plus parlé.

Mais comme je n'aime ni les gens pointilleux ni le faux point-d'honneur; ſi vous me renvoyez encore une fois la boete ſans juſtification, ou que votre juſtification ſoit mauvaiſe, il faudra ne nous plus voir. Adieu; penſez-y.

LET-

LETTRE XVIII.

A Julie.

J'Ai reçu vos dons, je ſuis parti ſans vous voir, me voici bien loin de vous. Etes-vous contente de vos tyrannies, & vous ai-je aſſés obéi?

Je ne puis vous parler de mon voyage; à peine ſais-je comment il s'eſt fait. J'ai mis trois jours à faire vingt lieues; chaque pas qui m'éloignoit de vous ſéparoit mon corps de mon ame & me donnoit un ſentiment anticipé de la mort. Je voulois vous décrire ce que je verrois. Vain projet! Je n'ai rien vu que vous & ne puis vous peindre que Julie. Les puiſſantes émotions que je viens d'éprouver coup ſur coup m'ont jetté dans des diſtractions continuelles; je me ſentois toujours où je n'étois point; à peine avois-je aſſés d'eſprit pour ſuivre & demander mon chemin, & je ſuis arri-

vé à Sion ſans être parti de Vevai.

C'eſt ainſi que j'ai trouvé le ſecret d'éluder votre rigueur & de vous voir ſans vous deſobéir. Oui, cruelle, quoique vous ayez ſu faire, vous n'avez pu me ſéparer de vous tout entier. Je n'ai traîné dans mon exil que la moindre partie de moi-même: tout ce qu'il y a de vivant en moi demeure auprès de vous ſans ceſſe. Il erre impunément ſur vos yeux, ſur vos levres, ſur votre ſein, ſur tous vos charmes; il pénetre par tout comme une vapeur ſubtile, & je ſuis plus heureux en dépit de vous, que je ne fus jamais de votre gré.

J'ai ici quelques perſonnes à voir, quelques affaires à traiter; voila ce qui me déſole. Je ne ſuis point à plaindre dans la ſolitude, où je puis m'occuper de vous & me tranſporter aux lieux où vous êtes. La vie active qui me rappelle à moi tout entier m'eſt ſeule inſupportable. Je vais faire mal & vîte, pour être promptement libre, & pouvoir m'égarer à mon aiſe dans

les

les lieux ſauvages qui forment à mes yeux les charmes de ce pays. Il faut tout fuir & vivre ſeul au monde, quand on n'y peut vivre avec vous.

LETTRE XIX.

A Julie.

Rien ne m'arrête plus ici que vos ordres; cinq jours que j'y ai paſſés ont ſuffi & au delà pour mes affaires; ſi toutesfois on peut appeller des affaires celles où le cœur n'a point de part. Enfin vous n'avez plus de prétexte, & ne pouvez me retenir loin de vous qu'afin de me tourmenter.

Je commence à être fort inquiet du ſort de ma premiere lettre; elle fut écrite & miſe à la poſte en arrivant; l'addreſſe en eſt fidellement copiée ſur celle que vous m'envoyâtes; je vous ai envoyé la mienne avec le même ſoin, & ſi vous aviez fait exactement réponſe, elle auroit déja dû me parvenir. Cette réponſe pourtant ne vient point, & il n'y a nulle cauſe poſſible & funeſte de ſon retard que mon eſprit troublé ne ſe figure. O ma Julie, que d'imprévues

cataſtrophes peuvent en huit jours rompre à jamais les plus doux liens du monde! Je frémis de ſonger qu'il n'y a pour moi qu'un ſeul moyen d'être heureux, & des millions d'être miſérable (e). Julie, m'auriez-vous oublié? Ah! c'eſt là plus affreuſe de mes craintes! Je puis préparer ma conſtance aux autres malheurs, mais toutes les forces de mon ame défaillent au ſeul ſoupçon de celui-là.

Je vois le peu de fondement de mes allarmes & ne ſaurois les calmer. Le ſentiment de mes maux s'aigrit ſans ceſſe loin de vous, & comme ſi je n'en avois pas aſſés pour m'abbatre, je m'en forge encore d'in-

cer-

(e) On me dira que c'eſt le devoir d'un Editeur de corriger les fautes de langue. Oui bien pour les Editeurs qui font cas de cette correction; oui bien pour les ouvrages dont on peut corriger le ſtile ſans le refondre & le gâter; oui bien quand on eſt aſſés ſur de ſa plume pour ne pas ſubſtituer ſes propres fautes à celles de l'auteur. Et avec tout cela, qu'aura-t-on gagné à faire parler un Suiſſe comme un Académicien?

certains pour irriter tous les autres. D'abord, mes inquiétudes étoient moins vives. Le trouble d'un départ ſubit, l'agitation du voyage, donnoient le change à mes ennuis; ils ſe raniment dans la tranquille ſolitude. Hélas! je combattois; un fer mortel a percé mon ſein, & la douleur ne s'eſt fait ſentir que longtems après la bleſſure.

Cent fois en liſant des Romans, j'ai ri des froides plaintes des amans ſur l'abſence. Ah, je ne ſavois pas alors à quel point la votre un jour me ſeroit inſupportable! Je ſens aujourd'hui combien une ame paiſible eſt peu propre à juger des paſſions, & combien il eſt inſenſé de rire des ſentimens qu'on n'a point éprouvés. Vous le dirai-je pourtant? Je ne ſais quelle idée conſolante & douce tempere en moi l'amertume de votre éloignement, en ſongeant qu'il s'eſt fait par votre ordre. Les maux qui me viennent de vous me ſont moins cruels que s'ils m'étoient envoyés par la fortune; s'ils

s'ils ſervent à vous contenter je ne voudrois pas ne les point ſentir; ils ſont les garants de leur dédommagement, & je connois trop bien votre ame pour vous croire barbare à pure perte.

Si vous voulez m'éprouver je n'en murmure plus; il eſt juſte que vous ſachiez ſi je ſuis conſtant, patient, docile, digne en un mot, des biens que vous me reſervez. Dieux! ſi c'étoit là votre idée, je me plaindrois de trop peu ſouffrir. Ah, non! pour nourrir dans mon cœur une ſi douce attente, inventez, s'il ſe peut des maux mieux proportionnés à leur prix.

LETTRE XX.

De Julie.

JE reçois à la fois vos deux Lettres, & je vois par l'inquiétude que vous marquez dans la ſeconde ſur le ſort de l'autre que quand l'imagination prend les devants, la raiſon ne ſe hâte pas comme elle, & ſouvent la laiſſe aller ſeule. Penſâtes-vous en arrivant à Sion qu'un Courrier tout prêt n'attendoit pour partir que votre lettre, que cette lettre me ſeroit remiſe en arrivant ici, & que les occaſions ne favoriſeroient pas moins ma réponſe? Il n'en va pas ainſi, mon bel ami. Vos deux lettres me ſont parvenues à la fois, parce que le Courrier, qui ne paſſe qu'une fois la ſemaine (*f*), n'eſt parti qu'avec la ſeconde. Il faut un certain tems pour diſtribuer les lettres;

(*f*) Il paſſe à préſent deux fois.

tres ; il en faut à mon commiſſionnaire pour me rendre la mienne en ſecret, & le Courrier ne retourne pas d'ici le lendemain du jour qu'il eſt arrivé. Ainſi tout bien calculé, il nous faut huit jours, quand celui du Courrier eſt bien choiſi, pour recevoir réponſe l'un de l'autre ; ce que je vous explique afin de calmer une fois pour toutes votre impatiente vivacité. Tandis que vous déclamez contre la fortune & ma négligence, vous voyez que je m'informe adroitement de tout ce qui peut aſſurer notre correſpondance & prévenir vos perplexités. Je vous laiſſe à décider de quel côté ſont les plus tendres ſoins.

Ne parlons plus de peines, mon bon ami ; ah, reſpectez & partagez plutôt le plaiſir que j'éprouve, après huit mois d'abſence, de revoir le meilleur des Peres ! Il arriva jeudi au ſoir, & je n'ai ſongé qu'à lui (ff) depuis cet heureux moment. O

toi

(ff) L'article qui précéde prouve qu'elle ment.

toi que j'aime le mieux au monde après les auteurs de mes jours, pourquoi tes lettres, tes querelles, viennent-elles contriſter mon ame & troubler les premiers plaiſirs d'une famille réunie? Tu voudrois que mon cœur s'occupât de toi ſans ceſſe; mais di-moi, le tien pourroit-il aimer une fille dénaturée à qui les feux de l'amour feroient oublier les droits du ſang, & que les plaintes d'un amant rendroient inſenſible aux careſſes d'un pere? Non, mon digne ami, n'empoiſonne point par d'injuſtes reproches l'innocente joye que m'inſpire un ſi doux ſentiment. Toi dont l'ame eſt ſi tendre & ſi ſenſible, ne conçois-tu point quel charme c'eſt de ſentir dans ces purs & ſacrés embraſſemens le ſein d'un pere palpiter d'aiſe contre celui de ſa fille. Ah! crois-tu qu'alors le cœur puiſſe un moment ſe partager & rien dérober à la nature?

Sol che ſon figlia io mi rammento adeſſo.

Ne penſez pas, pourtant que je vous oublie.

blie. Oublia-t-on jamais ce qu'on a une fois aimé? Non les impreſſions plus vives qu'on ſuit quelques inſtans, n'effacent pas pour cela les autres. Ce n'eſt point ſans chagrin que je vous ai vu partir, ce n'eſt point ſans plaiſir que je vous verrois de retour. Mais..... Prenez patience ainſi que moi puis qu'il le faut, ſans en demander davantage. Soyez ſûr que je vous rappellerai le plutôt qu'il ſera poſſible, & penſez que ſouvent tel qui ſe plaint bien haut de l'abſence, n'eſt pas celui qui en ſouffre le plus.

LETTRE XXI.

A Julie.

QUe j'ai ſouffert en la recevant, cette lettre ſouhaitée avec tant d'ardeur! J'attendois le Courrier à la poſte. A peine le pacquet étoit-il ouvert que je me nomme, je me rends importun; on me dit qu'il y a une lettre; je treſſaille; je la demande agité d'une mortelle impatience: je la reçois enfin. Julie, j'apperçois les traits de ta main adorée! La mienne tremble en s'avançant pour recevoir ce précieux dépôt. Je voudrois baiſer mille fois ces ſacrés caracteres. O circonſpection d'un amour craintif! Je n'oſe porter la Lettre à ma bouche, ni l'ouvrir devant tant de témoins. Je me dérobe à la hâte. Mes genoux trembloient ſous moi; mon émotion croiſſante me laiſſe à peine appercevoir mon chemin; j'ouvre la lettre au premier dé-

détour; je la parcours, je la dévore, & à peine ſuis-je à ces lignes où tu peins ſi bien les plaiſirs de ton cœur en embraſſant ce reſpectable pere que je fonds en larmes, on me regarde, j'entre dans une allée pour échaper aux ſpectateurs; là, je partage ton attendriſſement; j'embraſſe avec tranſport cet heureux pere que je connois à peine, & la voix de la nature me rappellant au mien, je donne de nouvelles pleurs à ſa mémoire honorée.

Et que vouliez-vous apprendre, incomparable fille, dans mon vain & triſte ſavoir? Ah, c'eſt de vous qu'il faut apprendre tout ce qui peut entrer de bon, d'honnête dans une ame humaine, & ſurtout ce divin accord de la vertu, de l'amour, & de la nature, qui ne ſe trouva jamais qu'en vous! Non, il n'y a point d'affection ſaine qui n'ait ſa place dans votre cœur, qui ne s'y diſtingue par la ſenſibilité qui vous eſt propre, & pour ſavoir moi-même régler le mien, comme j'ai ſoumis toutes mes ac-

tions à vos volontés, je vois bien qu'il faut ſoumettre encore tous mes ſentimens aux votres.

Quelle différence pourtant de votre état au mien, daignez le remarquer! Je ne parle point du rang & de la fortune, l'honneur & l'amour doivent en cela ſuppléer à tout. Mais vous êtes environnée de gens que vous chériſſez & qui vous adorent; les ſoins d'une tendre mere, d'un pere dont vous êtes l'unique eſpoir; l'amitié d'une couſine qui ſemble ne reſpirer que par vous; toute une famille dont vous faites l'ornement; une ville entiere fiere de vous avoir vu naître, tout occupe & partage votre ſenſibilité, & ce qu'il en reſte à l'amour n'eſt que la moindre partie de ce que lui raviſſent les droits du ſang & de l'amitié. Mais moi, Julie, hélas! errant, ſans famille, & preſque ſans patrie, je n'ai que vous ſur la terre, & l'amour ſeul me tient lieu de tout. Ne ſoyez donc pas ſurpriſe ſi, bien que votre ame ſoit la plus ſenſible, la mienne

ne ſait le mieux aimer, & ſi, vous cédant en tant de choſes, j'emporte au moins le prix de l'amour.

Ne craignez pourtant pas que je vous importune encore de mes indiſcretes plaintes. Non, je reſpecterai vos plaiſirs, & pour eux-mêmes qui ſont ſi purs, & pour vous qui les reſſentez. Je m'en formerai dans l'eſprit le touchant ſpectacle; je les partagerai de loin, & ne pouvant être heureux de ma propre félicité, je le ſerai de la votre. Quelles que ſoient les raiſons qui me tiennent éloigné de vous, je les reſpecte; & que me ſerviroit de les connoître, ſi quand je devrois les déſapprouver, il n'en faudroit pas moins obéir à la volonté qu'elles vous inſpirent? M'en coutera-t-il plus degarder le ſilence qu'il m'en couta de vous quiter? ſouvenez-vous toujours, ô Julie, que votre ame a deux corps à gouverner, & que celui qu'elle anime par ſon choix lui ſera toujours le plus fidelle.

nodo

nodo più forte:
Fabricato da noi, non dalla sorte.

Je me tais donc, & jusqu'à ce qu'il vous plaise de terminer mon exil je vais tâcher d'en tempérer l'ennui en parcourant les montagnes du Valais, tandis qu'elles sont encore praticables. Je m'apperçois que ce pays ignoré mérite les regards des hommes, & qu'il ne lui manque pour être admiré que des Spectateurs qui le sachent voir. Je tâcherai d'en tirer quelques observations dignes de vous plaire. Pour amuser une jolie femme, il faudroit peindre un peuple aimable & galant. Mais toi, ma Julie, ah, je le sais bien; le tableau d'un peuple heureux & simple est celui qu'il faut à ton cœur.

LET-

LETTRE XXII.

De Julie.

ENfin le premier pas eſt franchi, & il a été queſtion de vous. Malgré le mépris que vous témoignez pour ma doctrine, mon pere en a été ſurpris: il n'a pas moins admiré mes progrès dans la muſique & dans le deſſein (*g*), & au grand étonnement de ma mere, prévenue par vos calomnies (*b*), au blaſon près qui lui a paru négligé, il a été fort content de tous mes talens. Mais ces talens ne s'acquiérent pas ſans maître; il a falu nommer le mien, & je

(*g*) Voila, ce me ſemble un ſage de vingt ans qui ſait prodigieuſement de choſes! Il eſt vrai que Julie le félicite à trente de n'être plus ſi ſavant.

(*b*) Cela ſe rapporte à une lettre à la mere, écrite ſur un ton équivoque, & qui a été ſupprimée.

la saison est fort avancée; d'un jour à l'autre tout peut se couvrir de neige, & je prévois que vous aurez encore plus à souffrir du froid que de la fatigue. Si vous tombiez malade dans le pays où vous êtes je ne m'en consolerois jamais. Revenez donc, mon bon ami, dans mon voisinage. Il n'est pas tems encore de rentrer à Vevai, mais je veux que vous habitiez un séjour moins rude, & que nous soyons plus à portée d'avoir aisément des nouvelles l'un de l'autre. Je vous laisse le maître du choix de votre station. Tâchez seulement qu'on ne sache point ici où vous êtes, & soyez discret sans être mistérieux. Je ne vous dis rien sur ce chapitre; je me fie à l'intérêt que vous avez d'être prudent, & plus encore à celui que j'ai que vous le soyez.

Adieu mon Ami; je ne puis m'entretenir plus longtems avec vous. Vous savez de quelles précautions j'ai besoin pour vous écrire. Ce n'est pas tout: Mon pere a amené un étranger respectable, son ancien

cien ami, & qui lui a ſauvé autrefois la vie à la guerre. Jugez ſi nous nous ſommes efforcés de le bien recevoir! Il repart demain, & nous nous hâtons de lui procurer pour le jour qui nous reſte, tous les amuſemens qui peuvent marquer notre zele à un tel bienfaiteur. On m'appelle: il faut finir. Adieu, derechef.

LET-

LETTRE XXIII.

A Julie.

A Peine ai-je employé huit jours à parcourir un pays qui demanderoit des années d'obſervation : mais outre que la neige me chaſſe, j'ai voulu revenir au devant du Courier qui m'apporte, j'eſpere, une de vos lettres. En attendant qu'elle arrive, je commence par vous écrire celle-ci, après laquelle j'en écrirai s'il eſt néceſſaire une ſeconde pour répondre à la votre.

Je ne vous ferai point ici un détail de mon voyage & de mes remarques ; j'en ai fait une relation que je compte vous porter. Il faut reſerver notre correſpondance pour les choſes qui nous touchent de plus près l'un & l'autre. Je me contenterai de vous parler de la ſituation de mon ame : il eſt juſte de vous rendre compte

te de l'uſage qu'on fait de votre bien.

J'étois parti, triſte de mes peines, & conſolé de votre joye; ce qui me tenoit dans un certain état de langueur qui n'eſt pas ſans charme pour un cœur ſenſible. Je graviſſois lentement & à pied des ſentiers aſſés rudes, conduit par un homme que j'avois pris pour être mon guide, & dans lequel durant toute la route j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulois rêver, & j'en étois toujours détourné par quelque ſpectacle inatendu. Tantôt d'immenſes roches pendoient en ruines au deſſus de ma tête. Tantôt de hautes & bruyantes caſcades m'inondoient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abîme dont les yeux n'oſoient ſonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obſcurité d'un bois touffu. Quelquefois en ſortant d'un gouffre une agréable prairie réjouiſſoit tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature ſauvage & de la nature culti-

cultivée, montroit par tout la main des hommes, où l'on eut cru qu'ils n'avoient jamais pénétré: à côté d'une caverne on trouvoit des maiſons; on voyoit des pampres ſecs où l'on n'eut cherché que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, d'excellens fruits ſur des rochers, & des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas ſeulement le travail des hommes qui rendoit ces pays étranges ſi bizarrement contraſtés; la nature ſembloit encore prendre plaiſir à s'y mettre en oppoſition avec elle-même, tant on la trouvoit différente en un même lieu ſous divers aſpects. Au levant les fleurs du printems, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver: elle réuniſſoit toutes les ſaiſons dans le même inſtant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires ſur le même ſol, & formoit l'accord inconnu par tout ailleurs des productions des plaines & de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illuſions de

l'optique

l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair obſcur du ſoleil & des ombres, & tous les accidens de lumiere qui en réſultoient le matin & le ſoir; vous aurez quelque idée des ſcénes continuelles qui ne ceſſerent d'attirer mon admiration, & qui ſembloient m'être offertes en un vrai théatre; car la perſpective des monts étant verticale frape les yeux tout à la fois & bien plus puiſſamment que celle des plaines qui ne ſe voit qu'obliquement, en fuyant, & dont chaque objet vous en cache un autre.

J'attribuai durant la premiere journée aux agrémens de cette variété le calme que je ſentois renaître en moi. J'admirois l'empire qu'ont ſur nos paſſions les plus vives les êtres les plus inſenſibles, & je mépriſois la philoſophie de ne pouvoir pas même autant ſur l'ame qu'une ſuite d'objets inanimés. Mais cet état paiſible ayant duré la nuit & augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il avoit encore

quelque autre cauſe qui ne m'étoit pas connue. J'arrivai ce jour-là ſur des montagnes les moins élévées, & parcourant enſuite leurs inégalités, ſur celles des plus hautes qui étoient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages, j'atteignois un ſéjour plus ſerain d'où l'on voit, dans la ſaiſon le tonnerre & l'orage ſe former au deſſous de ſoi; image trop vaine de l'ame du ſage, dont l'exemple n'exiſta jamais, ou n'exiſte qu'aux mêmes lieux d'où l'on en a tiré l'emblême.

Ce fut là que je démêlai ſenſiblement dans la pureté de l'air où je me trouvois, la véritable cauſe du changement de mon humeur, & du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue depuis ſi longtems. En effet, c'eſt une impreſſion générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'obſervent pas tous, que ſur les hautes montagnes où l'air eſt pur & ſubtil, on ſe ſent plus de facilité dans la reſpiration, plus de légéreté dans le corps,

plus

plus de ſérénité dans l'eſprit, les plaiſirs y ſont moins ardens, les paſſions plus modérées. Les méditations y prennent je ne ſais quel caractere grand & ſublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne ſais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'acre & de ſenſuel. Il ſemble qu'en s'élevant au deſſus du ſéjour des hommes on y laiſſe tous les ſentimens bas & terreſtres, & qu'à meſure qu'on approche des régions éthérées l'ame contracte quelque choſe de leur l'inaltérable pureté. On y eſt grave ſans mélancolie, paiſible ſans indolence, content d'être & de penſer: tous les deſirs trop vifs s'émouſſent; ils perdent cette pointe aigue qui les rend douloureux, ils ne laiſſent au fond du cœur qu'une émotion légere & douce, & c'eſt ainſi qu'un heureux climat fait ſervir à la félicité de l'homme les paſſions qui font ailleurs ſon tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil ſéjour prolongé,

longé, & je ſuis ſurpris que des bains de l'air ſalutaire & bienfaiſant des montagnes ne ſoient pas un des grands rémedes de la médecine & de la morale.

Qui non palazzi, non teatro o loggia,
Ma'n lor vece un' abete, un faggio, un pino
Trà l' erba verde e'l bel monte vicino
Levan di terra al Ciel noſtr' intelletto.

Suppoſez les impreſſions réunies de ce que je viens de vous décrire, & vous aurez quelque idée de la ſituation délicieuſe où je me trouvois. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnans ſpectacles; le plaiſir de ne voir autour de ſoi que des objets tout nouveaux, des oiſeaux étranges, des plantes bizarres & inconnues, d'obſerver en quelque ſorte une autre nature, & de ſe trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable dont le charme augmente encore par la ſubtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les

traits

traits plus marqués, rapproche tous les points de vue; les diſtances paroiſſant moindres que dans les plaines, où l'épaiſſeur de l'air couvre la terre d'un voile, l'horiſon préſente aux yeux plus d'objets qu'il ſemble n'en pouvoir contenir: enfin, le ſpectacle a je ne ſais quoi de magique, de ſurnaturel qui ravit l'eſprit & les ſens; on oublie tout, on s'oublie ſoi-même, on ne ſait plus où l'on eſt.

J'aurois paſſé tout le tems de mon voyage dans le ſeul enchantement du payſage, ſi je n'en euſſe éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma deſcription un léger crayon de leurs mœurs, de leur ſimplicité, de leur égalité d'ame, & de cette paiſible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaiſirs: Mais ce que je n'ai pu vous peindre & qu'on ne peut guere imaginer, c'eſt leur humanité deſintéreſſée, & leur zele hoſpitalier pour tous les étran-

gers que le hazard ou la curioſité conduiſent parmi eux. J'en fis une épreuve ſurprenante, moi qui n'étois connu de perſonne & qui ne marchois qu'à l'aide d'un conducteur. Quand j'arrivois le ſoir dans un hameau, chacun venoit avec tant d'empreſſement m'offrir ſa maiſon que j'étois embarraſſé du choix, & celui qui obtenoit la préférence en paroiſſoit ſi content que la premiere fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand après en avoir uſé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refuſa le lendemain mon argent, s'offenſant même de ma propoſition, & il en a par tout été de même. Ainſi c'étoit le pur amour de l'hospitalité, communément aſſés tiede, qu'à ſa vivacité j'avois pris pour l'âpreté du gain. Leur deſintéreſſement fut ſi complet que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un patagon *. En effet à quoi dépenſer de l'argent dans un pays où les maîtres

* Ecu du pays.

tres ne reçoivent point le prix de leurs fraix, ni les domeſtiques celui de leurs ſoins, & où l'on ne trouve aucun mendiant ? Cependant l'argent eſt fort rare dans le haut-Valais, mais c'eſt pour cela que les habitans ſont à leur aiſe: car les denrées y ſont abondantes ſans aucun débouché au dehors, ſans conſommation de luxe au dedans, & ſans que le cultivateur montagnard, dont les travaux ſont les plaiſirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils ſeront infailliblement plus pauvres. Ils ont la ſageſſe de le ſentir, & il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'eſt pas permis d'exploiter.

J'étois d'abord fort ſurpris de l'oppoſition de ces uſages avec ceux du bas Valais, où, ſur la route d'Italie, on rançonne aſſés durement les paſſagers, & j'avois peine à concilier dans un même peuple des manieres ſi différentes. Un Valaiſan m'en expliqua la raiſon. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui paſſent ſont des

marchands, & d'autres gens uniquement occupés de leur négoce & de leur gain. Il eſt juſte qu'ils nous laiſſent une partie de leur profit & nous les traittons comme ils traitent les autres: Mais ici où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous ſommes ſûrs que leur voyage eſt deſintéreſſé; l'accueil qu'on leur fait l'eſt auſſi. Ce ſont des hôtes qui nous viennent voir parce qu'ils nous aiment, & nous les recevons avec amitié.

Au reſte, ajouta-t-il en ſouriant, cette hoſpitalité n'eſt pas coûteuſe, & peu de gens s'aviſent d'en profiter. Ah, je le crois! lui répondis-je. Que feroit-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner ni pour briller? Hommes heureux & dignes de l'être, j'aime à croire qu'il faut vous reſſembler en quelque choſe pour ſe plaire au milieu de vous.

Ce qui me paroiſſoit le plus agréable dans leur accueil, c'étoit de n'y pas trouver le moindre veſtige de gêne ni pour eux

ni

ni pour moi. Ils vivoient dans leur maiſon comme ſi je n'y euſſe pas été, & il ne tenoit qu'à moi d'y être comme ſi j'y euſſe été ſeul. Ils ne connoiſſent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la préſence d'un maître, dont on dépend au moins en cela. Si je ne diſois rien, ils ſuppoſoient que je voulois vivre à leur maniere; je n'avois qu'à dire un mot pour vivre à la mienne, ſans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le ſeul compliment qu'ils me firent après avoir ſû que j'étois Suiſſe, fut de me dire que nous étions freres & que je n'avois qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi. Puis ils ne s'embarraſſerent plus de ce que je faiſois, n'imaginant pas même que je puſſe avoir le moindre doute ſur la ſincérité de leurs offres ni le moindre ſcrupule à m'en prévaloir. Ils en uſent entre eux avec la même ſimplicité; les enfans en âge de raiſon ſont

les égaux de leurs peres, les domeſtiques s'aſſeyent à table avec leurs maîtres; la même liberté regne dans les maiſons & dans la république, & la famille eſt l'image de l'Etat.

La ſeule choſe ſur laquelle je ne jouiſſois pas de la liberté étoit la durée exceſſive des repas. J'étois bien le maître de ne pas me mettre à table; mais quand j'y étois une fois, il y faloit reſter une partie de la journée & boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme & un Suiſſe n'aimât pas à boire? En effet, j'avoue que le bon vin me paroit une excellente choſe, & que je ne hais point à m'en égayer pourvu, qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux ſont ſobres, & la grande réſerve de la table annonce aſſés ſouvent des mœurs feintes & des ames doubles. Un homme franc craint moins ce babil affectueux & ces tendres épanchemens qui precedent l'ivreſſe; mais il faut ſavoir s'arrê-

ter

ter & prévenir l'excés. Voila ce qu'il ne m'étoit guere poſſible de faire avec d'auſſi déterminés buveurs que les Valaiſans, des vins auſſi violens que ceux du pays, & ſur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment ſe réſoudre à jouer ſi ſotement le ſage & à fâcher de ſi bonnes gens? Je m'enivrois donc par reconnoiſſance, & ne pouvant payer mon écot de ma bourſe, je le payois de ma raiſon.

Un autre uſage qui ne me gênoit guéres moins, c'étoit de voir, même chez des magiſtrats, la femme & les filles de la maiſon, debout derriere ma chaiſe, ſervir à table comme des domeſtiques. La galanterie françoiſe ſe ſeroit d'autant plus tourmentée à réparer cette incongruité, qu'avec la figure des Valaiſanes, des ſervantes mêmes rendroient leurs ſervices embarraſſans. Vous pouvez m'en croire, elles ſont jolies puiſqu'elles m'ont paru l'être. Des yeux accoutumés à vous voir ſont difficiles en beauté.

Pour moi qui reſpecte encore plus les uſages des pays où je vis que ceux de la galanterie, je recevois leur ſervice en ſilence, avec autant de gravité que D. Quichotte chez la Ducheſſe. J'oppoſois quelquefois en ſouriant les grandes barbes & l'air groſſier des convives au teint éblouïſſant de ces jeunes beautés timides, qu'un mot faiſoit rougir, & ne rendoit que plus agréables. Mais je fus un peu choqué de l'enorme ampleur de leur gorge qui n'a dans ſa blancheur éblouïſſante qu'un des avantages du modele que j'oſois lui comparer; modele unique & voilé dont les contours furtivement obſervés me peignent ceux de cette coupe célébre à qui le plus beau ſein du monde ſervit de moule.

Ne ſoyez pas ſurpriſe de me trouver ſi ſavant ſur des miſteres que vous cachez ſi bien: je le ſuis en dépit de vous; un ſens en peut quelquefois inſtruire un autre: malgré la plus jalouſe vigilance, il échape à l'ajuſtement le mieux concerté

quel-

quelques legers interſtices, par leſquels la vue opere l'effet du toucher. L'œil avide & téméraire s'inſinue impunément ſous les fleurs d'un bouquet; il erre ſous la chenille & la gaze, & fait ſentir à la main la reſiſtance élaſtique qu'elle n'oſeroit éprouver.

Parte appar delle mamme acerbe e crude,
Parte altrui ne ricopre invida veſta;
Invida, ma s'agli occhi il varco chiude,
L'amoroſo penſier già non arreſta.

Je remarquai auſſi un grand défaut dans l'habillement des Valaiſanes: c'eſt d'avoir des corps-de-robbe ſi élevés par derriere qu'elles en paroiſſent boſſues; cela fait un effet ſingulier avec leurs petites coeffures noires & le reſte de leur ajuſtement, qui ne manque au ſurplus ni de ſimplicité ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la Valaiſane, & j'eſpére qu'il vous ira bien; il a été pris ſur la plus jolie taille du pays.

Tandis que je parcourois avec extaſe ces lieux ſi peu connus & ſi dignes d'être admirés, que faiſiez-vous cependant, ma Julie? étiez-vous oubliée de votre ami? Julie oubliée? Ne m'oublierois-je pas plutôt moi-même, & que pourrois-je être un moment ſeul, moi qui ne ſuis plus rien que par vous? Je n'ai jamais mieux remarqué avec quel inſtinct je place en divers lieux notre exiſtence commune ſelon l'état de mon ame. Quand je ſuis triſte, elle ſe réfugie auprès de la votre, & cherche des conſolations aux lieux où vous êtes; c'eſt ce que j'éprouvois en vous quittant. Quand j'ai du plaiſir, je n'en faurois jouir ſeul, & pour le partager avec vous, je vous appelle alors où je ſuis. Voila ce qui m'eſt arrivé durant toute cette courſe où la diverſité des objets me rappellant ſans ceſſe en moi-même, je vous conduiſois par tout avec moi. Je ne faiſois pas un pas que nous ne le fiſſions enſemble. Je n'admirois pas une vue ſans me hâter de vous

la montrer. Tous les arbres que je rencontrois vous prêtoient leur ombre, tous les gazons vous ſervoient de ſiége. Tantôt aſſis à vos côtés, je vous aidois à parcourir des yeux les objets; tantôt à vos genoux j'en contemplois un plus digne des regards d'un homme ſenſible. Rencontrois-je un pas difficile? je vous le voyois franchir avec la légereté d'un fan qui bondit après ſa mere. Faloit-il traverſer un torrent? j'oſois preſſer dans mes bras une ſi douce charge; je paſſois le torrent lentement, avec délices, & voyois à regret le chemin que j'allois atteindre. Tout me rappelloit à vous dans ce ſéjour paiſible; & les touchans attraits de la nature, & l'inaltérable pureté de l'air, & les mœurs ſimples des habitans, & leur ſageſſe égale & ſûre, & l'aimable pudeur du ſexe, & ſes innocentes graces, & tout ce qui frapoit agréablement mes yeux & mon cœur leur peignoit celle qu'ils cherchent.

O ma Julie! diſois-je avec attendriſſement,

ment, que ne puis-je coûler mes jours avec toi dans ces lieux ignorés, heureux de notre bonheur & non du regard des hommes! Que ne puis-je ici raſſembler toute mon ame en toi ſeule, & devenir à mon tour l'univers pour toi! Charmes adorés, vous jouiriez alors des hommages qui vous ſont dûs! Délices de l'amour, c'eſt alors que nos cœurs vous ſavoureroient ſans ceſſe! Une longue & douce ivreſſe nous laiſſeroit ignorer le cours des ans: & quand enfin l'âge auroit calmé nos prémiers feux, l'habitude de penſer & ſentir enſemble feroit ſuccéder à leurs tranſports une amitié non moins tendre. Tous les ſentimens honnêtes nourris dans la jeuneſſe avec ceux de l'amour en rempliroient un jour le vuide immenſe; nous pratiquerions au ſein de cet heureux peuple, & à ſon exemple, tous les devoirs de l'humanité: ſans ceſſe nous nous unirions pour bien faire, & nous ne mourrions point ſans avoir vécu.

La poſte arrive, il faut finir ma lettre, & courir recevoir la votre. Que le cœur me bat juſqu'à ce moment! Helas! j'étois heureux dans mes chimeres: mon bonheur fuit avec elles; que vais-je être en réalité?

LETTRE XXIV.

A Julie.

JE réponds ſur le champ à l'article de votre lettre qui regarde le payement, & n'ai Dieu merci nul beſoin d'y réfléchir. Voici, ma Julie, quel eſt mon ſentiment ſur ce point.

Je diſtingue dans ce qu'on appelle honneur, celui qui ſe tire de l'opinion publique, & celui qui dérive de l'eſtime de ſoi-même. Le premier conſiſte en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée; le ſecond a ſa baſe dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune, mais il ne pénetre point dans l'ame & n'influe en rien ſur le vrai bonheur. L'honneur véritable au contraire en forme l'eſſence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce ſentiment permanent de ſatisfaction intérieure qui ſeul peut rendre

dre heureux un être penſant. Appliquons, ma Julie, ces principes à votre queſtion; elle ſera bientôt réſolue.

Que je m'érige en maître de philoſophie & prenne, comme ce fou de la fable, de l'argent pour enſeigner la ſageſſe; cet emploi paroitra bas aux yeux du monde, & j'avoue qu'il a quelque choſe de ridicule en ſoi: cependant comme aucun homme ne peut tirer ſa ſubſiſtance abſolument de lui même & qu'on ne ſauroit l'en tirer de plus près que par ſon travail, nous mettrons ce mépris au rang des plus dangereux préjugés; nous n'aurons point la ſotiſe de ſacrifier la félicité à cette opinion inſenſée; vous ne m'en eſtimerez pas moins & je n'en ſerai pas plus à plaindre, quand je vivrai des talens que j'ai cultivés.

Mais ici, ma Julie, nous avons d'autres conſidérations à faire. Laiſſons la multitude & regardons en nous-mêmes. Que ſerai-je réellement à votre pere, en recevant de lui le ſalaire des leçons que je

vous

vous aurai données, & lui vendant une partie de mon tems c'eſt à dire de ma perſonne? Un mercenaire, un homme à ſes gages, une eſpece de valet, & il aura de ma part pour garant de ſa confiance, & pour ſureté de ce qui lui appartient ma foi tacite, comme celle du dernier de ſes gens.

Or quel bien plus précieux peut avoir un pere que ſa fille unique, fut-ce même une autre que Julie? Que fera donc celui qui lui vend ſes ſervices? fera-t-il taire ſes ſentimens pour elle? ah! tu ſais ſi cela ſe peut! ou bien ſe livrant ſans ſcrupule au penchant de ſon cœur offenſera-t-il dans la partie la plus ſenſible celui à qui il doit fidélité? Alors je ne vois plus dans un tel maître qu'un perfide qui foule aux pieds les droits les plus ſacrés (*i*), un

(*i*) Malheureux jeune homme! qui ne voit pas qu'en ſe laiſſant payer en reconnoiſſance ce qu'il refuſe de recevoir en argent, il viole des droits

un traître, un ſéducteur domeſtique que les loix condamnent très-juſtement à la mort. J'eſpere que celle à qui je parle ſait m'entendre; ce n'eſt pas la mort que je crains, mais la honte d'en être digne, & le mépris de moi-même.

Quand les lettres d'Héloïſe & d'Abelard tomberent entre vos mains, vous ſavez ce que je vous dis de cette lecture & de la conduite du Théologien. J'ai toujours plaint Héloïſe; elle avoit un cœur fait pour aimer: mais Abelard ne m'a jamais paru qu'un miſérable digne de ſon ſort, & connoiſſant auſſi peu l'amour que la vertu. Après

droits plus ſacrés encore. Au lieu d'inſtruire il corrompt; au lieu de nourrir il empoiſonne; il ſe fait remercier par une mere abuſée d'avoir perdu ſon enfant. On ſent pourtant qu'il aime ſincerement la vertu, mais ſa paſſion l'égare, & ſi ſa grande jeuneſſe ne l'excuſoit pas, avec ſes beaux diſcours il ne ſeroit qu'un ſcélérat. Les deux amans ſont à plaindre; la mere ſeule eſt inexcuſable.

près l'avoir jugé faudra-t-il que je l'imite? malheur à quiconque prêche une morale qu'il ne veut pas pratiquer! Celui qu'aveugle ſa paſſion juſqu'à ce point en eſt bientôt puni par elle, & perd le goût des ſentimens auxquels il a ſacrifié ſon honneur. L'amour eſt privé de ſon plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne; pour en ſentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaiſe, & qu'il nous éleve en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthouſiaſme; ôtez l'eſtime, & l'amour n'eſt plus rien. Comment une femme pourroit elle honorer un homme qui ſe deshonore? Comment pourra-t-il adorer lui même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur? Ainſi bientôt ils ſe mépriſeront mutuellement; l'amour ne ſera plus pour eux qu'un honteux commerce, ils auront perdu l'honneur & n'auront point trouvé la félicité.

Il n'en eſt pas ainſi, ma Julie, entre deux

deux amans de même âge, tous deux épris du même feu, qu'un mutuel attachement unit, qu'aucun lien particulier ne gêne, qui jouissent tous deux de leur premiere liberté, & dont aucun droit ne proscrit l'engagement réciproque. Les loix les plus séveres ne peuvent leur imposer d'autre peine que le prix même de leur amour; la seule punition de s'être aimés est l'obligation de s'aimer à jamais; & s'il est quelques malheureux climats au monde où l'homme barbare brise ces innocentes chaînes, il en est puni, sans doute, par les crimes que cette contrainte engendre.

Voila mes raisons, sage & vertueuse Julie, elles ne sont qu'un froid commentaire de celles que vous m'exposâtes avec tant d'énergie & de vivacité dans une de vos lettres; mais c'en est assés pour vous montrer combien je m'en suis pénétré. Vous vous souvenez que je n'insistai point sur mon refus, & que malgré la répugnance que le préjugé m'a laissée, j'ac-

j'acceptai vos dons en ſilence, ne trouvant point en effet dans le véritable honneur de ſolide raiſon pour les refuſer. Mais ici le devoir, la raiſon, l'amour, même, tout parle d'un ton que je ne peux méconnoitre. S'il faut choiſir entre l'honneur & vous, mon cœur eſt prêt à vous perdre: Il vous aime trop, ô Julie, pour vous conſerver à ce prix.

LET-

LETTRE XXV.

De Julie.

LA rélation de votre voyage eſt charmante, mon bon ami; elle me feroit aimer celui qui l'a écrite, quand même je ne le connoitrois pas. J'ai pourtant à vous tancer ſur un paſſage dont vous vous doutez bien; quoique je n'aye pu m'empêcher de rire de la ruſe avec laquelle vous vous êtes mis à l'abri du Taſſe, comme derriere un rempart. Eh, comment ne ſentiez-vous point qu'il y a bien de la différence entre écrire au public ou à ſa maîtreſſe? L'amour, ſi craintif, ſi ſcrupuleux, n'exige-t-il pas plus d'égards que la bienſéance? Pouviez-vous ignorer que ce ſtile n'eſt pas de mon goût, & cherchiez-vous à me déplaire? Mais en voila déja trop, peut-être, ſur un ſujet qu'il ne faloit point relever. Je ſuis, d'ailleurs, trop occupée de votre

ſeconde lettre, pour répondre en détail à la premiere. Ainſi, mon ami, laiſſons le Valais pour une autre fois, & bornons-nous maintenant à nos affaires; nous ſerons aſſés occupés.

Je ſavois le parti que vous prendriez. Nous nous connoiſſons trop bien pour en être encore à ces élemens. Si jamais la vertu nous abandonne, ce ne ſera pas, croyez moi, dans les occaſions qui demandent du courage & des ſacrifices (*k*). Le premier mouvement, aux attaques vives eſt de reſiſter; & nous vaincrons, je l'eſpere, tant que l'ennemi nous avertira de prendre les armes. C'eſt au milieu du ſommeil, c'eſt dans le ſein d'un doux repos qu'il faut ſe défier des ſurpriſes: mais c'eſt, ſur tout, la continuité des maux qui rend leur poids inſupportable, & l'ame reſiſte bien plus aiſément aux vives douleurs qu'à

(*k*) On verra bientôt que la prédiction ne ſauroit plus mal quadrer avec l'événement.

qu'à la triſteſſe prolongée. Voila, mon ami, la dure eſpece de combat que nous aurons deſormais à ſoutenir: ce ne ſont point des actions héroïques que le devoir nous demande, mais une reſiſtance plus héroïque encore à des peines ſans relâche.

Je l'avois trop prevû; le tems du bonheur eſt paſſé comme un éclair; celui des diſgraces commence, ſans que rien m'aide à juger quand il finira. Tout m'allarme & me decourage; une langueur mortelle s'empare de mon ame; ſans ſujet bien précis de pleurer, des pleurs involontaires s'échapent de mes yeux; je ne lis pas dans l'avenir des maux inévitables; mais je cultivois l'eſpérance & la vois flétrir tous les jours. Que ſert, hélas, d'arroſer le feuillage quand l'arbre eſt coupé par le pied?

Je le ſens, mon ami, le poids de l'abſence m'accable. Je ne puis vivre ſans toi, je le ſens; c'eſt ce qui m'effraye le plus. Je parcours cent fois le jour les lieux que nous habitions enſemble, & ne

t'y trouve jamais. Je t'attends à ton heure ordinaire; l'heure paſſe & tu ne viens point. Tous les objets que j'apperçois me portent quelque idée de ta préſence pour m'avertir que je tai perdu. Tu n'as point ce ſupplice affreux. Ton cœur ſeul peut te dire que je te manque. Ah, ſi tu ſavois quel pire tourment c'eſt de reſter quand on ſe ſépare, combien tu préférerois ton état au mien?

Encore ſi j'oſois gémir! ſi j'oſois parler de mes peines, je me ſentirois ſoulager des maux dont je pourrois me plaindre. Mais hors quelques ſoupirs exhalés en ſecret dans le ſein de ma couſine, il faut étouffer tous les autres; il faut contenir mes larmes; il faut ſourire quand je me meurs.

Sentirſi, oh Dei, morir;
E non poter mai dir:
Morir mi ſento!

Le pis eſt que tous ces maux empirent ſans

ſans ceſſe mon plus grand mal, & que plus ton ſouvenir me déſole, plus j'aime à me le rappeller. Di-moi, mon ami, mon doux ami! ſens-tu combien un cœur languiſſant eſt tendre, & combien la triſteſſe fait fermenter l'amour?

Je voulois vous parler de mille choſes; mais outre qu'il vaut mieux attendre de ſavoir poſitivement où vous êtes, il ne m'eſt pas poſſible de continuer cette lettre dans l'état où je me trouve en l'écrivant. Adieu, mon Ami; je quite la plume, mais croyez que je ne vous quite pas.

BILLET.

J'Ecris par un batelier que je ne connois point ce billet à l'addreſſe ordinaire, pour donner avis que j'ai choiſi mon azile à Meillerie ſur la rive oppoſée; afin de joüir au moins de la vüe du lieu dont je n'oſe approcher.

LETTRE XXVI.

A Julie.

QUe mon état eſt changé dans peu de jours! Que d'amertumes ſe mêlent à la douceur de me rapprocher de vous! Que de triſtes réfléxions m'aſſiégent! Que de traverſes mes craintes me font prévoir! O Julie, que c'eſt un fatal préſent du ciel qu'une ame ſenſible! Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine & douleur ſur la terre. Vil jouet de l'air & des ſaiſons, le ſoleil ou les brouillards, l'air couvert ou ſerein regleront ſa deſtinée, & il ſera content ou triſte au gré des vents. Victime des préjugés, il trouvera dans d'abſurdes maximes un obſtacle invincible aux juſtes vœux de ſon cœur. Les hommes le puniront d'avoir des ſentimens droits de chaque choſe, & d'en juger par ce qui eſt véritable plutôt que par ce qui eſt de convention. Seul il ſuffiroit pour faire ſa propre miſe-

té, en ſe livrant indiſcretement aux attraits divins de l'honnête & du beau, tandis que les peſantes chaines de la néceſſité l'attachent à l'ignominie. Il cherchera la félicité ſuprême ſans ſe ſouvenir qu'il eſt homme: ſon cœur & ſa raiſon ſeront inceſſamment en guerre, & des deſirs ſans bornes lui prépareront d'éternelles privations.

Telle eſt la ſituation cruelle où me plongent, le ſort qui m'accable, & mes ſentimens qui m'élevent, & ton pere qui me mépriſe, & toi qui fais le charme & le tourment de ma vie. Sans toi, Beauté fatale! je n'aurois jamais ſenti ce contraſte inſupportable de grandeur au fond de mon ame & de baſſeſſe dans ma fortune: j'aurois vécu tranquille & ferois mort content, ſans daigner remarquer quel rang j'avois occupé ſur la terre: Mais t'avoir vue & ne pouvoir te poſſéder, t'adorer & n'être qu'un homme! être aimé & ne pouvoir être heureux! habiter les mêmes lieux & ne pouvoir vivre enſemble! O Julie à qui je ne

puis renoncer! O deſtinée que je ne puis vaincre! quels combats affreux vous excités en moi, ſans pouvoir jamais ſurmonter mes deſirs ni mon impuiſſance!

Quel effet bizarre & inconcevable! Depuis que je ſuis rapproché de vous, je ne roule dans mon eſprit que des penſées funeſtes. Peut-être le ſéjour où je ſuis contribue-t-il à cette mélancolie; il eſt triſte & horrible; il en eſt plus conforme à l'état de mon ame, & je n'en habiterois pas ſi patiemment un plus agréable. Une file de rochers ſtériles borde la côte, & environne mon habitation que l'hiver rend encore plus affreuſe. Ah! je le ſens, ma Julie, s'il faloit renoncer à vous, il n'y auroit plus pour moi d'autre ſéjour ni d'autre ſaiſon.

Dans les violens transports qui m'agitent je ne ſaurois demeurer en place; je cours, je monte avec ardeur, je m'élance ſur les rochers; je parcours à grands pas tous les environs, & trouve par tout dans les objets

jets la même horreur qui regne au dedans de moi. On n'apperçoit plus de verdure, l'herbe eſt jaune & flétrie, les arbres ſont dépouillés, le ſéchard (*l*) & la froide biſe entaſſent la neige & les glaces, & toute la nature eſt morte à mes yeux, comme l'eſpérance au fond de mon cœur.

Parmi les rochers de cette côte, j'ai trouvé dans un abri ſolitaire une petite eſplanade d'où l'on découvre à plein la ville heureuſe où vous habitez. Jugez avec quelle avidité mes yeux ſe porterent vers ce ſéjour chéri. Le premier jour, je fis mille efforts pour y diſcerner votre demeure; mais l'extrême éloignement les rendit vains, & je m'apperçus que mon imagination donnoit le change à mes yeux fatigués. Je courus chez le Curé emprunter un telefcope avec lequel je vis où crus voir votre maiſon, & depuis ce tems je paſſe les jours entiers dans cet azile à contempler ces

(*l*) Vent de nord-eſt.

ces murs fortunés qui renferment la ſource de ma vie. Malgré la ſaiſon je m'y rends dès le matin & n'en reviens qu'à la nuit. Des feuilles & quelques bois ſecs que j'allume ſervent avec mes courſes à me garantir du froid exceſſif. J'ai pris tant de goût pour ce lieu ſauvage que j'y porte même de l'encre & du papier, & j'y écris maintenant cette lettre ſur un quartier que les glaces ont détaché du rocher voiſin.

C'eſt là, ma Julie, que ton malheureux amant acheve de jouïr des derniers plaiſirs qu'il goûtera peut-être en ce monde. C'eſt de là qu'à travers les airs & les murs, il oſe en ſecret pénétrer juſques dans ta chambre. Tes traits charmans le frapent encore; tes regards tendres raniment ſon cœur mourant; il entend le ſon de ta douce voix; il oſe chercher encore en tes bras ce délire qu'il éprouva dans le bosquet. Vain fantôme d'une ame agitée qui s'égare dans ſes deſirs! Bientôt forcé de rentrer en moi-même, je te contemple au moins

dans

dans le détail de ton innocente vie ; Je ſuis de loin les diverſes occupations de ta journée, & je me les répréſente dans les tems & les lieux où j'en fus quelquefois l'heureux témoin. Toujours je te vois vaquer à des ſoins qui te rendent plus eſtimable, & mon cœur s'attendrit avec délices ſur l'inépuiſable bonté du tien. Maintenant, me dis-je au matin, elle ſort d'un paiſible ſommeil, ſon teint a la fraicheur de la roſe, ſon ame jouït d'une douce paix; elle offre à celui dont elle tient l'être un jour qui ne ſera point perdu pour la vertu. Elle paſſe à preſent chez ſa mere; les tendres affections de ſon cœur s'épanchent avec les auteurs de ſes jours, elle les ſoulage dans le détail des ſoins de la maiſon, elle fait peut-être la paix d'un domeſtique imprudent, elle lui fait peut-être une exhortation ſecrete, elle demande peut-être une grace pour un autre. Dans un autre tems; elle s'occupe ſans ennui des travaux de ſon ſexe, elle orne ſon

ame de connoiſſances utiles, elle ajoute à ſon goût exquis les agrémens des beaux arts, & ceux de la danſe à ſa légéreté naturelle. Tantôt je vois une élégante & ſimple parure orner des charmes qui n'en ont pas beſoin; ici je la vois conſulter un paſteur vénérable ſur la peine ignorée d'une famille indigente, là, ſecourir ou conſoler la triſte veuve & l'orphelin délaiſſé. tantôt elle charme une honnête ſociété par ſes diſcours ſenſés & modeſtes; tantôt en riant avec ſes compagnes elle ramene une jeuneſſe folâtre au ton de la ſageſſe & des bonnes mœurs: Quelques momens, ah pardonne! j'oſe te voir même t'occuper de moi; je vois tes yeux attendris parcourir une de mes Lettres; je lis dans leur douce langueur que c'eſt à ton amant fortuné que s'addreſſent les lignes que tu traces, je vois que c'eſt de lui que tu parles à ta couſine avec une ſi tendre émotion. O Julie! ô Julie! & nous ne ſerions pas unis? & nos jours ne coûleroient pas enſem-

ſemble? & nous pourrions être ſéparés pour toujours? Non, que jamais cette affreuſe idée ne ſe préſente à mon eſprit! En un inſtant elle change tout mon attendriſſement en fureur; la rage me fait courir de caverne en caverne; des gémiſſemens & des cris m'échapent malgré moi; je rugis comme une lionne irritée; je ſuis capable de tout, hors de renoncer à toi, & il n'y a rien, non rien que je ne faſſe pour te poſſéder ou mourir.

Je ſors ici de ma lettre, & je n'attendois qu'une occaſion ſure pour vous l'envoyer, quand j'ai reçu de Sion la derniere que vous m'y avez écrite. Que la triſteſſe qu'elle reſpire a charmé la mienne! Que j'y ai vu un frapant exemple de ce que vous me diſiez de l'accord de nos ames dans des lieux éloignés! Votre affliction je l'avoue, eſt plus patiente, la mienne eſt plus emportée; mais il faut bien que le même ſentiment prenne la teinture des caractéres qui l'éprouvent, & il eſt bien na-

turel que les plus grandes pertes cauſent les plus grandes douleurs. Que dis-je, des pertes? Eh! qui les pourroit ſupporter? Non, connoiſſez-le enfin, ma Julie, un éternel arrêt du ciel nous deſtina l'un pour l'autre; c'eſt la premiere loi qu'il faut écouter; c'eſt le premier ſoin de la vie de s'unir à qui doit nous la rendre douce. Je le vois, j'en gémis, tu t'égares dans tes vains projets; tu veux forcer des barrieres inſurmontables & négliges les ſeuls moyens poſſibles; l'enthouſiaſme de l'honnêteté t'ôte la raiſon, & ta vertu n'eſt plus qu'un délire.

Ah! ſi tu pouvois reſter toujours jeune & brillante comme à préſent, je ne demanderois au Ciel que de te ſavoir éternellement heureuſe, te voir tous les ans de ma vie une fois, une ſeule fois; & paſſer le reſte de mes jours à contempler de loin ton azile, à t'adorer parmi ces rochers. Mais helas! voi la rapidité de cet aſtre qui jamais n'arrête; il vole & le tems fuit, l'occa-

l'occaſion s'échape, ta beauté, ta beauté même aura ſon terme, elle doit décliner & perir un jour comme une fleur qui tombe ſans avoir été cueillie; & moi cependant, je gémis, je ſouffre, ma jeuneſſe s'uſe dans les larmes, & ſe flétrit dans la douleur. Penſe, penſe, Julie, que nous comptons déja des années perdues pour le plaiſir. Penſe qu'elles ne reviendront jamais; qu'il en ſera de même de celles qui nous reſtent ſi nous les laiſſons échaper encore. O amante aveuglée! tu cherches un chimérique bonheur pour un tems où nous ne ſerons plus; tu regardes un avenir éloigné, & tu ne vois pas que nous nous conſumons ſans ceſſe, & que nos ames, épuiſées d'amour & de peines, ſe fondent & coulent comme l'eau. Reviens, il en eſt tems encore, reviens, ma Julie, de cette erreur funeſte. Laiſſe-là tes projets & ſois heureuſe. Viens, ô mon ame, dans les bras de ton ami, réunir les deux moitiés de notre être: viens à la face du ciel guide

de

de notre fuite & témoin de nos fermens jurer de vivre & mourir l'un à l'autre. Ce n'eſt pas toi, je le ſais, qu'il faut raſſurer contre la crainte de l'indigence. Soyons heureux & pauvres, ah quels tréſors nous aurons acquis! Mais ne faiſons point cet affront à l'humanité, de croire qu'il ne reſtera pas ſur la terre entiere un aſile à deux Amans infortunés. J'ai des bras, je ſuis robuſte; le pain gagné par mon travail te paroitra plus délicieux que les mets des feſtins. Un repas apprêté par l'amour peut-il jamais être inſipide? Ah, tendre & chere amante, duſſions-nous n'être heureux qu'un ſeul jour, veux-tu quiter cette courte vie ſans avoir goûté le bonheur?

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ô Julie! vous connoiſſez l'antique uſage du rocher de Leucate, dernier refuge detant d'amans malheureux. Ce lieu-ci lui reſſemble à bien des égards. La roche eſt eſcarpée, l'eau eſt profonde, & je ſuis au deſeſpoir.

LET-

LETTRE XXVII.

De Claire.

MA douleur me laiſſe à peine la force de vous écrire. Vos malheurs & les miens ſont au comble: L'aimable Julie eſt à l'extrêmité & n'a peut-être pas deux jours à vivre. L'effort qu'elle fit pour vous éloigner d'elle commença d'altérer ſa ſanté. La premiere converſation qu'elle eut ſur votre compte avec ſon pere y porta de nouvelles attaques: d'autres chagrins plus récens ont accru ſes agitations, & votre derniere lettre a fait le reſte. Elle en fut ſi vivement émue qu'après avoir paſſé une nuit dans d'affreux combats, elle tomba hier dans l'accés d'une fievre ardente qui n'a fait qu'augmenter ſans ceſſe & lui a enfin donné le tranſport. Dans cet état elle vous nomme à chaque inſtant, & parle de vous avec une véhémence qui montre

tre combien elle en eſt occupée. On éloigne ſon pere autant qu'il eſt poſſible; cela prouve aſſés que ma tante a conçu des ſoupçons: elle m'a même demandé avec inquiétude ſi vous n'étiez pas de retour, & je vois que le danger de ſa fille effaçant pour le moment toute autre conſidération, elle ne ſeroit pas fâchée de vous voir ici.

Venez donc, ſans différer. J'ai pris ce bateau exprès pour vous porter cette lettre; il eſt à vos ordres, ſervez vous-en pour votre retour, & ſur tout ne perdez pas un moment ſi vous voulez revoir la plus tendre amante qui fut jamais.

ET-

LETTRE XXVIII.

De Julie à Claire.

QUe ton abſence me rend amere la vie que tu m'as rendue! Quelle convaleſcence! Une paſſion plus terrible que la fiévre & le tranſport m'entraîne à ma perte. Cruelle! tu me quites quand j'ai plus beſoin de toi; tu m'as quittée pour huit jours, peut-être ne me reverras-tu jamais! O ſi tu ſavois ce que l'inſenſé m'oſe propoſer! ..... & de quel ton! ..... m'enfuir! le ſuivre! m'enlever! ..... le malheureux! ..... de qui me plains-je? mon cœur, mon indigne cœur m'en dit cent fois plus que lui ..... grand Dieu! que ſeroit-ce, s'il ſavoit tout? .... il en deviendroit furieux, je ſerois entrainée, il faudroit partir ..... je frémis .....

Enfin, mon pere m'a donc vendue? Il fait de ſa fille une marchandiſe, une eſclave, il s'acquite à mes depends! il paye ſa

vie

vie de la mienne! .... car je le ſens bien, je n'y ſurvivrai jamais.... pere barbare & dénaturé! mérite-t-il ..... quoi, mériter? c'eſt le meilleur des peres; il veut unir ſa fille à ſon ami, voila ſon crime. Mais ma mere, ma tendre mere! quel mal m'a-t-elle fait? .,.... Ah beaucoup! elle m'a trop aimée, elle m'a perdue.

Claire, que ferai-je? que deviendrai-je? Hanz ne vient point. Je ne ſais comment t'envoyer cette lettre. Avant que tu la reçoive .... avant que tu ſois de retour... ,.... qui ſait ...., fugitive, errante, deshonorée .... c'en eſt fait, c'en eſt fait, la criſe eſt venue. Un jour, une heure, un moment, peut-être .... qui eſt-ce qui ſait éviter ſon ſort? ..... ô dans quelque lieu que je vive & que je meure; en quelque azile obſcur que je traîne ma honte & mon deſeſpoir; Claire, ſouviens toi de ton amie ..... Hélas; la miſere & l'opprobre changent les cœurs ..... Ah, ſi jamais le mien t'oublie, il aura beaucoup changé!

LET-

LETTRE XXIX.

De Julie à Claire.

RESTE, ah reste! ne revien jamais; tu viendrois trop tard. Je ne dois plus te voir; comment soutiendrois-je ta vûe?

Où étois-tu, ma douce amie, ma sauvegarde, mon Ange tutelaire? tu m'as abandonnée, & j'ai péri. Quoi, ce fatal voyage étoit-il si nécessaire ou si pressé? pouvois-tu me laisser à moi-même dans l'instant le plus dangereux de ma vie? Que de regrets tu t'es préparés par cette coupable négligence? Ils seront éternels ainsi que mes pleurs. Ta perte n'est pas moins irréparable que la mienne, & une autre amie digne de toi n'est pas plus facile à recouvrer que mon innocence.

Qu'ai-je dit, misérable? Je ne puis ni parler ni me taire. Que sert le silence quand le remord crie? L'univers entier ne me

me reproche-t-il pas ma faute? ma honte n'eſt-elle pas écrite ſur tous les objets? Si je ne verſe mon cœur dans le tien il faudra que j'étouffe. Et toi ne te reproches-tu rien, facile & trop confiante amie? Ah que ne me trahiſſois-tu? C'eſt ta fidélité, ton aveugle amitié, c'eſt ta malheureuſe indulgence qui m'a perdüe.

Quel Demon t'inſpira de le rappeller, ce cruel qui fait mon opprobre? ſes perfides ſoins devoient-ils me redonner la vie pour me la rendre odieuſe? qu'il fuye à jamais, le barbare! qu'un reſte de pitié le touche; qu'il ne vienne plus redoubler mes tourmens par ſa préſence; qu'il renonce au plaiſir féroce de contempler mes larmes. Que dis-je, hélas? il n'eſt point coupable; c'eſt moi ſeule qui le ſuis; tous mes malheurs ſont mon ouvrage, & je n'ai rien à reprocher qu'à moi. Mais le vice a déjà corrompu mon ame; c'eſt le premier de ſes effets de nous faire accuſer autrui de nos crimes.

Non,

Non, non, jamais il ne fut capable d'enfeindre ſes ſermens. Son cœur vertueux ignore l'art abjet d'outrager ce qu'il aime. Ah! ſans doute, il ſait mieux aimer que moi puiſqu'il ſait mieux ſe vaincre. Cent fois mes yeux furent témoins de ſes combats & de ſa victoire; les ſiens étincelloient du feu de ſes deſirs, il s'élançoit vers moi dans l'impétuoſité d'un tranſport aveugle; il s'arrêtoit tout à coup; une barriere inſurmontable ſembloit m'avoir entourée, & jamais ſon amour impétueux mais honnête ne l'eut franchie. J'oſai trop contempler ce dangereux ſpectacle. Je me ſentois troubler de ſes tranſports, ſes ſoupirs oppreſſoient mon cœur; je partageois ſes tourmens en ne penſant que les plaindre. Je le vis dans des agitations convulſives, prêt à s'évanouïr à mes pieds. Peut-être l'amour ſeul m'auroit épargnée; ô ma Couſine, c'eſt la pitié qui me perdit.

Il ſembloit que ma paſſion funeſte voulut

lut ſe couvrir pour me ſéduire du maſque de toutes les vertus. Ce jour même il m'avoit preſſée avec plus d'ardeur de le ſuivre. C'étoit déſoler le meilleur des peres; c'étoit plonger le poignard dans le ſein maternel; je reſiſtai, je rejettai ce projet avec horreur. L'impoſſibilité de voir jamais nos vœux accomplis, le miſtere qu'il faloit lui faire de cette impoſſibilité, le regret d'abuſer un amant ſi ſoumis & ſi tendre après avoir flatté ſon eſpoir, tout abatoit mon courage, tout augmentoit ma foibleſſe, tout aliénoit ma raiſon. Il faloit donner la mort aux auteurs de mes jours, à mon amant, ou à moi-même. Sans ſavoir ce que je faiſois je choiſis ma propre infortune. J'oubliai tout & ne me ſouvins que de l'amour. C'eſt ainſi qu'un inſtant d'égarement m'a perdue à jamais. Je ſuis tombée dans l'abîme d'ignominie dont une fille ne revient point; & ſi je vis, c'eſt pour être plus malheureuſe.

Je cherche en gémiſſant quelque reſte

de

de conſolation ſur la terre. Je n'y vois que toi, mon aimable amie; ne me prive pas d'une ſi charmante reſſource, je t'en conjure; ne m'ôte pas les douceurs de ton amitié. J'ai perdu le droit d'y prétendre, mais jamais je n'en eus ſi grand beſoin. Que la pitié ſupplée à l'eſtime. Viens, ma chere, ouvrir ton ame à mes plaintes; viens recueillir les larmes de ton amie; garantis-moi, s'il ſe peut, du mépris de moi-même, & fais-moi croire que je n'ai pas tout perdu, puiſque ton cœur me reſte encore.

LETTRE XXX.

Réponſe.

FIlle infortunée! Hélas, qu'as-tu fait? Mon Dieu! tu étois ſi digne d'être ſage! Que te dirai-je dans l'horreur de ta ſituation, & dans l'abbatement où elle te plonge? Acheverai-je d'accabler ton pauvre cœur, ou t'offrirai-je des conſolations qui ſe refuſent au mien? Te montrerai-je les objets tels qu'ils ſont, ou tels qu'il te convient de les voir? ſainte & pure amitié! porte à mon eſprit tes douces illuſions, & dans la tendre pitié que tu m'inſpires, abuſe-moi la premiere ſur des maux que tu ne peux plus guérir.

J'ai craint, tu le ſais, le malheur dont tu gémis. Combien de fois je te l'ai prédit ſans être écoutée!.... il eſt l'effet d'une téméraire confiance..... Ah! ce n'eſt plus de tout cela qu'il s'agit. J'aurois trahi ton ſecret, ſans doute, ſi j'avois pu te ſauver ainſi:

ainſi: mais j'ai lû mieux que toi dans ton cœur trop ſenſible; je le vis ſe conſumer d'un feu dévorant que rien ne pouvoit éteindre. Je ſentis dans ce cœur palpitant d'amour qu'il faloit être heureuſe ou mourir, & quand la peur de ſuccomber te fit bannir ton amant avec tant de larmes, je jugeai que bientôt tu ne ſerois plus, ou qu'il ſeroit bientôt rappellé. Mais quel fut mon effroi quand je te vis dégoûtée de vivre, & ſi près de la mort! N'accuſe ni ton amant ni toi d'une faute dont je ſuis la plus coupable, puis que je l'ai prévue ſans la prévenir.

Il eſt vrai que je partis malgré moi; tu le vis, il falut obéïr; ſi je t'avois cru ſi près de ta perte, on m'auroit plutôt miſe en piéces que de m'arracher à toi. Je m'abuſai ſur le moment du péril. Foible & languiſſante encore, tu me parus en ſureté contre une ſi courte abſence: je ne prévis pas la dangereuſe alternative où tu t'allois trouver; j'oubliai que ta propre foibleſſe laiſſoit ce cœur abatu moins en état de ſe deffen-

dre contre lui-même. J'en demande pardon au mien, j'ai peine à me repentir d'une erreur qui t'a ſauvé la vie; je n'ai pas ce dûr courage qui te faiſoit renoncer à moi; je n'aurois pu te perdre ſans un mortel deſeſpoir, & j'aime encore mieux que tu vives & que tu pleures.

Mais pourquoi tant de pleurs, chere & douce amie? Pourquoi ces regrets plus grands que ta faute, & ce mépris de toi-même que tu n'as pas mérité? Une foibleſſe effacera-t-elle tant de ſacrifices, & le danger même dont tu ſors n'eſt-il pas une preuve de ta vertu? Tu ne penſes qu'à ta defaite & oublies tous les triomphes pénibles qui l'ont précédée. Si tu as plus combattu que celles qui reſiſtent, n'as-tu pas plus fait pour l'honneur qu'elles? ſi rien ne peut te juſtifier, ſonge au moins à ce qui t'excuſe. Je connois à peu près ce qu'on appelle amour; je ſaurai toujours reſiſter aux tranſports qu'il inſpire; mais j'aurois fait moins de reſiſtance à un amour

mour pareil au tien, & ſans avoir été vaincue, je ſuis moins chaſte que toi.

Ce langage te choquera; mais ton plus grand malheur eſt de l'avoir rendu néceſſaire; je donnerois ma vie pour qu'il ne te fut pas propre; car je hais les mauvaiſes maximes encore plus que les mauvaiſes actions (*m*). Si la faute étoit à commettre, que j'euſſe la baſſeſſe de te parler ainſi, & toi celle de m'écouter, nous ferions toutes deux les dernieres des créatures. A préſent, ma chere, je dois te parler ainſi, & tu dois m'écouter, ou tu es perdue: car il reſte en toi mille adorables qualités que l'eſtime de toi-même peut ſeule conſerver, qu'un excès de honte & l'aviliſſement qui le ſuit détruiroient infailliblement, & c'eſt ſur ce que tu croiras valoir encore que tu vaudras en effet. Gar-

(*m*) Ce ſentiment eſt juſte & ſain. Les paſſions déréglées inſpirent les mauvaiſes actions; mais les mauvaiſes maximes corrompent la raiſon même, & ne laiſſent plus de reſſource pour revenir au bien.

Garde-toi donc de tomber dans un abatement dangereux qui t'aviliroit plus que ta foibleſſe. Le véritable amour eſt-il fait pour dégrader l'ame? Qu'une faute que l'amour a commiſe ne t'ôte point ce noble enthouſiaſme de l'honnête & du beau, qui t'éleva toujours au deſſus de toi-même. Une tache paroit elle au ſoleil? combien de vertus te reſtent pour une qui s'eſt altérée? En ſeras-tu moins douce, moins ſincere, moins modeſte, moins bienfaiſante? En ſeras-tu moins digne, en un mot, de tous nos hommages? L'honneur, l'humanité, l'amitié, le pur amour en ſeront-ils moins chers à ton cœur? En aimeras-tu moins les vertus mêmes que tu n'auras plus? Non, chere & bonne Julie, ta Claire en te plaignant t'adore; elle ſait, elle ſent qu'il n'y a rien de bien qui ne puiſſe encore ſortir de ton ame. Ah! croi-moi, tu pourrois beaucoup perdre avant qu'aucune autre plus ſage que toi te valut jamais!

En-

Enfin tu me reſtes; je puis me conſoler de tout, hors de te perdre. Ta premiére lettre m'a fait frémir. Elle m'eut preſque fait deſirer la ſeconde, ſi je ne l'avois reçue en même tems. Vouloir délaiſſer ſon amie! projetter de s'enfuir ſans moi! Tu ne parles point de ta plus grande faute. C'étoit de celle-là qu'il faloit cent fois plus rougir. Mais l'ingrate ne ſonge qu'à ſon amour.... Tien, je t'aurois été tüer au bout du monde.

Je compte avec une mortelle impatience les momens que je ſuis forcée à paſſer loin de toi. Ils ſe prolongent cruellement; Nous ſommes encore pour ſix jours à Lauſanne, après quoi je volerai vers mon unique amie. J'irai la conſoler ou m'affliger avec elle, eſſuyer ou partager ſes pleurs. Je ferai parler dans ta douleur moins l'inflexible raiſon que la tendre amitié. Chére couſine, il faut gémir, nous aimer, nous taire, &, s'il ſe peut, effacer à force de vertus une faute qu'on ne repare point avec des larmes. Ah! ma pauvre Chaillot!

LETTRE XXXI.

A Julie.

Quel prodige du Ciel es-tu donc, inconcevable Julie? & par quel art connu de toi ſeule peux-tu raſſembler dans un cœur tant de mouvemens incompatibles? Ivre d'amour & de volupté, le mien nage dans la triſteſſe; je ſouffre & languis de douleur au ſein de la félicité ſuprême, & je me reproche comme un crime l'excès de mon bonheur. Dieu! quel tourment affreux de n'oſer ſe livrer tout entier à nul ſentiment, de les combattre inceſſamment l'un par l'autre, & d'allier toujours l'amertume au plaiſir! Il vaudroit mieux cent fois n'être que miſérable.

Que me ſert, hélas, d'être heureux? Ce ne ſont plus mes-maux, mais les tiens que j'éprouve, & ils ne m'en ſont que plus ſenſibles. Tu veux en vain me cacher

tes

tes peines; je les lis malgré toi dans la langueur & l'abatement de tes yeux. Ces yeux touchans peuvent-ils dérober quelque ſecret à l'amour ? Je vois, je vois ſous une apparente ſérénité les déplaiſirs cachés qui t'aſſiegent, & ta triſteſſe voilée d'un doux ſourire n'en eſt que plus amere à mon cœur.

Il n'eſt plus tems de me rien diſſimuler. J'étois hier dans la chambre de ta mere; elle me quite un moment; j'entends des gémiſſemens qui me percent l'ame, pouvois-je à cet effet méconnoitre leur ſource ? Je m'approche du lieu d'où ils ſemblent partir; j'entre dans ta chambre, je pénetre juſqu'à ton cabinet. Que devins-je en entr'ouvrant la porte, quand j'apperçûs celle qui devroit être ſur le trône de l'univers aſſiſe à terre, la tête appuyée ſur un fauteuil inondé de ſes larmes? Ah, j'aurois moins ſouffert s'il l'eut été de mon ſang ! De quels remords je fus à l'inſtant déchiré ? Mon bonheur devint

mon ſupplice ; je ne ſentis plus que tes peines, & j'aurois racheté de ma vie tes pleurs & tous mes plaiſirs. Je voulois me précipiter à tes pieds, je voulois eſſuyer de mes levres ces précieuſes larmes, les recueillir au fond de mon cœur, mourir ou les tarir pour jamais : j'entens revenir ta mere ; il faut retourner bruſquement à ma place, j'emporte en moi toutes tes douleurs, & des regrets qui ne finiront qu'avec elles.

Que je ſuis humilié, que je ſuis avili de ton repentir ! Je ſuis donc bien mépriſable, ſi notre union te fait mépriſer de toi-même, & ſi le charme de mes jours eſt le ſupplice des tiens ? ſois plus juſte envers toi, ma Julie ; vois d'un œil moins prévenu les ſacrés liens que ton cœur a formés. N'as-tu pas ſuivi les plus pures loix de la nature ? N'as-tu pas librement contracté le plus ſaint des engagemens ? Qu'as-tu fait que les loix divines & humaines ne puiſſent & ne doivent autoriſer ?

ser? Que manque-t-il au nœud qui nous joint qu'une déclaration publique? Veuille être à moi, tu n'es plus coupable. O mon épouse! O ma digne & chaste compagne! ô charme & bonheur de ma vie! non ce n'est point ce qu'a fait ton amour qui peut être un crime, mais ce que tu lui voudrois ôter: ce n'est qu'en acceptant un autre époux que tu peux offenser l'honneur. Sois sans cesse à l'ami de ton cœur pour être innocente. La chaîne qui nous lie est légitime, l'infidélité seule qui la romproit seroit blamable, & c'est desormais à l'amour d'être garant de la vertu.

Mais quand ta douleur seroit raisonnable, quand tes regrets seroient fondés, pourquoi m'en dérobes-tu ce qui m'appartient? pourquoi mes yeux ne versent-ils pas la moitié de tes pleurs? Tu n'as pas une peine que je ne doive sentir, pas un sentiment que je ne doive partager, & mon cœur justement jaloux te reproche

toutes les larmes que tu ne répands pas dans mon ſein. Dis, froide & miſtérieuſe amante, tout ce que ton ame ne communique point à la mienne, n'eſt-il pas un vol que tu fais à l'amour? Tout ne doit-il pas être commun entre nous, ne te ſouvient-il plus de l'avoir dit? Ah! ſi tu ſavois aimer comme moi, mon bonheur te conſoleroit comme ta peine m'afflige, & tu ſentirois mes plaiſirs comme je ſens ta triſteſſe!

Mais je le vois, tu me mépriſes comme un inſenſé, parce que ma raiſon s'égare au ſein des délices. Mes emportemens t'effrayent, mon délire te fait pitié, & tu ne ſens pas que toute la force humaine ne peut ſuffire à des félicités ſans bornes. Comment veux-tu qu'une ame ſenſible goûte moderement des biens infinis? Comment veux-tu qu'elle ſupporte à la fois tant d'eſpeces de tranſports ſans ſortir de ſon aſſiete? Ne ſais-tu pas qu'il eſt un terme où nulle raiſon ne reſiſte plus, & qu'il n'eſt

n'eſt point d'homme au monde dont le bon ſens ſoit à toute épreuve? Prens donc pitié de l'égarement où tu m'as jetté, & ne mépriſe pas des erreurs qui ſont ton ouvrage. Je ne ſuis plus à moi, je l'avoue, mon ame aliénée eſt toute en toi. J'en ſuis plus propre à ſentir tes peines & plus digne de les partager. O Julie, ne te dérobe pas à toi-même!

LETTRE XXXII.

Réponſe.

IL fut un tems, mon aimable ami, où nos Lettres étoient faciles & charmantes; le ſentiment qui les dictoit couloit avec une élegante ſimplicité; il n'avoit beſoin ni d'art ni de coloris, & ſa pureté faiſoit toute ſa parure. Cet heureux tems n'eſt plus: hélas! il ne peut revenir; & pour premier effet d'un changement ſi cruel, nos cœurs ont déja ceſſé de s'entendre.

Tes yeux ont vu mes douleurs. Tu crois en avoir pénétré la ſource; tu veux me conſoler par de vains diſcours, & quand tu penſes m'abuſer, c'eſt toi, mon ami, qui t'abuſes. Crois-moi, crois en le cœur tendre de ta Julie; mon regret eſt bien moins d'avoir donné trop à l'amour que de l'avoir privé de ſon plus grand

charme.

charme. Ce doux enchantement de vertu s'eſt évanoui comme un ſonge: nos feux ont perdu cette ardeur divine qui les animoit en les épurant; nous avons recherché le plaiſir & le bonheur a fui loin de nous. Reſſouviens-toi de ces momens délicieux où nos cœurs s'uniſſoient d'autant mieux que nous nous reſpections davantage, où la paſſion tiroit de ſon propre excès la force de ſe vaincre elle-même, où l'innocence nous conſoloit de la contrainte, où les hommages rendus à l'honneur tournoient tous au profit de l'amour. Compare un état ſi charmant à notre ſituation préſente: que d'agitations! que d'effroi! que de mortelles allarmes! que de ſentimens immodérés ont perdu leur premiere douceur. Qu'eſt devenu ce zele de ſageſſe & d'honnêteté dont l'amour animoit toutes les actions de notre vie, & qui rendoit à ſon tour l'amour plus délicieux? Notre jouiſſance étoit paiſible & durable; nous n'avons plus que des tranſ-

ports:

ports: ce bonheur inſenſé reſſemble à des accès de fureur plus qu'à de tendres careſſes. Un feu pur & ſacré bruloit nos cœurs; livrés aux erreurs des ſens, nous ne ſommes plus que des amans vulgaires; trop heureux ſi l'amour jaloux daigne préſider encore, à des plaiſirs que le plus vil mortel peut goûter ſans lui.

Voila, mon ami, les pertes qui nous ſont communes & que je ne pleure pas moins pour toi que pour moi. Je n'ajoûte rien ſur les miennes, ton cœur eſt fait pour les ſentir. Vois ma honte, & gémis ſi tu ſais aimer. Ma faute eſt irréparable, mes pleurs ne tariront point. O toi qui les fais couler, crains d'attenter à de ſi juſtes douleurs; tout mon eſpoir eſt de les rendre éternelles; le pire de mes maux ſeroit d'en être conſolée, & c'eſt le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le ſentiment qui nous la fait aimer.

Je connois mon ſort, j'en ſens l'horreur, & cependant il me reſte une conſolation.

lation dans mon deſeſpoir, elle eſt unique, mais elle eſt douce. C'eſt de toi que je l'attens, mon aimable ami. Depuis que je n'oſe plus porter mes regards ſur moi-même, je les porte avec plus de plaiſir ſur celui que j'aime. Je te rends tout ce que tu m'ôtes de ma propre eſtime, & tu ne m'en deviens que plus cher en me forçant à me haïr. L'amour, cet amour fatal qui me perd te donne un nouveau prix; tu t'éleves quand je me dégrade; ton ame ſemble avoir profité de tout l'aviliſſement de la mienne. Sois donc deſormais mon unique eſpoir, c'eſt à toi de juſtifier s'il ſe peut ma faute; couvre-la de l'honnêteté de tes ſentimens; que ton mérite efface ma honte; rends excuſable à force de vertus la perte de celles que tu me coûtes. Sois tout mon être, à préſent que je ne ſuis plus rien. Le ſeul honneur qui me reſte eſt tout en toi, & tant que tu ſeras digne de reſpect, je ne ſerai pas tout à fait mépriſable.

Quel-

Quelque regret que j'aye au retour de ma ſanté, je ne ſaurois ſe diſſimuler plus longtems. Mon viſage démentiroit mes diſcours, & ma feinte convaleſcence ne peut plus tromper perſonne. Hâte toi donc, avant que je ſois forcée de reprendre mes occupations ordinaires, de faire la démarche dont nous ſommes convenus. Je vois clairement que ma mere a conçu des ſoupçons & qu'elle nous obſerve. Mon pere n'en eſt pas là, je l'avoue: ce fier gentilhomme n'imagine pas même qu'un roturier puiſſe être amoureux de ſa fille; mais enfin, tu ſais ſes réſolutions; il te préviendra ſi tu ne le préviens, & pour avoir voulu te conſerver le même accès dans notre maiſon, tu t'en banniras tout à fait. Crois-moi, parle à ma mere tandis qu'il en eſt encore tems. Feins des affaires qui t'empêchent de continuer à m'inſtruire, & renonçons à nous voir ſi ſouvent, pour nous voir au moins quelques fois: car ſi l'on te ferme la porte tu ne

peux

peux plus t'y préſenter; mais ſi tu te la fermes toi-même, tes viſites ſeront en quelque ſorte à ta diſcretion, & avec un peu d'adreſſe & de complaiſance, tu pourras les rendre plus fréquentes dans la ſuite, ſans qu'on l'apperçoive ou qu'on le trouve mauvais. Je te dirai ce ſoir les moyens que j'imagine d'avoir d'autres occaſions de nous voir, & tu conviendras que l'inſéparable Couſine, qui cauſoit autrefois tant de murmures, ne ſera pas maintenant inutile à deux amans qu'elle n'eut point dû quitter.

LETTRE XXXIII.

De Julie.

AH, mon ami, le mauvais refuge pour deux amans qu'une aſſemblée! Quel tourment de ſe voir & de ſe contraindre! Il vaudroit mieux cent fois ne ſe point voir. Comment avoir l'air tranquille avec tant d'émotion? Comment être ſi différent de ſoi-même? Comment ſonger à tant d'objets quand on n'eſt occupé que d'un ſeul? Comment contenir le geſte & les yeux quand le cœur vole? Je ne ſentis de ma vie un trouble égal à celui que j'éprouvai hier quand on t'annonça chez Made. d'Hervart. Je pris ton nom prononcé pour un reproche qu'on m'addreſſoit; je m'imaginai que tout le monde m'obſervoit de concert; je ne ſavois plus ce que je faiſois, & à ton arrivée je rougis ſi prodigieuſement, que ma Couſine, qui veilloit ſur

ſur moi, fut contrainte d'avancer ſon viſage & ſon éventail, comme pour me parler à l'oreille. Je tremblai que cela même ne fit un mauvais effet, & qu'on ne cherchât du miſtere à cette chucheterie. En un mot, je trouvois par tout de nouveaux ſujets d'allarmes, & je ne ſentis jamais mieux combien une conſcience coupable arme contre nous de témoins qui n'y ſongent pas.

Claire prétendit remarquer que tu ne faiſois pas une meilleure figure; tu lui paraiſſois embarraſſé de ta contenance, inquiet de ce que tu devois faire, n'oſant aller ni venir, ni m'aborder ni t'éloigner, & promenant tes regards à la ronde pour avoir, diſoit-elle, occaſion de les tourner ſur nous. Un peu remiſe de mon agitation, je crus m'appercevoir moi-même de la tienne, juſqu'à ce que la jeune Madame Belon t'ayant adreſſé la parole, tu t'aſſis en cauſant avec elle, & devins plus calme à ſes côtés.

Je

Je ſens, mon ami, que cette maniere de vivre, qui donne tant de contrainte & ſi peu de plaiſir, n'eſt pas bonne pour nous: nous aimons trop pour pouvoir nous géner ainſi. Ces rendez-vous publics ne conviennent qu'à des gens qui, ſans connoitre l'amour, ne laiſſent pas d'être bien enſemble, ou qui peuvent ſe paſſer du miſtere: les inquietudes ſont trop vives de ma part, les indiſcretions trop dangereuſes de la tienne, & je ne puis pas tenir une Madame Belon toujours à mes côtés, pour faire diverſion au beſoin.

Reprenons, reprenons cette vie ſolitaire & paiſible, dont je t'ai tiré ſi mal à propos. C'eſt elle qui a fait naitre & nourri nos feux; peut-être s'affoibliroient-ils par une maniere de vivre plus diſſipée. Toutes les grandes paſſions ſe forment dans la ſolitude; on n'en a point de ſemblables dans le monde, où nul objet n'a le tems de faire une profonde impreſſion, & où la multitude des goûts énerve la force des ſen-

ſentimens. Cet état eſt auſſi plus convenable à ma mélancolie ; elle s'entretient du même aliment que mon amour ; c'eſt ta chere image qui ſoutient l'une & l'autre, & j'aime mieux te voir tendre & ſenſible au fond de mon cœur, que contraint & diſtrait dans une aſſemblée.

Il peut, d'ailleurs, venir un tems où je ſerois forcée à une plus grande retraitte ; fut-il déja venu, ce tems deſiré ! La prudence & mon inclination veulent également que je prenne d'avance des habitudes conformes à ce que peut exiger la néceſſité. Ah ! ſi de mes fautes pouvoit naitre le moyen de les réparer ! Le doux eſpoir d'être un jour ..... mais inſenſiblement j'en dirois plus que je n'en veux dire ſur le projet qui m'occupe. Pardonne moi ce miſtere, mon unique Ami, mon cœur n'aura jamais de ſecret qui ne te fut doux à ſavoir. Tu dois pourtant ignorer celui-ci, & tout ce que je t'en puis dire à préſent, c'eſt que l'amour qui fit nos maux,

doit

doit nous en donner le remede. Raiſonne, commente, ſi tu veux dans ta tête; mais je te défens de m'interroger là-deſſus.

LETTRE XXXIV.

Réponſe.

Nò, non vedrete mai
Cambiar gl' affetti miei,
Bei lumi onde imparai
A ſoſpirar d'amor.

Que je dois l'aimer, cette jolie Madame Belon, pour le plaiſir qu'elle m'a procuré! Pardonne-le moi, divine Julie, j'oſai jouïr un moment de tes tendres allarmes, & ce moment fut un des plus doux de ma vie. Qu'ils étoient charmans, ces regards inquiets, & curieux qui ſe portoient ſur nous à la dérobée, & ſe baiſſoient auſſitôt pour éviter les miens! Que faiſoit alors ton heureux amant? S'entretenoit-il avec Madame Belon? Ah, ma Julie, peux tu le croire? Non, non, fille incomparable; il étoit plus dignement occupé.

Avec quel charme ſon cœur ſuivoit les mouvemens du tien! Avec quelle avide impatience ſes yeux dévoroient tes attraits! Ton amour, ta beauté rempliſſoient raviſſoient ſon ame; elle pouvoit ſuffire à peine à tant de ſentimens délicieux. Mon ſeul regret étoit de goûter aux dépends de celle que j'aime des plaiſirs qu'elle ne partageoit pas. Sais-je ce que durant tout ce tems me dit Madame Belon? Sais-je ce que je lui répondis? le ſavois-je au moment de notre entretien? A-t-elle pu le ſavoir elle même, & pouvoit-elle comprendre la moindre choſe aux diſcours d'un homme qui parloit ſans penſer & répondoit ſans entendre?

Com' huom, che par ch' aſcolti, e nulla intende.

Auſſi m'a-t-elle pris dans le plus parfait dedain. Elle a dit à tout le monde, à toi peut-être, que je n'ai pas le ſens commun, qui pis eſt pas le moindre eſprit, & que je ſuis tout auſſi ſot que mes livres. Que m'importe ce qu'elle en dit & ce qu'elle en penſe?

penſe? Ma Julie ne décide-t-elle pas ſeule de mon être & du rang que je veux avoir? Que le reſte de la terre penſe de moi comme il voudra, tout mon prix eſt dans ton eſtime.

Ah, croi qu'il n'appartient ni à Madame Belon ni à toutes les beautés ſupérieures à la ſienne, de faire la diverſion dont tu parles, & d'éloigner un moment de toi mon cœur & mes yeux! ſi tu pouvois douter de ma ſincérité, ſi tu pouvois faire cette mortelle injure à mon amour & à tes charmes, di-moi, qui pourroit avoir tenu regiſtre de tout ce qui ſe fit autour de toi? Ne te vis-je pas briller entre ces jeunes beautés comme le ſoleil entre les aſtres qu'il éclipſe? N'apperçus-je pas les Cavaliers * ſe raſſembler autour de ta chaiſe? Ne

* *Cavaliers*; vieux mot qui ne ſe dit plus. On dit, *hommes*. J'ai cru devoir aux provinciaux cette importante remarque, afin d'être au moins une fois utile au public.

Ne vis-je pas au depit de tes compagnes l'admiration qu'ils marquoient pour toi? Ne vis-je pas leurs reſpects empreſſés, & leurs hommages, & leurs galanteries? Ne te vis-je pas recevoir tout cela avec cet air de modeſtie & d'indifférence qui en impoſe plus que la fierté? Ne vis-je pas quand tu te dégantois pour la colation l'effet que ce bras découvert produiſit ſur les ſpectateurs? Ne vis-je pas le jeune étranger qui releva ton gand vouloir baiſer la main charmante qui le recevoit? N'en vis-je pas un plus téméraire dont l'œil ardent ſuçoit mon ſang & ma vie t'obliger quand tu t'en fus apperçue d'ajouter un épingle à ton fichu? Je n'étois pas ſi diſtrait que tu penſes; je vis tout cela, Julie, & n'en fus point jaloux; car je connois ton cœur. Il n'eſt pas, je le ſais bien, de ceux qui peuvent aimer deux fois. Accuſeras-tu le mien d'en être?

Reprenons-la donc, cette vie ſolitaire que je ne quittai qu'à regret. Non, le

cœur

cœur ne ſe nourrit point dans le tumulte du monde. Les faux plaiſirs lui rendent la privation des vrais plus amere, & il préfere ſa ſouffrance à de vains dédomagemens. Mais, ma Julie, il en eſt, il en peut être de plus ſolides à la contrainte où nous vivons, & tu ſembles les oublier! Quoi, paſſer quinze jours entiers ſi près l'un de l'autre ſans ſe voir, ou ſans ſe rien dire! Ah, que veux-tu qu'un cœur brulé d'amour faſſe durant tant de ſiecles? l'abſence même ſeroit moins cruelle. Que ſert un excés de prudence qui nous fait plus de maux qu'il n'en prévient? Que ſert de prolonger ſa vie avec ſon ſupplice? Ne vaudroit-il pas mieux cent fois ſe voir un ſeul inſtant & puis mourir?

Je ne le cache point, ma douce Amie, j'aimerois à pénétrer l'aimable ſecret que tu me dérobes, il n'en fut jamais de plus intéreſſant pour nous; mais j'y fait d'inutiles efforts. Je ſaurai pourtant garder le ſilence que tu m'impoſes, & contenir une

indiſcrette curioſité ; mais en reſpectant un ſi doux miſtere, que n'en puis-je au moins aſſurer l'éclairciſſemens ? Qui ſait, qui ſait encore ſi tes projets ne portent point ſur des chimeres? Chere ame de ma vie, ah! commençons du moins par les bien réaliſer.

P. S. J'oubliois de te dire que M. Roguin m'a offert une compagnie dans le Régiment qu'il lêve pour le Roi de Sardaigne. J'ai été ſenſiblement touché de l'eſtime de ce brave officier ; je lui ai dit en le remerciant, que j'avois la vue trop courte pour le ſervice & que ma paſſion pour l'étude s'accordoit mal avec une vie auſſi active. En cela, je n'ai point fait un ſacrifice à l'amour. Je penſe que chacun doit ſa vie & ſon ſang à la patrie, qu'il n'eſt pas permis de s'aliéner à des Princes auxquels on ne doit rien, moins encore de ſe vendre & de faire du

du plus noble métier du monde celui d'un vil mercenaire. Ces maximes étoient celles de mon pere que je ſerois bien heureux d'imiter dans ſon amour pour ſes devoirs & pour ſon pays. Il ne voulut jamais entrer au ſervice d'aucun Prince étranger : Mais dans la guerre de 1712 il porta les armes avec honneur pour la patrie ; il ſe trouva dans pluſieurs combats à l'un deſquels il fut bleſſé ; & à la bataille de Wilmerghen, il eut le bonheur d'enlever un Drapeau ennemi ſous les yeux du Général de Sacconex.

LETTRE XXXV.

De Julie.

JE ne trouve pas, mon Ami, que les deux mots que j'avois dits en riant ſur Madame Belon valuſſent une explication ſi ſérieuſe. Tant de ſoins à ſe juſtifier produiſent quelquefois un préjugé contraire, & c'eſt l'attention qu'on donne aux bagatelles, qui ſeule en fait des objets importans. Voilà ce qui ſûrement n'arrivera pas entre nous; car les cœurs bien occupés ne ſont gueres pointilleux, & les tracaſſeries des Amans ſur des riens ont preſque toujours un fondement beaucoup plus réel qu'il ne ſemble.

Je ne ſuis pas fachée pourtant que cette bagatelle nous fourniſſe une occaſion de traiter entre nous de la jalouſie; ſujet malheureuſement trop important pour moi.

Je

Je vois, mon ami, par la trempe de nos ames & par le tour commun de nos goûts, que l'amour ſera la grande affaire de notre vie. Quand une fois il a fait les impreſſions profondes que nous en avons reçues, il faut qu'il éteigne ou abſorbe toutes les autres paſſions; le moindre refroidiſſement ſeroit bientôt pour nous la langueur de la mort; un dégoût invincible, un éternel ennui, ſuccederoient à l'amour éteint, & nous ne ſaurions longtems vivre après avoir ceſſé d'aimer. En mon particulier, tu ſens bien qu'il n'y a que le delire de la paſſion qui puiſſe me voiler l'horreur de ma ſituation préſente, & qu'il faut que j'aime avec tranſport, ou que je meure de douleur. Vois donc ſi je ſuis fondée à diſcuter ſérieuſement un point, d'où doit dépendre le bonheur ou le malheur de mes jours!

Autant que je puis juger de moi-même, il me ſemble que ſouvent affectée avec trop de vivacité, je ſuis pourtant peu ſu-

jette à l'emportement. Il faudroit que mes peines euſſent fermenté longtems en dedans, pour que j'oſaſſe en découvrir la ſource à leur Auteur, & comme je ſuis perſuadée qu'on ne peut faire une offenſe ſans le vouloir, je ſupporterois plutôt cent ſujets de plainte qu'une explication. Un pareil caractere doit méner loin pour peu qu'on ait de penchant à la jalouſie, & j'ai bien peur de ſentir en moi ce dangereux penchant. Ce n'eſt pas que je ne ſache que ton cœur eſt fait pour le mien & non pour un autre: Mais on peut s'abuſer ſoi-même, prendre un goût paſſager pour une paſſion, & faire autant de choſes par fantaiſie qu'on en eut peut-être fait par amour. Or ſi tu peux te croire inconſtant ſans l'être, à plus forte raiſon puis-je t'accuſer à tort d'infidélité. Ce doute affreux empoiſonneroit pourtant ma vie; je gémirois ſans me plaindre & mourrois inconſolable ſans avoir ceſſé d'être aimée.

Prévenons, je t'en conjure un malheur dont

dont la ſeule idée me fait friſſonner. Jure moi donc, mon doux ami, non par l'amour, ſerment qu'on ne tient que quand il eſt ſuperflu; mais par ce nom ſacré de l'honneur, ſi reſpecté de toi, que je ne ceſſerai jamais d'être la confidente de ton cœur, & qu'il n'y ſurviendra point de changement dont je ne ſois la premiere inſtruite. Ne m'allegue pas que tu n'auras jamais rien à m'apprendre; je le crois, je l'eſpere; mais prévien mes folles allarmes, & donne moi dans tes engagemens pour un avenir qui ne doit point être, l'éternelle ſécurité du préſent. Je ſerois moins à plaindre d'apprendre de toi mes malheurs réels que d'en ſouffrir ſans ceſſe d'imaginaires; je jouirois au moins de tes remords; ſi tu ne partageois plus mes feux, tu partagerois encore mes peines, & je trouverois moins ameres les larmes que je verſerois dans ton ſein.

C'eſt ici, mon ami, que je me félicite doublement de mon choix, & par le doux

lien qui nous unit & par la probité qui l'aſſure; voila l'uſage de cette regle de ſageſſe dans les choſes de pur ſentiment; voilà comment la vertu ſevere ſait écarter les peines du tendre amour. Si j'avois un amant ſans principes, dût-il m'aimer éternellement, où ſeroient pour moi les garants de cette conſtance? Quels moyens aurois-je de me délivrer de mes défiances continuelles, & comment m'aſſurer de n'être point abuſée ou par ſa feinte ou par ma crédulité? Mais toi, mon digne & reſpectable ami, toi qui n'es capable ni d'artifice ni de déguiſement; tu me garderas, je le ſais, la ſincérité que tu m'auras promiſe. La honte d'avouer une infidelité ne l'emportera point dans ton ame droite ſur le devoir de tenir ta parole, & ſi tu pouvois ne plus aimer ta Julie, tu lui dirois..... oui, tu pourrois lui dire, ô Julie, je ne.... Mon ami, jamais je n'écrirai ce mot la.

Que penſes-tu de mon expédient? C'eſt le

le ſeul j'en ſuis ſûre qui pouvoit déraciner en moi tout ſentiment de jalouſie. Il y a je ne ſais quelle délicateſſe qui m'enchante à me fier de ton amour à ta bonne foi, & à m'ôter le pouvoir de croire une infidélité que tu ne m'apprendrois pas toi-même. Voila, mon cher, l'effet aſſuré de l'engagement que je t'impoſe; car je pourrois te croire amant volage, mais non pas ami trompeur, & quand je douterois de ton cœur, je ne puis jamais douter de ta foi. Quel plaiſir je goûte à prendre en ceci des précautions inutiles, à prevenir les apparences d'un changement dont je ſens ſi bien l'impoſſibilité! Quel charme de parler de jalouſie avec un Amant ſi fidelle! Ah, ſi tu pouvois ceſſer de l'être ne crois pas que je t'en parlaſſe ainſi! Mon pauvre cœur ne ſeroit pas ſi ſage au beſoin, & la moindre défiance m'ôteroit bientôt la volonté de m'en garantir.

Voila, mon très honoré maitre, matiere à diſcuſſion pour ce ſoir: car je ſais que

vos deux humbles Diſciples auront l'honneur de ſouper avec vous chez le pere de l'inſéparable. Vos doctes commentaires ſur la gazette vous ont tellement fait trouver grace devant lui, qu'il n'a pas fallu beaucoup de manege pour vous faire inviter. La fille a fait accorder ſon Clavecin; le pere a feuilleté Lamberti; moi je recorderai peut-être la leçon du boſquet de Clarens: ô Docteur en toutes facultés, vous avez partout quelque ſcience de miſe. M. d'Orbe, qui n'eſt pas oublié, comme vous pouvez penſer, a le mot pour entamer une ſavante diſſertation ſur le futur homage du Roi de Naples, durant laquelle nous paſſerons tous trois dans la chambre de la Couſine. C'eſt là, mon féal, qu'à genoux devant votre Dame & maîtreſſe, vos deux mains dans les ſiennes & en préſence de ſon Chancelier, vous lui jurerez foi & loyauté à toute épreuve, non pas à dire amour éternel; engagement qu'on n'eſt maître ni de tenir ni de rom-

pre;

pre; mais vérité, ſincérité, franchiſe inviolable. Vous ne jurerez point d'être toujours ſoumis, mais de ne point commettre acte de fellonie, & de déclarer au moins la guerre avant de ſécouer le joug. Ce faiſant aurez l'accolade, & ſerez reconnu vaſſal unique & loyal Chevalier.

Adieu, mon bon Ami, l'idée du ſoupé de ce ſoir m'inſpire de la gaité. Ah! qu'elle me ſera douce quand je te la verrai partager!

LETTRE XXXVI.

De Julie.

BAiſé cette Lettre & ſaute de joye pour la nouvelle que je vais t'apprendre; mais penſe que pour ne point ſauter & n'avoir rien à baiſer, je n'y ſuis pas la moins ſenſible. Mon pere obligé d'aller à Berne pour ſon procès, & delà à Soleure pour ſa penſion, a propoſé à ma mere d'être du voyage, & elle l'a accepté eſpérant pour ſa ſanté quelque effet ſalutaire du changement d'air. On vouloit me faire la grace de m'emmener auſſi, & je ne jugeai pas à propos de dire ce que j'en penſois: mais la difficulté des arrangemens de voiture a fait abandonner ce projet, & l'on travaille à me conſoler de n'être pas de la partie. Il faloit feindre de la triſteſſe, & le faux rolle que je me vois contrainte à jouer m'en donne une ſi véritable, que le remord m'a preſque diſpenſé de la feinte.

Pen-

Pendant l'abſence de mes parens, je ne reſterai point maitreſſe de maiſon ; mais on me dépoſe chez le Pere de la Couſine, en ſorte que je ſerai tout de bon durant ce tems inſéparable de l'inſéparable. De plus ; ma mere a mieux aimé ſe paſſer de femme de chambre & me laiſſer Babi pour gouvernante : ſorte d'Argus peu dangereux dont on ne doit ni corrompre la fidélité ni ſe faire des confidens, mais qu'on écarte aiſément au beſoin, ſur la moindre lueur de plaiſir ou de gain qu'on leur offre.

Tu comprends quelle facilité nous aurons à nous voir durant une quinzaine de jours ; mais c'eſt ici que la diſcretion doit ſuppléer à la contrainte, & qu'il faut nous impoſer volontairement la même reſerve à laquelle nous ſommes forcés dans d'autres tems. Non ſeulement tu ne dois pas, quand je ſerai chez ma Couſine, y venir plus ſouvent qu'auparavant, de peur de la compromettre ; j'eſpere même qu'il ne faudra te parler ni des égards qu'exige ſon

ſexe

ſexe, ni des droits ſacrés de l'hoſpitalité, & qu'un honnête homme n'aura pas beſoin qu'on l'inſtruiſe du reſpect dû par l'amour à l'amitié qui lui donne azile. Je connois tes vivacités, mais j'en connois les bornes inviolables. Si tu n'avois jamais fait de ſacrifice à ce qui eſt honnête, tu n'en aurois point à faire aujourdhui.

D'où vient cet air mécontent & cet œil attriſté? Pourquoi murmurer des Loix que le devoir t'impoſe? Laiſſe à ta Julie le ſoin de les adoucir; t'es-tu jamais repenti d'avoir été docile à ſa voix? Près des coteaux fleuris d'où part la ſource de la Vevaiſe, il eſt un hameau ſolitaire qui ſert quelquefois de repaire aux chaſſeurs & ne devroit ſervir que d'azile aux amans. Autour de l'habitation principale, dont M. d'Orbe diſpoſe, ſont épars aſſés loin quelques Chalets, (*n*) qui de leurs toits de chaume

(*n*) Sorte de maiſons de bois où ſe font les fromages & diverſes eſpeces de laitages dans la montagne.

me peuvent couvrir l'amour & le plaiſir, amis de la ſimplicité ruſtique. Les fraiches & diſcretes laitieres ſavent garder pour autrui le ſecret dont elles ont beſoin pour elles-mêmes. Les ruiſſeaux qui traverſent les prairies ſont bordés d'arbriſſeaux & de boccages délicieux. Des bois épais offrent au delà des aziles plus deſerts & plus ſombres.

Al bel ſeggio ripoſto, ombroſo e foſco,
Ne mai paſtori appreſſan, ne bifolci.

L'art ni la main des hommes n'y montrent nulle part leurs ſoins inquietans; on n'y voit par tout que les tendres ſoins de la Mere commune. C'eſt là mon ami, qu'on n'eſt que ſous ſes auſpices & qu'on peut n'écouter que ſes loix. Sur l'invitation de M. d'Orbe, Claire a déja perſuadé à ſon papa qu'il avoit envie d'aller faire avec quelques amis, une chaſſe de deux ou trois jours dans ce Canton, & d'y mener les Inſéparables. Ces Inſépa-

ra-

rables en ont d'autres, comme tu ne ſais que trop bien. L'un repréſentant le maître de la maiſon en fera naturellement les honneurs; l'autre avec moins d'éclat pourra faire à ſa Julie ceux d'un humble chalet, & ce chalet conſacré par l'amour ſera pour eux le Temple de Gnide. Pour exécuter heureuſement & ſûrement ce charmant projet, il n'eſt queſtion que de quelques arrangemens qui ſe concerteront facilement entre nous, & qui feront partie eux-mêmes des plaiſirs qu'ils doivent produire. Adieu, mon ami, je te quite bruſquement, de peur de ſurpriſe. Auſſi bien, je ſens que le cœur de ta Julie vole un peu trop tôt habiter le Chalet.

P. S. Tout bien conſidéré, je penſe que nous pourrons ſans indiſcretion nous voir preſque tous les jours; ſavoir chez ma Couſine de deux jours l'un, & l'autre à la promenade.

LETTRE XXXVII.

De Julie.

ILs ſont partis ce matin, ce tendre pere & cette mere incomparable, en accablant des plus tendres careſſes une fille chérie, & trop indigne de leurs bontés. Pour moi, je les embraſſois avec un léger ſerrement de cœur, tandis qu'au dedans de lui même, ce cœur ingrat & dénaturé petilloit d'une odieuſe joye. Hélas! qu'eſt devenu ce tems heureux où je menois inceſſamment ſous leurs yeux une vie innocente & ſage, où je n'étois bien que contre leur ſein, & ne pouvoit les quiter d'un ſeul pas ſans déplaiſir? Maintenant coupable & craintive, je tremble en penſant à eux, je rougis en penſant à moi; tous mes bons ſentimens ſe dépravent, & je me conſume en vains & ſtériles regrets que n'anime pas même un vrai repentir. Ces amé-

ameres réfléxions m'ont rendu toute la triſteſſe que leurs adieux ne m'avoient pas d'abord donnée. Une ſecrette angoiſſe étouffoit mon ame après le départ de ces chers parens. Tandis que Babi faiſoit les pacquets, je ſuis entrée machinalement dans la chambre de ma mere, & voyant quelques unes de ſes hardes encore éparſes, je les ai toutes baiſées l'une après l'autre en fondant en larmes. Cet état d'attendriſſement m'a un peu ſoulagée, & j'ai trouvé quelque ſorte de conſolation à ſentir que les doux mouvemens de la nature ne ſont pas tout à faits éteints dans mon cœur. Ah, tiran! tu veux en vain l'aſſervir tout entier, ce tendre & trop foible cœur; malgré toi, malgré tes preſtiges, il lui reſte au moins des ſentimens légitimes, il reſpecte & cherit encore des droits plus ſacrés que les tiens.

Pardonne, ô mon doux ami, ces mouvemens involontaires, & ne crains pas que j'étende ces réflexions auſſi loin que je le devrois.

devrois. Le moment de nos jours, peut-être, où notre amour eſt le plus en liberté, n'eſt pas, je le ſais bien, celui des regrets: je ne veux ni te cacher mes peines ni t'en accabler; il faut que tu les connoiſſes, non pour les porter mais pour les adoucir. Dans le ſein de qui les épancherois je, ſi je n'oſois les verſer dans le tien? N'es-tu pas mon tendre conſolateur? N'eſt-ce pas toi qui ſoutiens mon courage ébranlé? N'eſt-ce pas toi qui nourris dans mon ame le goût de la vertu, même après que je l'ai perdue? Sans toi, ſans cette adorable amie dont la main compatiſſante eſſuya ſi ſouvent mes pleurs, combien de fois n'euſſai-je pas déjà ſuccombé ſous le plus mortel abbatement? Mais vos tendres ſoins me ſoutiennent; je n'oſe m'avilir tant que vous m'eſtimez encore, & je me dis avec complaiſance que vous ne m'aimeriez pas tant l'un & l'autre, ſi je n'étois digne que de mépris. Je vole dans les bras de cette chere Couſine, ou plutôt de cette tendre

dre ſœur dépoſer au fond de ſon cœur une importune triſteſſe. Toi, viens ce ſoir achever de rendre au mien la joye & la ſérénité qu'il a perdues.

LET-

LETTRE XXXVIII.

A Julie.

NOn, Julie, il ne m'eſt pas poſſible de ne te voir chaque jour que comme je t'ai vue la veille: il faut que mon amour s'augmente & croiſſe inceſſamment avec tes charmes, & tu m'es une ſource inépuiſable de ſentimens nouveaux que je n'aurois pas même imaginés. Quelle ſoirée inconcevable! Que de délices inconnues tu fis éprouver à mon cœur! O triſteſſe enchantereſſe! O langueur d'une ame attendrie! combien vous ſurpaſſez les turbulens plaiſirs, & la gaité folâtre, & la joye emportée, & tous les tranſports qu'une ardeur ſans meſure offre aux deſirs effrenés des amans! paiſible & pure jouïſſance qui n'as rien d'égal dans la volupté des ſens, jamais, jamais ton pénétrant ſouvenir ne s'effacera de mon cœur. Dieux! quel raviſſant ſpec-

tacle ou plutôt quelle extaſe, de voir deux Beautés ſi touchantes s'embraſſer tendrement, le viſage de l'une ſe pencher ſur le ſein de l'autre, leurs douces larmes ſe confondre, & baigner ce ſein charmant comme la roſée du Ciel humecte un lis fraichement éclos! J'étois jaloux d'une amitié ſi tendre; je lui trouvois je ne ſais quoi de plus intéreſſant qu'à l'amour même, & je me voulois une ſorte de mal de ne pouvoir t'offrir des conſolations auſſi cheres, ſans les troubler par l'agitation de mes tranſports. Non, rien, rien ſur la terre n'eſt capable d'exciter un ſi voluptueux attendriſſement que vos mutuelles careſſes, & le ſpectacle de deux amans eut offert à mes yeux une ſenſation moins délicieuſe.

Ah, qu'en ce moment j'euſſe été amoureux de cette aimable Couſine, ſi Julie n'eut pas exiſté. Mais non, c'étoit Julie elle-même qui répandoit ſon charme invincible ſur tout ce qui l'environnoit. Ta

robe,

robe, ton ajuſtement, tes gands, ton éventail, ton ouvrage; tout ce qui frapoit autour de toi mes regards enchantoit mon cœur, & toi ſeule faiſois tout l'enchantement. Arrête, ô ma douce amie! à force d'augmenter mon ivreſſe tu m'ôterois le plaiſir de la ſentir. Ce que tu me fais éprouver aproche d'un vrai délire, & je crains d'en perdre enfin la raiſon. Laiſſe moi du moins connoître un égarement qui fait mon bonheur; laiſſe-moi goûter ce nouvel enthouſiaſme, plus ſublime, plus vif que toutes les idées que j'avois de l'amour. Quoi tu peux te croire avilie! quoi la paſſion t'ôte-t-elle auſſi le ſens? Moi, je te trouve trop parfaite pour une mortelle. Je t'imaginerois d'une eſpece plus pure, ſi ce feu devorant qui pénétre ma ſubſtance ne m'uniſſoit à la tienne & ne me faiſoit ſentir qu'elles ſont la même. Non, perſonne au monde ne te connoit; tu ne te connois pas toi-même; mon cœur ſeul te connoit, te ſent, & ſait te

mettre à ta place. Ma Julie! Ah, quels hommages te feroient ravis, ſi tu n'étois qu'adorée! Ah! ſi tu n'étois qu'un ange; combien tu perdrois de ton prix!

Di-moi comment il ſe peut qu'une paſſion telle que la mienne puiſſe augmenter? Je l'ignore, mais je l'éprouve. Quoique tu me ſois préſente dans tous les tems, il y a quelques jours ſur tout que ton image plus belle que jamais me pourſuit & me tourmente avec une activité à laquelle ni lieu ni tems ne me dérobe, & je crois que tu me laiſſas avec elle dans ce chalet que tu quittas en finiſſant ta derniere lettre. Depuis qu'il eſt queſtion de ce rendez-vous champêtre, je ſuis trois fois ſorti de la ville; chaque fois mes pieds m'ont porté des mêmes côtés, & chaque fois la perſpective d'un ſéjour ſi déſiré m'a paru plus agréable.

Non vide il mondo ſi leggiadri rami,
Ne moſſe 'l vento mai ſi verdi frondi,

Je

Je trouve la campagne plus riante, la verdure plus fraiche & plus vive, l'air plus pur, le Ciel plus ſerain ; le chant des oiſeaux ſemble avoir plus de tendreſſe & de volupté ; le murmure des eaux inſpire une langueur plus amoureuſe ; la vigne en fleurs exhale au loin de plus doux parfums ; un charme ſecret embellit tous les objets ou faſcine mes ſens, on diroit que la terre ſe pare pour former à ton heureux amant un lit nuptial digne de la beauté qu'il adore & du feu qui le conſume. O Julie ! ô chere & précieuſe moitié de mon ame, hâtons-nous d'ajouter à ces ornemens du printems la préſence de deux amans fidelles : Portons le ſentiment du plaiſir dans des lieux qui n'en offrent qu'une vaine image ; alons animer toute la nature, elle eſt morte ſans les feux de l'amour. Quoi ! trois jours d'attente ? trois jours encore ? Yvre d'amour, affamé de tranſports, j'attens ce moment tardif avec une douloureuſe impatience.

Ah! qu'on ſeroit heureux ſi le Ciel ôtoit de la vie tous les ennuyeux intervalles qui ſéparent de pareils inſtans!

LETTRE XXXIX.

De Julie.

TU n'as pas un ſentiment, mon bon ami, que mon cœur ne partage; mais ne me parle plus de plaiſir tandis que des gens qui valent mieux que nous ſouffrent, gémiſſent, & que j'ai leur peine à me reprocher. Lis la lettre ci-jointe, & ſois tranquille ſi tu le peux. Pour moi qui connois l'aimable & bonne fille qui l'a écrite, je n'ai pu la lire ſans des larmes de remords & de pitié. Le regret de ma coupable négligence m'a pénétré l'ame, & je vois avec une amere confuſion juſqu'où l'oubli du premier de mes devoirs m'a fait porter celui de tous les autres. J'avois promis de prendre ſoin de cette pauvre enfant; je la protegeois auprès de ma mere; je la tenois en quelque maniere ſous ma garde, & pour n'avoir ſu

me garder moi-même, je l'abandonne ſans me ſouvenir d'elle, & l'expoſe à des dangers pires que ceux où j'ai ſuccombé. Je frémis en ſongeant que deux jours plutard c'en étoit fait peut-être de mon dépôt, & que l'indigence & la ſéduction perdoient une fille modeſte & ſage qui peut faire un jour une excellente mere de famille. O mon ami, comment y a-t-il dans le monde des hommes aſſés vils pour achetter de la miſere un prix que le cœur ſeul doit payer, & recevoir d'une bouche affamée les tendres baiſers de l'amour!

Di-moi, pourrois-tu n'être pas touché de la pieté filiale de ma Fanchon, de ſes ſentimens honnêtes, de ſon innocente naïveté? Ne l'es-tu pas de la rare tendreſſe de cet amant qui ſe vend lui-même pour ſoulager ſa maîtreſſe? Ne ſera-tu pas trop heureux de contribuer à former un nœud ſi bien aſſorti. Ah ſi nous étions ſans pitié pour les cœurs unis qu'on diviſe, de qui pourroient-ils jamais en attendre? Pour

moi,

moi, j'ai réſolu de reparer envers ceux ci ma faute à quelque prix que ce ſoit, & de faire en ſorte que ces deux jeunes gens, ſoient unis par le mariage. J'eſpere que le Ciel bénira cette entrepriſe, & qu'elle ſera pour nous d'un bon augure. Je te propoſe & te conjure au nom de notre amitié de partir dès aujourd'hui, ſi tu le peux, ou tout au moins demain matin pour Neufchâtel. Va négocier avec M. de Merveilleux le congé de cet honnête garçon; n'épargne ni les ſupplications ni l'argent: Porte avec toi la lettre de ma Fanchon, il n'y a point de cœur ſenſible qu'elle ne doive attendrir. Enfin, quoiqu'il nous en coûte & de plaiſir & d'argent, ne revien qu'avec le congé abſolu de Claude Anet, ou crois que l'amour ne me donnera de mes jours un moment de pure joye.

Je ſens combien d'objections ton cœur doit avoir à me faire; doutes-tu que le mien ne les ait faites avant toi? Et je perſiſte; car il faut que ce mot de vertu ne

ſoit qu'un vain nom, ou qu'elle exige des ſacrifices. Mon ami, mon digne ami, un rendez-vous manqué peut revenir mille fois ; quelques heures agréables s'éclipſent comme un éclair & ne ſont plus ; mais ſi le bonheur d'un couple honnête eſt dans tes mains, ſonge à l'avenir que tu vas te préparer. Croi moi, l'occaſion de faire des heureux eſt plus rare qu'on ne penſe ; la punition de l'avoir manquée eſt de ne la plus retrouver, & l'uſage que nous ferons de celle-ci nous va laiſſer un ſentiment éternel de contentement ou de repentir. Pardonne à mon zele ces diſcours ſuperflus ; j'en dis trop à un honnête homme, & cent fois trop à mon ami. Je ſais combien tu hais cette volupté cruelle qui nous endurcit aux maux d'autrui. Tu l'as dit mille fois toi-même, malheur à qui ne ſait pas ſacrifier un jour de plaiſir aux devoirs de l'humanité.

LETTRE XL.

De Fanchon Regard à Julie.

MADEMOISELLE,

PArdonnez une pauvre fille au deſeſpoir, qui ne ſachant plus que devenir oſe encore avoir recours à vos bontés. Car vous ne vous laſſez point de conſoler les affligés, & je ſuis ſi malheureuſe qu'il n'y a que vous & le bon Dieu que mes plaintes n'importunent pas. J'ai eu bien du chagrin de quiter l'apprentiſſage où vous m'aviez miſe; mais ayant eu le malheur de perdre ma mere cet hiver, il a falu revenir auprès de mon pauvre pere que ſa paralyſie retient toujours dans ſon lit.

Je n'ai pas oublié le conſeil que vous aviez donné à ma mere de tacher de m'établir avec un honnête homme qui prit

ſoin de la famille. Claude Anet que Monſieur votre pere avoit ramené du Service eſt un brave garçon, rangé, qui ſait un bon métier, & qui me veut du bien. Après tant de charité que vous avez eue pour nous, je n'oſois plus vous être incommode, & c'eſt lui qui nous a fait vivre pendant tout l'hiver. Il devoit m'épouſer ce printems; il avoit mis ſon cœur à ce mariage. Mais on m'a tellement tourmentée pour payer trois ans de loyer échu à Pâques, que ne ſachant où prendre tant d'argent comptant, le pauvre jeune homme s'eſt engagé derechef ſans m'en rien dire dans la Compagnie de Monſieur de Merveilleux, & m'a apporté l'argent de ſon engagement. Monſieur de Merveilleux n'eſt plus à Neufchâtel que pour ſept ou huit jours, & Claude Anet doit partir dans trois ou quatre pour ſuivre la recrue: ainſi nous n'avons pas le tems ni le moyen de nous marier, & il me laiſſe ſans aucune reſſource. Si par votre crédit ou

celui

celui de Monſieur le Baron, vous pouviez nous obtenir au moins un delai de cinq ou ſix ſemaines, on tâcheroit pendant ce tems-là de prendre quelque arrangement pour nous marier ou pour rembourſer ce pauvre garçon; mais je le connois bien; il ne voudra jamais reprendre l'argent qu'il m'a donné.

Il eſt venu ce matin un Monſieur bien riche m'en offrir beaucoup d'avantage; mais Dieu m'a fait la grace de le refuſer. Il a dit qu'il reviendroit demain matin ſavoir ma derniere réſolution. Je lui ai dit de n'en pas prendre la peine & qu'il la ſavoit déja. Que Dieu le conduiſe, il ſera reçu demain comme aujourd'hui. Je pourrois bien auſſi recourir à la bourſe des pauvres, mais on eſt ſi mépriſé qu'il vaut mieux pâtir: & puis, Claude Anet a trop de cœur pour vouloir d'une fille aſſiſtée.

Excuſez la liberté que je prends, ma bonne Demoiſelle; je n'ai trouvé que vous

ſeule à qui j'oſe avoüer ma peine, & j'ai le cœur ſi ſerré qu'il faut finir cette lettre. Votre bien humble & affectionnée ſervante à vous ſervir.

Fanchon Regard.

LETTRE XLI.

Réponſe.

J'Ai manqué de mémoire & toi de confiance, ma chere enfant; nous avons eu grand tort toutes deux, mais le mien eſt impardonnable: Je tâcherai du moins de le réparer. Babi, qui te porte cette Lettre eſt chargée de pourvoir au plus preſſé. Elle retournera demain matin pour t'aider à congédier ce Monſieur, s'il revient, & l'après dinée nous irons te voir, ma Couſine & moi; car je ſais que tu ne peux pas quiter ton pauvre pere, & je veux connoitre par moi-même l'état de ton petit menage.

Quant à Claude Anet, n'en ſois point en peine; mon pere eſt abſent; mais en attendant ſon retour on fera ce qu'on pourra, & tu peux compter que je n'oublierai ni toi ni ce brave garçon. Adieu,

mon

mon enfant, que le bon Dieu te conſole. Tu as bien fait de n'avoir pas recours à la bourſe publique ; c'eſt ce qu'il ne faut jamais faire tant qu'il reſte quelque choſe dans celle des bonnes gens.

LETTRE XLII.

A Julie.

JE reçois votre Lettre & je pars à l'inſtant : ce ſera toute ma réponſe. Ah, cruelle ! que mon cœur en eſt loin, de cette odieuſe vertu que vous me ſuppoſez, & que je déteſte ! Mais vous ordonnez, il faut obéir. Duſſai-je en mourir cent fois, il faut être eſtimé de Julie.

LETTRE XLIII.

A Julie.

J'Arrivai hier matin à Neufchâtel; j'appris que M. de Merveilleux étoit à la campagne, je courus l'y chercher; il étoit à la chaſſe & je l'attendis juſqu'au ſoir. Quand je lui eus expliqué le ſujet de mon voyage, & que je l'eus prié de mettre un prix au congé de Claude Anet, il me fit beaucoup de difficultés. Je crus les lever, en offrant de moi-même une ſomme aſſés conſidérable, & l'augmentant à meſure qu'il reſiſtoit; mais n'ayant pu rien obtenir, je fus obligé de me retirer, après m'être aſſuré de le retrouver ce matin, bien reſolu de ne le plus quiter juſqu'à ce qu'à force d'argent, ou d'importunités, ou de quelque maniere que ce put être, j'euſſe obtenu ce que j'étois venu lui demander. M'étant levé pour cela de très bonne

bonne heure, j'étois prêt à monter à cheval, quand je reçu par un Exprès ce billet de M. de Merveilleux, avec le congé du jeune homme en bonne forme.

Voila, Monſieur, le congé que vous êtes venu ſoliciter. Je l'ai refuſé à vos offres. Je le donne à vos intentions charitables, & vous prie de croire que je ne mets point à prix une bonne action.

Jugez, à la joye que vous donnera cet heureux ſuccès, de celle que j'ai ſentie en l'apprenant. Pourquoi faut-il qu'elle ne ſoit pas auſſi parfaite qu'elle devroit l'être? Je ne puis me diſpenſer d'aller remercier & rembourſer M. de Merveilleux, & ſi cette viſite retarde mon départ d'un jour comme il eſt à craindre, n'ai-je pas droit de dire qu'il s'eſt montré généreux à mes dépends? N'importe, j'ai fait ce qui vous eſt agréable, je puis tout ſupporter à ce prix. Qu'on eſt heureux de pouvoir bien faire en ſervant ce qu'on aime, & réunir ainſi dans le même

me ſoin les charmes de l'amour & de la vertu! Je l'avoue, ô Julie! je partis le cœur plein d'impatience & de chagrin. Je vous reprochois d'être ſi ſenſible aux peines d'autrui, & de compter pour rien les miennes, comme ſi j'étois le ſeul au monde qui n'eut rien mérité de vous. Je trouvois de la barbarie, après m'avoir leurré d'un ſi doux eſpoir, à me priver ſans néceſſité d'un bien dont vous m'aviez flaté vous-même. Tous ces murmures ſe ſont évanouis; je ſens renaître à leur place au fond de mon ame un contentement inconnu; j'éprouve déja le dédomagement que vous m'avez promis, vous que l'habitude de bienfaire a tant inſtruite du goût qu'on y trouve. Quel étrange empire eſt le votre, de pouvoir rendre les privations auſſi douces que les plaiſirs, & donner à ce qu'on fait pour vous, le même charme qu'on trouveroit à ſe contenter ſoi-même! Ah, je l'ai dit cent fois, tu es un ange du Ciel, ma Julie! ſans doute avec tant d'autorité ſur

mon

mon ame la tienne eſt plus divine qu'humaine. Comment n'être pas éternellement à toi puiſque ton régne eſt céleſte, & que ſerviroit de ceſſer de t'aimer s'il faut toujours qu'on t'adore?

P. S. Suivant mon calcul, nous avons encore au moins cinq ou ſix jours juſqu'au retour de la Maman. Seroit-il impoſſible durant cet intervalle de faire un pélérinage au Chalet?

LETTRE XLIV.

De Julie.

NE murmure pas tant, mon ami, de ce retour précipité. Il nous eſt plus avantageux qu'il ne ſemble, & quand nous aurions fait par addreſſe ce que nous avons fait par bienfaiſance nous n'aurions pas mieux réuſſi. Regarde ce qui ſeroit arrivé ſi nous n'euſſions ſuivi que nos fantaiſies. Je ſerois allée à la campagne préciſement la veille du retour de ma mere à la ville: J'aurois eu un exprès avant d'avoir pu ménager notre entrevue: il auroit falu partir ſur le champ, peut-être ſans pouvoir t'avertir, te laiſſer dans des perplexités mortelles, & notre ſéparation ſe ſeroit faite au moment qui la rendoit le plus douloureuſe. De plus, on auroit ſu que nous étions tous deux à la campagne; malgré nos précautions, peut-être eut-on

ſû

ſû que nous y étions enſemble; du moins on l'auroit ſoupçonné, c'en étoit aſſés. L'indiſcrette avidité du préſent nous ôtoit toute reſſource pour l'avenir, & le remord d'une bonne œuvre dédaignée nous eut tourmentés toute la vie.

Compare à préſent cet état à notre ſituation réelle. Premierement ton abſence a produit un excellent effet. Mon argus n'aura pas manqué de dire à ma mere qu'on t'avoit peu vu chez ma Couſine; elle ſait ton voyage & le ſujet; c'eſt une raiſon de plus pour t'eſtimer; & le moyen d'imaginer que des gens qui vivent en bonne intelligence prennent volontairement pour s'éloigner le ſeul moment de liberté qu'ils ont pour ſe voir? Quelle ruſe avons nous employée pour écarter une trop juſte défiance? La ſeule, à mon avis, qui ſoit permiſe à d'honnêtes gens, c'eſt de l'être à un point qu'on ne puiſſe croire, en ſorte qu'on prenne un effort de vertu pour un acte d'indifférence. Mon ami, qu'un amour

mour caché par de tels moyens doit être doux aux cœurs qui le goûtent! Ajoûte à cela le plaiſir de réunir des amans déſolés, & de rendre heureux deux jeunes gens ſi dignes de l'être. Tu l'as vue, ma Fanchon; di, n'eſt elle pas charmante, & ne mérite-t-elle pas bien tout ce que tu as fait pour elle? N'eſt-elle pas trop jolie & trop malheureuſe pour reſter fille impunément? Claude Anet de ſon côté, dont le bon naturel a reſiſté par miracle à trois ans de ſervice, en eut-il pu ſupporter encore autant ſans devenir un vaurien comme tous les autres? Au lieu de cela, ils s'aiment & ſeront unis; ils ſont pauvres & ſeront aidés; ils ſont honnêtes gens & pourront continuer de l'être; car mon pere a promis de prendre ſoin de leur établiſſement. Que de biens tu as procurés à eux & à nous par ta complaiſance, ſans parler du compte que je t'en dois tenir! Tel eſt, mon ami, l'effet aſſuré des ſacrifices qu'on fait à la vertu: s'ils coûtent

ſou-

ſouvent à faire, il eſt toujours doux de les avoir faits, & l'on n'a jamais vu perſonne ſe repentir d'une bonne action.

Je me doute bien qu'à l'exemple de l'Inſéparable, tu m'appelleras auſſi *la prêcheuſe*, & il eſt vrai que je ne fais pas mieux ce que je dis que les gens du métier. Si mes ſermons ne valent pas les leurs, au moins je vois avec plaiſir qu'ils ne ſont pas comme eux jettés au vent. Je ne m'en défends point, mon aimable ami, je voudrois ajoûter autant de vertus aux tiennes qu'un fol amour m'en a fait perdre, & ne pouvant plus m'eſtimer moi-même j'aime à m'eſtimer encore en toi. De ta part il ne s'agit que d'aimer parfaitement, & tout viendra comme de lui-même. Avec quel plaiſir tu dois voir augmenter ſans-ceſſe les dettes que l'amour s'oblige à payer!

Ma Couſine a ſu les entretiens que tu as eus avec ſon pere au ſujet de M. d'Orbe; elle y eſt auſſi ſenſible que ſi

LETTRE XLV.

A Julie.

JE n'en étois encore qu'à la ſeconde lecture de ta lettre, quand Milord Edouard Bomſton eſt entré. Ayant tant d'autres choſes à te dire, comment aurois-je penſé, ma Julie, à te parler de lui? Quand on ſe ſuffit l'un à l'autre s'aviſe-t-on de ſonger à un tiers? Je vais te rendre compte de ce que j'en ſais, maintenant que tu parois le deſirer.

Ayant paſſé le Semplon, il étoit venu juſqu'à Sion au devant d'une chaiſe qu'on devoit lui amener de Geneve à Brigue, & le deſœuvrement rendant les hommes aſſés lians, il me rechercha. Nous fimes une connoiſſance auſſi intime qu'un Anglois naturellement peu prévenant peut la faire avec un homme fort préoccupé, qui cherche la ſolitude. Cependant nous ſentimes

times que nous nous convenions; il y a un certain uniſſon d'ames qui s'apperçoit au premier inſtant, & nous fumes familiers au bout de huit jours, mais pour toute la vie, comme deux François l'auroient été au bout de huit heures, pour tout le tems qu'ils ne ſe ſeroient pas quités. Il m'entretint de ſes voyages, & le ſachant Anglois, je crus qu'il m'alloit parler d'édifices & de peintures: Bientôt je vis avec plaiſir que les Tableaux & les monumens ne lui avoient point fait négliger l'étude des mœurs & des hommes. Il me parla cependant des beaux arts avec beaucoup de diſcernement, mais modérément & ſans prétention. J'eſtimai qu'il en jugeoit avec plus de ſentiment que de Science & par les effets plus que par les regles, ce qui me confirma qu'il avoit l'ame ſenſible. Pour la muſique Italienne, il m'en parut enthouſiaſte comme à toi: il m'en fit même entendre; car il mene un virtuoſe avec lui, ſon valet-de-chambre joüe

fort bien du violon, & lui-même paſſablement du violoncelle. Il me choiſit pluſieurs morceaux très pathetiques, à ce qu'il prétendoit; mais ſoit qu'un accent ſi nouveau pour moi demandât une oreille plus exercée; ſoit que le charme de la muſique, ſi doux dans la mélancolie, s'efface dans une profonde triſteſſe, ces morceaux me firent peu de plaiſir, & j'en trouvai le chant agréable, à la vérité, mais bizarre & ſans expreſſion.

Il fut auſſi queſtion de moi, & Milord s'informa avec intérêt de ma ſituation. Je lui en dis tout ce qu'il en devoit ſavoir. Il me propoſa un voyage en Angleterre avec des projets de fortune impoſſibles, dans un pays où Julie n'étoit pas. Il me dit qu'il alloit paſſer l'hiver à Geneve, l'été ſuivant à Lauſanne, & qu'il viendroit à Vevai avant de retourner en Italie, il m'a tenu parole, & nous nous ſommes revus avec un nouveau plaiſir.

Quant à ſon caractere, je le crois vif

& emporté, mais vertueux & ferme. Il se pique de philosophie, & de ces principes dont nous avons autrefois parlé. Mais au fond, je le crois par tempérament ce qu'il pense être par méthode, & le vernis Stoïque qu'il met à ses actions ne consiste qu'à parer de beaux raisonnemens le parti que son cœur lui a fait prendre. J'ai cependant appris avec un peu de peine qu'il avoit eu quelques affaires en Italie, & qu'il s'y étoit battu plusieurs fois.

Je ne sais ce que tu trouves de rêche dans ses manieres; véritablement elles ne sont pas prévenantes, mais je n'y sens rien de repoussant. Quoique son abord ne soit pas aussi ouvert que son ame, & qu'il dédaigne les petites bienséances, il ne laisse pas, ce me semble, d'être d'un commerce agréable. S'il n'a pas cette politesse réservée & circonspecte qui se regle uniquement sur l'extérieur, & que nos jeunes Officiers nous apportent de France, il a celle de l'humanité qui se pique moins

de diſtinguer au premier coup d'œil les états & les rangs, & reſpecte en général tous les hommes. Te l'avouerai-je naïvement? La privation des graces eſt un défaut que les femmes ne pardonnent point, même au mérite, & j'ai peur que Julie n'ait été femme une fois en ſa vie.

Puiſque je ſuis en train de ſincérité, je te dirai encore, ma jolie prêcheuſe, qu'il eſt inutile de vouloir donner le change à mes droits, & qu'un amour affamé ne ſe nourrit point de ſermons. Songe, ſonge aux dédomagemens promis & dûs; car toute la morale que tu m'as débitée eſt fort bonne; mais, quoique tu puiſſes dire, le Chalet valoit encore mieux.

LETTRE XLVI.

De Julie.

HE bien donc, mon ami, toujours le chalet? l'hiſtoire de ce chalet te péſe furieuſement ſur le cœur, & je vois bien qu'à la mort ou à la vie il faut te faire raiſon du chalet! Mais des lieux où tu ne fus jamais te ſont ils ſi chers qu'on ne puiſſe t'en dédommager ailleurs, & l'amour qui fit le palais d'Armide au fond d'un deſert ne ſauroit-il nous faire un chalet à la ville? Ecoute; on va marier ma Fanchon. Mon pere, qui ne hait pas les fêtes & l'appareil, veut lui faire une noce où nous ſerons tous: cette noce ne manquera pas d'être tumultueuſe. Quelquefois le miſtere a ſu tendre ſon voile au ſein de la turbulente joye & du fracas des feſtins. Tu m'entends, mon ami, ne ſeroit-il pas doux de retrouver dans l'effet de nos ſoins les plai-

firs qu'ils nous ont coûtés.

Tu t'animes, ce me ſemble, d'un zele aſſés ſuperflu ſur l'apologie de Milord Edouard dont je ſuis fort éloignée de mal penſer. D'ailleurs comment jugerois-je un homme que je n'ai vu qu'un après midi, & comment en pourrois-tu juger toi-méme ſur une connoiſſance de quelques jours? Je n'en parle que par conjecture, & tu ne peux guere être plus avancé; car les propoſitions qu'il t'a faites ſont de ces offres vagues dont un air de puiſſance & la facilité de les éluder rendent ſouvent les étrangers prodigues. Mais je reconnois tes vivacités ordinaires & combien tu as de penchant à te prévenir pour ou contre les gens preſque à la premiere vue. Cependant nous examinerons à loiſir les arrangemens qu'il t'a propoſés. Si l'amour favoriſe le projet qui m'occupe, il s'en préſentera peut-être de meilleurs pour nous. O mon bon ami, la patience eſt amere, mais ſon fruit eſt doux!!

Pour

Pour revenir à ton Anglois, je t'ai dit qu'il me paroiſſoit avoir l'ame grande & forte, & plus de lumieres que d'agrémens dans l'eſprit. Tu dis à peu près la même choſe, & puis, avec cet air de ſupériorité maſculine qui n'abandonne point nos humbles adorateurs, tu me reproches d'avoir été de mon ſexe une fois en ma vie, comme ſi jamais une femme devoit ceſſer d'en être? Te ſouvient-il qu'en liſant ta République de Platon nous avons autrefois diſputé ſur ce point de la différence morale des ſexes? Je perſiſte dans l'avis dont j'étois alors, & ne ſaurois imaginer un modele commun de perfection pour deux êtres ſi différens. L'attaque & la deffenſe, l'audace des hommes la pudeur des femmes ne ſont point des conventions, comme le penſent tes philoſophes, mais des inſtitutions naturelles dont il eſt facile de rendre raiſon, & dont ſe déduiſent aiſément toutes les autres diſtinctions morales. D'ailleurs, la deſtination de la nature n'é-

tant pas la même, les inclinations, les manieres de voir & de ſentir doivent être dirigées de chaque côté ſelon ſes vues, il ne faut point les mêmes goûts ni la même conſtitution pour labourer la terre & pour alaiter des enfans. Une taille plus haute, une voix plus forte & des traits plus marqués ſemblent n'avoir aucun raport néceſſaire au ſexe; mais les modifications extérieurs annoncent l'intention de l'ouvrier dans les modifications de l'eſprit. Une femme parfaite & un homme parfait ne doivent pas plus ſe reſſembler d'ame que de viſage; ces vaines imitations de ſexe ſont le comble de la déraiſon; elles font rire le ſage & fuir les amours. Enfin, je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds & demi de haut, une voix de baſſe & de la barbe au menton, l'on ne doit point ſe mêler d'être homme.

Vois combien les amans ſont maladroits en injures! Tu me reproches une faute que je n'ai pas commiſe ou que tu commets auſſi

auſſi bien que moi, & l'attribues à un défaut dont je m'honore. Veux-tu que te rendant ſincérité pour ſincérité je te diſe naïvement ce que je penſe de la tienne? Je n'y trouve qu'un rafinement de flaterie, pour te juſtifier à toi-même par cette franchiſe apparente les éloges enthouſiaſtes dont tu m'accables à tout propos. Mes prétendues perfections t'aveuglent au point, que pour démentir les reproches que tu te fais en ſecret de ta prévention, tu n'as pas l'eſprit d'en trouver un ſolide à me faire.

Croi-moi, ne te charge point de me dire mes vérités, tu t'en acquiterois trop mal; les yeux de l'amour, tout perçans qu'ils ſont, ſavent ils voir des défauts? C'eſt à l'integre amitié que ces ſoins appartiennent, & là deſſus ta diſciple Claire eſt cent fois plus ſavante que toi. Oui, mon ami, loue moi, admire moi, trouve moi belle, charmante, parfaite. Tes éloges me plaiſent ſans me ſéduire, parce que je vois qu'ils ſont le langage de l'erreur &

non de la fauſſeté, & que tu te trompes toi-même; mais que tu ne veux pas me tromper. O que les illuſions de l'amour ſont aimables! Ses flateries ſont en un ſens des vérités: le jugement ſe tait, mais le cœur parle. L'amant qui loue en nous des perfections que nous n'avons pas, les voit en effet telles qu'il les répréſente; il ne ment point en diſant des menſonges; il flate ſans s'avilir, & l'on peut au moins l'eſtimer ſans le croire.

J'ai entendu, non ſans quelque batement de cœur, propoſer d'avoir demain deux philoſophes à ſouper. L'un eſt Milord Edouard, l'autre eſt un ſage dont la gravité s'eſt quelquefois un peu dérangée aux pieds d'une jeune écoliere; ne le connoitriez vous point? Exhortez-le, je vous prie, à tâcher de garder demain le decorum philoſophique un peu mieux qu'à ſon ordinaire. J'aurai ſoin d'avertir auſſi la petite perſonne de baiſſer les yeux, & d'être aux ſiens la moins jolie qu'il ſe pourra.

LET-

LETTRE XLVII.

A Julie.

AH mauvaiſe! Eſt-ce là la circonſpection que tu m'avois promiſe? Eſt-ce ainſi que tu ménages mon cœur & voiles tes attraits? Que de contraventions à tes engagemens! Premierement, ta parure; car tu n'en avois point, & tu ſais bien que jamais tu n'es ſi dangereuſe. Secondement ton maintien ſi doux, ſi modeſte, ſi propre à laiſſer remarquer à loiſir toutes tes graces. Ton parler plus rare, plus réfléchi, plus ſpirituel encore qu'à l'ordinaire, qui nous rendoit tous plus attentifs, & faiſoit voler l'oreille & le cœur au devant de chaque mot. Cet air que tu chantas à demi-voix, pour donner encore plus de douceur à ton chant, & qui, bien que françois, plût à Milord Edouard même. Ton regard timide, & tes yeux baiſſés dont

dont les éclairs inatendus me jettoient dans un trouble inévitable. Enfin, ce je ne ſais quoi d'inexprimable, d'enchanteur, que tu ſemblois avoir répandu ſur toute ta perſonne pour faire tourner la tête à tout le monde, ſans paroitre même y ſonger. Je ne ſais, pour moi, comment tu t'y prends; mais ſi telle eſt ta maniere d'être jolie le moins qu'il eſt poſſible, je t'avertis que c'eſt l'être beaucoup plus qu'il ne faut pour avoir des ſages autour de ſoi.

Je crains fort que le pauvre philoſophe Anglois n'ait un peu reſſenti la même influence. Après avoir reconduit ta Couſine, comme nous étions tous encore fort éveillés, il nous propoſa d'aller chez lui faire de la Muſique & boire du punch. Tandis qu'on raſſembloit ſes gens, il ne ceſſa de nous parler de toi avec un feu qui me déplut, & je n'entendis pas ſon éloge dans ta bouche avec autant de plaiſir que tu avois entendu le mien. En général, j'avoue que je n'aime point que perſonne, excepté

excepté ta Couſine, me parle de toi; il me ſemble que chaque mot m'ôte une partie de mon ſecret ou de mes plaiſirs, & quoique l'on puiſſe dire, on y met un intérêt ſi ſuſpect, ou l'on eſt ſi loin de ce que je ſens, que je n'aime écouter là-deſſus que moi-même.

Ce n'eſt pas que j'aye comme toi du penchant à la jalouſie. Je connois mieux ton ame; j'ai des garants qui ne me permettent pas même d'imaginer ton changement poſſible. Après tes aſſurances, je ne te dis plus rien des autres prétendans. Mais celui-ci, Julie! ..... des conditions ſupportables ..... les préjugés de ton pere..... Tu ſais bien qu'il s'agit de ma vie; daigne donc me dire un mot là-deſſus. Un mot de Julie, & je ſuis tranquille à jamais.

J'ai paſſé la nuit à entendre ou exécuter de la muſique italienne, car il s'eſt trouvé des duo & il a falu hazarder d'y faire ma partie. Je n'oſe te parler encore de l'effet qu'elle a produit ſur moi; j'ai peur,

j'ai

j'ai peur que l'impreſſion du ſouper d'hier au ſoir ne ſe ſoit prolongée ſur ce que j'entendois, & que je n'aye pris l'effet de tes ſéductions pour le charme de la muſique. Pourquoi la même cauſe qui me la rendoit ennuyeuſe à Sion, ne pourroit elle pas ici me la rendre agréable dans une ſituation contraire? N'es-tu pas la premiere ſource de toutes les affections de mon ame, & ſuis-je à l'épreuve des preſtiges de ta magie. Si la muſique eut réellement produit cet enchantement, il eut agi ſur tous ceux qui l'entendoient. Mais tandis que ces chants me tenoient en extaſe, M. d'Orbe dormoit tranquillement dans un fauteuil, & au milieu de mes tranſports, il s'eſt contenté pour tout éloge de demander ſi ta Couſine ſavoit l'Italien.

Tout ceci ſera mieux éclairci demain; car nous avons pour ce ſoir un nouveau rendez-vous de muſique. Milord veut la rendre complete & il a mandé de Lauſanne un ſecond violon qu'il dit être aſſés entendu.

tendu. Je porterai de mon côté des ſcenes, des cantates françoiſes, & nous verrons!

En arrivant chez moi j'étois d'un accablement que m'a donné le peu d'habitude de veiller & qui ſe perd en t'écrivant. Il faut pourtant tâcher de dormir quelques heures. Viens avec moi, ma douce Amie; ne me quite point durant mon ſommeil; mais ſoit que ton image le trouble ou le favoriſe, ſoit qu'il m'offre ou non les noces de la Fanchon, un inſtant délicieux qui ne peut m'échaper & qu'il me prépare, c'eſt le ſentiment de mon bonheur au réveil.

LETTRE XLVIII.

A Julie.

AH! ma Julie, qu'ai-je entendu? Quels ſons touchans? quelle muſique? quelle ſource délicieuſe de ſentimens & de plaiſirs? Ne perds pas un moment; raſſemble avec ſoin tes opera, tes cantates, ta muſique françoiſe, fais un grand feu bien ardent, jettes-y tout ce fatras, & l'attiſe avec ſoin, afin que tant de glace puiſſe y bruler & donner de la chaleur au moins une fois. Fais ce ſacrifice propitiatoire au Dieu du goût, pour expier ton crime & le mien d'avoir profané ta voix à cette lourde pſalmodie, & d'avoir pris ſi longtems pour le langage du cœur un bruit qui ne fait qu'étourdir l'oreille. O que ton digne frere avoit raiſon! Dans quelle étrange erreur j'ai vécu juſqu'ici ſur les productions de cet art charmant? Je ſentois leur peu d'ef-

d'effet, & l'attribuois à ſa foibleſſe. Je diſois, la muſique n'eſt qu'un vain ſon qui peut flater l'oreille & n'agit qu'indirectement & légerement ſur l'ame. L'impreſſion des accords eſt purement mécanique & phyſique; qu'a-t-elle à faire au ſentiment, & pourquoi devrois-je eſpérer d'être plus vivement touché d'une belle harmonie que d'un bel accord de couleurs? Je n'appercevois pas dans les accens de la mélodie appliqués à ceux de la langue, le lien puiſſant & ſecret des paſſions avec les ſons: je ne voyois pas que l'imitation des tons divers dont les ſentimens animent la voix parlante donne à ſon tour à la voix chantante le pouvoir d'agiter les cœurs, & que l'énergique tableau des mouvemens de l'ame de celui qui ſe fait entendre, eſt ce qui fait le vrai charme de ceux qui l'écoutent.

C'eſt ce que me fit remarquer le chanteur de Milord, qui, pour un Muſicien, ne laiſſe pas de parler aſſés bien de ſon art. L'harmonie, me diſoit-il, n'eſt qu'un acceſ-

ceſſoire éloigné dans la muſique imitative; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle aſſure, il eſt vrai, les intonations; elle porte témoignage de leur juſteſſe & rendant les modulations plus ſenſibles, elle ajoute de l'énergie à l'expreſſion & de la grace au chant: Mais c'eſt de la ſeule mélodie que ſort cette puiſſance invincible des accens paſſionnés; c'eſt d'elle que dérive tout le pouvoir de la muſique ſur l'ame; formez les plus ſavantes ſucceſſion d'accords ſans mélange de mélodie, vous ſerez ennuyés au bout d'un quart d'heure. De beaux chants ſans aucune harmonie ſont longtems à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du ſentiment anime les chants les plus ſimples, ils ſeront intéreſſans. Au contraire, une mélodie qui ne parle point chante toujours mal, & la ſeule harmonie n'a jamais rien ſu dire au cœur.

C'eſt en ceci, continuoit-il, que conſiſte l'erreur des François ſur les forces de la muſi-

muſique. N'ayant & ne pouvant avoir une mélodie à eux dans une langue qui n'a point d'accent, & ſur une poëſie manierée qui ne connut jamais la nature, ils n'imaginent d'effets que ceux de l'harmonie & des éclats de voix qui ne rendent pas les ſons plus mélodieux mais plus bruyans, & ils ſont ſi malheureux dans leurs prétentions que cette harmonie même qu'ils cherchent leur échappe; à force de la vouloir charger ils n'y mettent plus de choix, ils ne connoiſſent plus les choſes d'effet, ils ne font plus que du rempliſſage, ils ſe gâtent l'oreille, & ne ſont plus ſenſible qu'au bruit; enſorte que la plus belle voix pour eux n'eſt que celle qui chante le plus fort. Auſſi faute d'un genre propre n'ont ils jamais fait que ſuivre peſamment & de loin nos modeles, & depuis leur célebre Lulli ou plutôt le notre, qui ne fit qu'imiter les Opera dont l'Italie étoit déja pleine de ſon tems, on les a toujours vûs à la piſte de trente ou quarante ans copier, gâter nos

vieux

vieux Auteurs, & faire à peu près de notre muſique commes les autres peuples font de leurs modes. Quand ils ſe vantent de leurs chanſons, c'eſt leur propre condamnation qu'ils prononcent ; s'ils ſavoient chanter des ſentimens ils ne chanteroient pas de l'eſprit, mais parce que leur muſique n'exprime rien, elle eſt plus propre, aux chanſons qu'aux Opera, & parce que la notre eſt toute paſſionnée, elle eſt plus propre aux Opera qu'aux chanſons.

Enſuite m'ayant récité ſans chant quelques ſcenes italiennes, il me fit ſentir les rapport de la muſique à la parole dans le recitatif, de la muſique au ſentiment dans les airs, & par tout l'énergie que la meſure exacte & le choix des accords ajoute à l'expreſſion. Enfin après avoir joint à la connoiſſance que j'ai de la langue la meilleure idée qu'il me fut poſſible de l'accent oratoire & pathétique, c'eſt à dire de l'art de parler à l'oreille & au cœur dans une langue ſans articuler des mots, je me mis à

écouter

écouter cette muſique enchantereſſe, & je ſentis bientôt aux émotions qu'elle me cauſoit que cet art avoit un pouvoir ſupérieur à celui que j'avois imaginé. Je ne ſais quelle ſenſation voluptueuſe me gagnoit inſenſiblement. Ce n'étoit plus une vaine ſuite de ſons, comme dans nos récits. A chaque phraſe quelque image entroit dans mon cerveau ou quelque ſentiment dans mon cœur ; le plaiſir ne s'arrêtoit point à l'oreille, il pénétroit juſqu'à l'ame ; l'exécution couloit ſans effort avec une facilité charmante ; tous les concertans ſembloient animés du même eſprit ; le chanteur maître de ſa voix en tiroit ſans gêne tout ce que le chant & les paroles demandoient de lui, & je trouvai ſur tout un grand ſoulagement à ne ſentir ni ces lourdes cadences, ni ces pénibles efforts de voix, ni cette contrainte que donne chez nous au muſicien le perpétuel combat du chant & de la meſure, qui, ne pouvant jamais s'accorder, ne laſſent

gueres moins l'auditeur que l'éxécutant.

Mais quand après une ſuite d'airs agréables, on vint à ces grands morceaux d'expreſſion, qui ſavent exciter & peindre le deſordre des paſſions violentes, je perdois à chaque inſtant l'idée de muſique, de chant, d'imitation; je croyois entendre la voix de la douleur, de l'emportement, du deſeſpoir; je croyois voir des meres éplorées, des amans trahis, des Tirans furieux, & dans les agitations que j'étois forcé d'éprouver j'avois peine à reſter en place. Je connus alors pourquoi cette même muſique qui m'avoit autrefois ennuyé, m'échauffoit maintenant juſqu'au tranſport: c'eſt que j'avois commencé de la concevoir, & que ſitôt qu'elle pouvoit agir elle agiſſoit avec toute ſa force. Non Julie, on ne ſupporte point à demi de pareilles impreſſions; elles ſont exceſſives ou nulles, jamais foibles ou médiocres; il faut reſter inſenſible ou ſe laiſſer émouvoir outre meſure; ou c'eſt le

vain

vain bruit d'une langue qu'on n'entend point, ou c'eſt une impétuoſité de ſentiment qui vous entraine, & à laquelle il eſt impoſſible à l'ame de reſiſter.

Je n'avois qu'un regret; mais il ne me quittoit point; c'étoit qu'un autre que toi formât des ſons dont j'étois ſi touché, & de voir ſortir de la bouche d'un vil *caſtrato* les plus tendres expreſſions de l'amour. O ma Julie! n'eſt-ce pas à nous de revendiquer tout ce qui appartient au ſentiment? Qui ſentira, qui dira mieux que nous ce que doit dire & ſentir une ame attendrie? Qui ſaura prononcer d'un ton plus touchant le *cor mio*, l'*idolo amato*? Ah que le cœur prêtera d'énergie à l'art, ſi jamais nous chantons enſemble un de ces duo charmans qui font couler des larmes ſi délicieuſes! Je te conjure premierement d'entendre un eſſai de cette muſique, ſoit chez toi, ſoit chez l'inſéparable. Milord y conduira quand tu voudras tout ſon monde, & je ſuis ſûr qu'avec un organe auſſi

ſenſible que le tien, & plus de connoiſſance que je n'en avois de la déclamation italienne, une ſeule ſéance ſuffira pour t'amener au point où je ſuis, & te faire partager mon enthouſiaſme. Je te propoſe & te prie encore de profiter du ſéjour du virtuoſe pour prendre leçon de lui, comme j'ai commencé de faire dès ce matin. Sa maniere d'enſeigner eſt ſimple, nette, & conſiſte en pratique plus qu'en diſcours; il ne dit pas ce qu'il faut faire, il le fait, & en ceci comme en bien d'autres choſes l'exemple vaut mieux que la regle. Je vois déja qu'il n'eſt queſtion que de s'aſſervir à la meſure, de la bien ſentir, de phraſer & ponctuer avec ſoin, de ſoutenir également des ſons & non de les renfler, enfin d'ôter de la voix les éclats & toute la pretintaille françoiſe, pour la rendre juſte, expreſſive, & flexible; la tienne naturellement ſi légere & ſi douce prendra facilement ce nouveau pli; tu trouveras bientôt dans ta ſenſibilité l'énergie & la vivacité

de

de l'accent qui anime la muſique italienne,

E 'l cantar che nell' anima ſi ſente.

Laiſſe donc pour jamais cet ennuyeux & lamentable chant françois qui reſſemble aux cris de la colique mieux qu'aux tranſports des paſſions. Apprens à former ces ſons divins que le ſentiment inſpire, ſeuls dignes de ta voix, ſeuls dignes de ton cœur, & qui portent toujours avec eux le charme & le feu des caracteres ſenſibles.

LETTRE XLIX.

De Julie.

TU ſais bien, mon ami, que je ne puis t'écrire qu'à la dérobée, & toujours en danger d'être ſurpriſe. Ainſi, dans l'impoſſibilité de faire de longues lettres je me borne à répondre à ce qu'il y a de plus eſſentiel dans les tiennes, ou à ſuppléer à ce que je ne t'ai pu dire dans des converſations non moins furtives de bouche que par écrit. C'eſt ce que je ferai ſur tout aujourd'hui que deux mots au ſujet de Milord Edouard me font oublier le reſte de ta lettre.

Mon ami, tu crains de me perdre & me parles de chanſons! belle matiere à tracaſſerie entre amans qui s'entendroient moins. Vraiment, tu n'es pas jaloux, on le voit bien; mais pour le coup je ne ferai pas jalouſe moi-même, car j'ai pénétré dans ton ame & ne ſens que ta confiance où d'autres

tres croiroient ſentir ta froideur. O la douce & charmante ſécurité que celle qui vient du ſentiment d'une union parfaite ! C'eſt par elle, je le ſais, que tu tires de ton propre cœur le bon témoignage du mien, c'eſt par elle auſſi que le mien te juſtifie, & je te croirois bien moins amoureux ſi je te voyois plus allarmé.

Je ne ſais ni ne veux ſavoir ſi Milord Edouard a d'autres attentions pour moi que celles qu'ont tous les hommes pour les perſonnes de mon age; ce n'eſt point de ſes ſentimens qu'il s'agit, mais de ceux de mon pere & des miens; ils ſont auſſi d'accord ſur ſon compte que ſur celui des prétendus prétendans, dont tu dis que tu ne dis rien. Si ſon excluſion & la leur ſuffiſent à ton repos, ſois tranquille. Quelque honneur que nous fit la recherche d'un homme de ce rang, jamais du conſentement du pere ni de la fille, Julie d'Etange ne ſera Ladi Bomſton. Voila ſur quoi tu peux compter.

Ne va pas croire qu'il ait été pour cela

queſtion de Milord Edouard; je ſuis ſûre que de nous quatre tu es le ſeul qui puiſſe même lui ſuppoſer du goût pour moi. Quoiqu'il en ſoit, je fais à cet égard la volonté de mon pere ſans qu'il en ait parlé ni à moi ni à perſonne, & je n'en ſerois pas mieux inſtruite quand il me l'auroit poſitivement déclarée. En voila aſſés pour calmer tes craintes, c'eſt à dire autant que tu en dois ſavoir. Le reſte ſeroit pour toi de pure curioſité, & tu ſais que j'ai réſolu de ne la pas ſatisfaire. Tu as beau me reprocher cette réſerve & la prétendre hors de propos dans nos intérêts communs. Si je l'avois toujours eue, elle me ſeroit moins importante aujourd'hui. Sans le compte indiſcret que je te rendis d'un diſcours de mon pere, tu n'aurois point été te déſoler à Meillerie; tu ne m'euſſes point écrit la lettre qui m'a perdue; je vivrois innocente & pourrois encore aſpirer au bonheur. Juge par ce que me coûte une ſeule indiſcretion, de la crainte que je dois avoir d'en com-

commettre d'autres! Tu as trop d'emportement pour avoir de la prudence; tu pourrois plutôt vaincre tes paſſions que les déguiſer. La moindre allarme te mettroit en fureur; à la moindre lueur favorable tu ne douterois plus de rien! On liroit tous nos ſecrets dans ton ame, & tu détruirois à force de zele tout le ſucces de mes ſoins. Laiſſe-moi donc les ſoucis de l'amour, & n'en garde que les plaiſirs; ce partage eſt-il ſi pénible, & ne ſens-tu pas que tu ne peux rien à notre bonheur que de n'y point mettre obſtacle.

Hélas, que me ſerviront deſormais ces précautions tardives? Eſt-il tems d'affermir ſes pas au fond du précipice, & de prévenir les maux dont on ſe ſent accablé? Ah miſérable fille, c'eſt bien à toi de parler de bonheur! En peut-il jamais être où regnent la honte & le remord? Dieu! quel état cruel, de ne pouvoir ni ſupporter ſon crime, ni s'en repentir; d'être aſſiegé par mille frayeurs, abuſé par mille eſpérances

vaines, & de ne jouïr pas même de l'horrible tranquilité du deſeſpoir! Je ſuis deſormais à la ſeule merci du ſort. Ce n'eſt plus ni de force ni de vertu qu'il eſt queſtion, mais de fortune & de prudence, & il ne s'agit pas d'éteindre un amour qui doit durer autant que ma vie, mais de le rendre innocent ou de mourir coupable. Conſidere cette ſituation, mon ami, & vois ſi tu peux te fier à mon zele?

LETTRE L.

De Julie.

JE n'ai point voulu vous expliquer hier en vous quitant, la cauſe de la triſteſſe que vous m'avez reprochée, parce que vous n'étiez pas en état de m'entendre. Malgré mon averſion pour les éclairciſſemens, je vous dois celui-ci, puiſque je l'ai promis, & je m'en acquite.

Je ne ſais ſi vous vous ſouvenez des étranges diſcours que vous me tintes hier au ſoir & des manieres dont vous les accompagnâtes; quant à moi, je ne les oublierai jamais aſſés tôt pour votre honneur & pour mon repos, & malheureuſement j'en ſuis trop indignée pour pouvoir les oublier aiſément. De pareilles expreſſions avoient quelquefois frapé mon oreille en paſſant auprès du port; mais je ne croyois pas qu'elles puſſent jamais ſortir de la bouche

d'un honnête homme; je ſuis très ſûre au moins qu'elles n'entrerent jamais dans le dictionnaire des amans, & j'étois bien éloignée de penſer qu'elles puſſent être d'uſage entre vous & moi. Eh Dieux, quel amour eſt le votre, s'il s'aſſaiſonne ainſi ſes plaiſirs! Vous ſortiez, il eſt vrai, d'un long repas, & je vois ce qu'il faut pardonner en ce pays aux excés qu'on y peut faire: c'eſt auſſi pour cela que je vous en parle. Soyez certain qu'un tête-à-tête où vous m'auriez traitée ainſi de ſang-froid eut été le dernier de notre vie.

Mais ce qui m'allarme ſur votre compte, c'eſt que ſouvent la conduite d'un homme échauffé de vin n'eſt que l'effet de ce qui ſe paſſe au fond de ſon cœur dans les autres tems. Croirai-je que dans un état où l'on ne déguiſe rien vous vous montrâtes tel que vous êtes. Que deviendrois-je ſi vous penſiez à jeun comme vous parliez hier au ſoir? Plutôt que de ſupporter un pareil mépris j'aimerois mieux éteindre

dre un feu ſi groſſier, & perdre un amant qui ſachant ſi mal honorer ſa maîtreſſe mériteroit ſi peu d'en être eſtimé. Dites-moi, vous qui cheriſſiez les ſentimens honnêtes, ſeriez-vous tombé dans cette erreur cruelle que l'amour heureux n'a plus de ménagement à garder avec la pudeur, & qu'on ne doit plus de reſpect à celles dont on n'a plus de rigueur à craindre? Ah! ſi vous aviez toujours penſé ainſi, vous auriez été moins à redouter & je ne ſerois pas ſi malheureuſe! Ne vous y trompez pas, mon ami, rien n'eſt ſi dangereux pour les vrais amans que les préjugés du monde; tant de gens parlent d'amour, & ſi peu ſavent aimer, que la plupart prennent pour ſes pures & douces loix les viles maximes d'un commerce abject, qui bientôt aſſouvi de lui-même a recours aux monſtres de l'imagination & ſe déprave pour ſe ſoutenir.

Je ne ſais ſi je m'abuſe; mais il me ſemble que le véritable amour eſt le plus

chaſte de tous les liens. C'eſt lui, c'eſt ſon feu divin qui fait épurer nos penchans naturels, en les concentrant dans un ſeul objet; c'eſt lui qui nous dérobe aux tentations, & qui fait qu'excepté cet objet unique, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre. Pour une femme ordinaire, tout homme eſt toujours un homme; mais pour celle dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que ſon amant Que dis-je? Un amant n'eſt il qu'un homme? Ah qu'il eſt un être bien plus ſublime! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime: ſon amant eſt plus; tous les autres ſont moins; elle & lui ſont les ſeuls de leur eſpece. Ils ne deſirent pas, ils aiment. Le cœur ne ſuit point les ſens, il les guide; il couvre leurs égaremens d'un voile délicieux. Non il n'y a rien d'obſcene que la débauche & ſon groſſier langage. Le véritable amour toujours modeſte n'arrache point ſes faveurs avec audace; il les dérobe avec timidité. Le miſtere, le ſilence, la honte crain-

craintive aiguiſent & cachent ſes doux tranſports; ſa flame honore & purifie toutes ſes careſſes; la décence & l'honnêteté l'accompagnent au ſein de la volupté même, & lui ſeul ſait tout accorder aux deſirs ſans rien ôter à la pudeur. Ah dites! vous qui connutes les vrais plaiſirs; comment une cynique effronterie pourroit elle s'allier avec eux? Comment ne banniroit-elle pas leur délire & tout leur charme? Comment ne fouilleroit-elle pas cette image de perfection ſous laquelle on ſe plait à contempler l'objet aimé? Croyez-moi, mon ami, la débauche & l'amour ne ſauroient loger enſemble, & ne peuvent pas même ſe compenſer. Le cœur fait le vrai bonheur quand on s'aime, & rien n'y peut ſuppléer ſitôt qu'on ne s'aime plus.

Mais quand vous ſeriez aſſés malheureux pour vous plaire à ce deshonnête langage, comment avez-vous pû vous reſoudre à l'employer ſi mal à propos, & à prendre avec celle qui vous eſt chere

un ton & des manieres qu'un homme d'honneur doit même ignorer? Depuis quand eſt-il doux d'affliger ce qu'on aime, & quelle eſt cette volupté barbare qui ſe plait à jouir du tourment d'autrui? Je n'ai pas oublié que j'ai perdu le droit d'être reſpectée; mais ſi je l'oubliois jamais, eſt-ce à vous de me le rappeller? Eſt-ce à l'auteur de ma faute d'en aggraver la punition? Ce ſeroit à lui plutôt à m'en conſoler. Tout le monde a droit de me mépriſer hors vous. Vous me devez le prix de l'humiliation où vous m'avez réduite, & tant de pleurs verſés ſur ma foibleſſe méritoient que vous me la fiſſiez moins cruellement ſentir. Je ne ſuis ni prude ni précieuſe. Hélas, que j'en ſuis loin, moi qui n'ai pas ſû même être ſage! Vous le ſavez trop, ingrat, ſi ce tendre cœur ſait rien refuſer à l'amour? Mais au moins ce qu'il lui cede, il ne veux le ceder qu'à lui, & vous m'avez trop bien appris ſon langage, pour lui en pou-

pouvoir ſubſtituer un ſi différent. Des injures, des coups m'outrageroient moins que de ſemblables careſſes. Ou renoncez à Julie, ou ſachez être eſtimé d'elle. Je vous l'ai déja dit, je ne connois point d'amour ſans pudeur, & s'il m'en coûtoit de perdre le votre, il m'en coûteroit encore plus de le conſerver à ce prix.

Il me reſte beaucoup de choſes à dire ſur le même ſujet; mais il faut finir cette lettre & je les renvoye à un autre tems. En attendant, remarquez un effet de vos fauſſes maximes ſur l'uſage immodéré du vin. Votre cœur n'eſt point coupable, j'en ſuis très ſure. Cependant vous avez navré le mien, & ſans ſavoir ce que vous faiſiez, vous déſoliez comme à plaiſir ce cœur trop facile à s'allarmer, & pour qui rien n'eſt indifférent de ce qui lui vient de vous.

LET-

LETTRE LI.

Réponſe.

IL n'y a pas une ligne dans votre lettre qui ne me faſſe glacer le ſang, & j'ai peine à croire, après l'avoir relue vingt fois que ce ſoit à moi qu'elle eſt addreſſée. Qui moi, moi? j'aurois offenſé Julie? J'aurois profané ſes attraits? Celle à qui chaque inſtant de ma vie j'offre des adorations, eut été en butte à mes outrages? Non, je me ſerois percé le cœur mille fois avant qu'un projet ſi barbare en eut approché. Ah, que tu le connois mal, ce cœur qui t'idolatre! ce cœur qui vole & ſe proſterne ſous chacun de tes pas! ce cœur qui voudroit inventer pour toi de nouveaux hommages inconnus aux mortels! Que tu le connois mal, ô Julie, ſi tu l'accuſes de manquer envers toi à ce reſpect ordinaire & commun

qu'un

qu'un amant vulgaire auroit même pour ſa maîtreſſe! Je ne crois être ni impudent ni brutal, je hais les diſcours deshonnêtes & n'entrai de mes jours dans les lieux où l'on apprend à les tenir. Mais, que je le rediſe après toi, que je rencheriſſe ſur ta juſte indignation; quand je ſerois le plus plus vil des mortels, quand j'aurois paſſé mes premiers ans dans la crapule, quand le goût des honteux plaiſirs pourroit trouver place en un cœur où tu regnes, oh di-moi, Julie, Ange du Ciel, di-moi comment je pourrois aporter devant toi l'effronterie qu'on ne peut avoir que devant celles qui l'aiment? Ah non, il n'eſt pas poſſible! Un ſeul de tes regards eut contenu ma bouche & purifié mon cœur. L'amour eut couvert mes deſirs emportés des charmes de ta modeſtie; il l'eut vaincue ſans l'outrager, & dans la douce union de nos ames, leur ſeul délire eut produit les erreurs des ſens. J'en appelle à ton propre témoignage. Di, ſi dans

toutes

toutes les fureurs d'une paſſion ſans meſure, je ceſſai jamais d'en reſpecter le charmant objet ? Si je reçus le prix que ma flame avoit mérité, di ſi j'abuſai de mon bonheur pour outrager à ta douce honte? ſi d'une main timide l'amour ardent & craintif attenta quelquefois à tes charmes, di ſi jamais une témérité brutale oſa les profaner ? Quand un tranſport indiſcret écarte un inſtant le voile qui les couvre, l'aimable pudeur n'y ſubſtitue-t-elle pas auſſitôt le ſien ? Ce vetement ſacré t'abandonneroit-il un moment quand tu n'en aurois point d'autre ? Incorruptible comme ton ame honnête, tous les feux de la mienne l'ont-ils jamais altéré? Cette union ſi touchante & ſi tendre ne ſuffit-elle pas à notre félicité? Ne fait-elle pas ſeule tout le bonheur de nos jours? Connoiſſons nous au monde quelques plaiſirs hors ceux que l'amour donne ? En voudrions-nous connoître d'autres? Conçois-tu comment cet enchantement eut pu ſe détrui-

détruire ? Comment j'aurois oublié dans un moment l'honnêteté, notre amour, mon honneur, & l'invincible reſpect que j'aurois toujours eu pour toi, quand-même je ne t'aurois point adorée ? Non, ne le crois pas ; ce n'eſt point moi qui pus t'offenſer. Je n'en ai nul ſouvenir ; & ſi j'euſſe été coupable un inſtant, le remord me quiteroit-il jamais ? Non Julie, un démon jaloux d'un ſort trop heureux pour un mortel a pris ma figure pour le troubler & m'a laiſſé mon cœur pour me rendre plus miſérable.

J'abjure, je deteſte un forfait que j'ai commis, puis que tu m'en accuſes, mais auquel m'a volonté n'a point de part. Que je vais l'abhorrer, cette fatale intempérance qui me paroiſſoit favorable aux épanchemens du cœur ? & qui put démentir ſi cruellement le mien ! J'en fais par toi l'irrévocable ſerment, dès aujourd'hui je renonce pour ma vie au vin comme au plus mortel poiſon ; jamais cette liqueur

queur funeſte ne troublera mes ſens; jamais elle ne ſouillera mes levres, & ſon délire inſenſé ne me rendra plus coupable à mon inſçu. Si j'enfreins ce vœu ſolemnel; Amour, accable moi du châtiment dont je ſerai digne; puiſſe à l'inſtant l'image de ma Julie ſortir pour jamais de mon cœur, & l'abandonner à l'indifférence & au déſeſpoir.

Ne penſes pas que je veuille expier mon crime par une peine ſi légere. C'eſt une précaution & non pas un châtiment. J'attens de toi celui que j'ai mérité. Je l'implore pour ſoulager mes regrets. Que l'amour offenſé ſe venge & s'appaiſe; punis-moi ſans me haïr, je ſouffrirai ſans murmure. Sois juſte & ſévere; il le faut, j'y conſens; mais ſi tu veux me laiſſer la vie, ôte moi tout hormis ton cœur.

LETTRE LII.

De Julie.

COmment, mon ami, renoncer au vin pour ſa maîtreſſe? Voila ce qu'on appelle un ſacrifice! Oh je défie qu'on trouve dans les quatre Cantons un homme plus amoureux que toi! Ce n'eſt pas qu'il n'y ait parmi nos jeunes gens de petits Meſſieurs francifés qui boivent de l'eau par air, mais tu ſeras le premier à qui l'amour en aura fait boire; c'eſt un exemple à citer dans les faſtes galants de la Suiſſe. Je me ſuis même informée de tes déportemens, & j'ai appris avec une extrême édification que ſoupant hier chez M. de Vueillerans, tu laiſſas faire la ronde à ſix bouteilles après le repas, ſans y toucher, & ne marchandois non plus les verres d'eau, que les convives ceux de vin de la côte. Cependant cette pénitence dure depuis

puis trois jours que ma lettre eſt écritte, & trois jours font au moins ſix repas. Or à ſix repas obſervés par fidélité, l'on en peut ajoûter ſix autres par crainte, & ſix par honte, & ſix par habitude, & ſix par obſtination. Que de motifs peuvent prolonger des privations pénibles dont l'amour ſeul auroit la gloire? Daigneroit-il ſe faire honneur de ce qui peut n'être pas à lui?

Voila plus de mauvaiſes plaiſanteries que tu ne m'as tenu de mauvais propos, il eſt tems d'enrayer. Tu es grave naturellement; je me ſuis apperçue qu'un long badinage t'échauffe, comme une longue promenade échauffe un homme replet; mais je tire à peu près de toi la vengeance qu'Henri quatre tira du Duc de Mayenne, & ta Souveraine veut imiter la clémence du meilleur des Rois. Auſſi bien je craindrois qu'à force de regrets & d'excuſes tu ne te fiſſes à la fin un mérite d'une faute ſi bien réparée, & je veux me hâter de l'oublier, de peur que ſi j'attendois trop long-

tems

tems ce ne fut plus générosité, mais ingratitude.

A l'égard de ta résolution de renoncer au vin pour toujours, elle n'a pas autant d'éclat à mes yeux que tu pourrois croire; les passions vives ne songent guere à ces petits sacrifices, & l'amour ne se repait point de galanterie. D'ailleurs, il y a quelquefois plus d'addresse que de courage à tirer avantage pour le moment présent d'un avenir incertain, & à se payer d'avance d'une abstinence éternelle à laquelle on renonce quand on veut. Eh mon bon ami! dans tout ce qui flate les sens l'abus est-il donc inséparable de la jouissance? l'ivresse est-elle nécessairement attachée au goût du vin, & la philosophie seroit-elle assés vaine ou assés cruelle pour n'offrir d'autre moyen d'user modérement des choses qui plaisent, que de s'en priver tout-à-fait?

Si tu tiens ton engagement, tu t'ôtes un plaisir innocent, & risques ta santé en

changeant de maniere de vivre : ſi tu l'enfreins, l'amour eſt doublement offenſé & ton honneur même en ſouffre. J'uſe donc en cette occaſion de mes droits, & non ſeulement je te releve d'un vœu nul, comme fait ſans mon congé, mais je te déffends même de l'obſerver au de là du terme que je vais te preſcrire. Mardi nous aurons ici la muſique de Milord Edouard. A la collation je t'enverrai une coupe à demi pleine d'un nectar pur & bienfaiſant. Je veux qu'elle ſoit bue en ma préſence, & à mon intention, après avoir fait de quelques goutes une libation expiatoire aux graces. Enſuite mon pénitent reprendra dans ſes repas l'uſage ſobre du vin tempéré par le criſtal des fontaines, & comme dit ton bon Plutarque, en calmant les ardeurs de Bacchus par le commerce des Nimphes.

A propos du concert de mardi, cet étourdi de Regianino ne s'eſt-il pas mis dans la tête que j'y pourrois déja chanter un

un air Italien & même un duo avec lui? Il vouloit que je le chantaſſe avec toi pour mettre enſemble ſes deux écoliers; mais il y a dans ce duo de certains *ben mio* dangereux à dire ſous les yeux d'une mere quand le cœur eſt de la partie; il vaut mieux renvoyer cet eſſai au premier concert qui ſe fera chez l'inſéparable. J'attribue la facilité avec laquelle j'ai pris le goût de cette muſique à celui que mon frere m'avoit donné pour la poëſie italienne, & que j'ai ſi bien entretenu avec toi que je ſens aiſément la cadence des vers, & qu'au dire de Regianino, j'en prends aſſés bien l'accent. Je commence chaque leçon par lire quelques octaves du Taſſe, ou quelque ſcene du Métaſtaſe: enſuite il me fait dire & accompagner du récitatif, & je crois continuer de parler ou de lire, ce qui ſurement ne m'arrivoit pas dans le récitatif françois. Après cela il faut ſoutenir en meſure des ſons égaux & juſtes; exercice que les éclats

auxquels j'étois accoutumée me rendent aſſés difficile. Enfin nous paſſons aux airs, & il ſe trouve que la juſteſſe & la flexibilité de la voix, l'expreſſion pathétique, les ſons renforcés & tous les paſſages, ſont un effet naturel de la douceur du chant & de la préciſion de la meſure, de ſorte que ce qui me paroiſſoit le plus difficile à apprendre, n'a pas même beſoin d'être enſeigné. Le caractere de la mélodie a tant de raport au ton de la langue, & une ſi grande pureté de modulation, qu'il ne faut qu'écouter la baſſe & ſavoir parler, pour déchiffrer aiſément le chant. Toutes les paſſions y ont des expreſſions aigües & fortes; tout au contraire de l'accent traînant & pénible du chant françois, le ſien, toujours doux & facile, mais vif & touchant dit beaucoup avec peu d'effort. Enfin, je ſens que cette muſique agite l'ame & repoſe la poitrine; c'eſt préciſément celle qu'il faut à mon cœur & à mes poumons. A mardi donc,

donc, mon aimable ami, mon maître, mon pénitent, mon apôtre, hélas! que ne m'es tu point! Pourquoi faut-il qu'un seul titre manque à tant de droits?

P. S. Sais-tu qu'il eſt queſtion d'une jolie promenade ſur l'eau, pareille à celle que nous fimes il y a deux ans avec la pauvre Chaillot? Que mon rufé maitre étoit timide alors! Qu'il trembloit en me donnant la main pour ſortir du bateau! Ah l'hipocrite!..... il a beaucoup changé.

LETTRE LIII.

De Julie.

AInſi tout déconcerte nos projets, tout trompe notre attente, tout trahit des feux que le ciel eut dû couronner ! Vils jouets d'une aveugle fortune, triſtes victimes d'un moqueur eſpoir, toucherons-nous ſans ceſſe au plaiſir qui fuit, ſans jamais l'atteindre? Cette noce trop vainement deſirée devoit ſe faire à Clarens; le mauvais tems nous contrarie, il faut la faire à la ville. Nous devions nous y ménager une entrevue; tous deux obſedés d'importuns, nous ne pouvons leur échaper en même tems, & le moment où l'un des deux ſe dérobe eſt celui où il eſt impoſſible à l'autre de le joindre! Enfin, un favorable inſtant ſe préſente, la plus cruelle des meres vient nous l'arracher, & peu s'en faut que cet inſtant ne ſoit celui de la perte de deux in-

for-

fortunés qu'il devoit rendre heureux! Loin de rebuter mon courage, tant d'obſtacles l'ont irrité. Je ne ſais quelle nouvelle force m'anime, mais je me ſens une hardieſſe que je n'eus jamais; & ſi tu l'oſes partager, ce ſoir, ce ſoir même peut acquiter mes promeſſes & payer d'une ſeule fois toutes les dettes de l'amour.

Conſulte toi bien, mon ami, & vois juſqu'à quel point il t'eſt doux de vivre; car l'expédient que je te propoſe peut nous mener tous deux à la mort. Si tu la crains, n'acheve point cette lettre, mais ſi la pointe d'une épée n'effraye pas plus aujourd'hui ton cœur, que ne l'effrayoient jadis les gouffres de Meillerie, le mien court le même riſque & n'a pas balancé. Ecoute.

Babi, qui couche ordinairement dans ma chambre eſt malade depuis trois jours, & quoique je vouluſſe abſolument la ſoigner, on l'a tranſporté ailleurs malgré moi: mais comme elle eſt mieux, peut-être elle reviendra dès demain. Le lieu

où l'on mange eſt loin de l'eſcalier qui conduit à l'appartement de ma mere & au mien: à l'heure du ſoupé toute la maiſon eſt deſerte hors la cuiſine & la ſale à manger. Enfin la nuit dans cette ſaiſon eſt déjà obſcure à la même heure, ſon voile peut dérober aiſément dans la rue les paſſans aux ſpectateurs, & tu ſais parfaitement les êtres de la maiſon.

Ceci ſuffit pour me faire entendre. Vien cet après midi chez ma Fanchon; je t'expliquerai le reſte, & te donnerai les inſtructions néceſſaires: Que ſi je ne le puis je les laiſſerai par écrit à l'ancien entrepôt de nos lettres, où, comme je t'en ai prévenu tu trouveras déja celle-ci: Car le ſujet en eſt trop important pour l'oſer confier à perſonne.

O comme je vois à préſent palpiter ton cœur! Comme j'y lis tes transports, & comme je les partage! Non, mon doux Ami, non, nous ne quiterons point cette courte vie ſans avoir un inſtant goûté

le

le bonheur. Mais ſonge, pourtant, que cet inſtant eſt environné des horreurs de la mort; que l'abord eſt ſujet à mille hazard, le ſéjour dangereux, la retraite d'un péril extrême; que nous ſommes perdus ſi nous ſommes découverts, & qu'il faut que tout nous favoriſe pour pouvoir éviter de l'être. Ne nous abuſons point; je connois trop mon pere pour douter que je ne te viſſe à l'inſtant percer le cœur de ſa main, ſi même il ne commençoit par moi; car ſûrement je ne ſerois pas plus épargnée, & crois-tu que je t'expoſerois à ce riſque ſi je n'étois ſûre de le partager?

Penſe encore qu'il n'eſt point queſtion de te fier à ton courage; il n'y faut pas ſonger, & je te défens même très expreſſement d'apporter aucune arme pour ta deffenſe, pas même ton épée : auſſi bien te ſeroit-elle parfaitement inutile; car ſi nous ſommes ſurpris, mon deſſein eſt de me précipiter dans tes bras, de t'enlacer

fortement dans les miens, & de recevoir ainſi le coup mortel pour n'avoir plus à me ſéparer de toi; plus heureuſe à ma mort que je ne le fus de ma vie.

J'eſpere qu'un ſort plus doux nous eſt reſervé; je ſens au moins, qu'il nous eſt dû, & la fortune ſe laſſera de nous être injuſte. Vien donc, ame de mon cœur, vie de ma vie, vien te réunir à toi-même. Vien ſous les auſpices du tendre amour, recevoir le prix de ton obéiſſance & de tes ſacrifices. Viens avouer, même au ſein des plaiſirs, que c'eſt de l'union des cœurs qu'ils tirent leur plus grand charme.

LETTRE LIV.

A Julie.

J'Arrive plein d'une émotion qui s'accroît en entrant dans cet azile. Julie! me voici dans ton cabinet, me voici dans le ſanctuaire de tout ce que mon cœur adore. Le flambeau de l'amour guidoit mes pas, & j'ai paſſé ſans être apperçu. Lieu charmant, lieu fortuné, qui jadis vis tant reprimer de regards tendres, tant étouffer de ſoupirs brulans; toi qui vis naître & nourir mes premiers feux; pour la ſeconde fois tu les verras couronner; témoin de ma conſtance immortelle, ſois le témoin de mon bonheur, & voile à jamais les plaiſirs du plus fidelle & du plus heureux des hommes.

Que ce miſtérieux ſéjour eſt charmant? Tout y flate & nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie! il eſt plein de toi, &

la flame de mes deſirs s'y repand ſur tous tes veſtiges. Oui, tous mes ſens y ſont enivrés à la fois. Je ne ſais quel parfum preſque inſenſible, plus doux que la roſe, & plus léger que l'iris s'exhale ici de toutes parts. J'y crois entendre le ſon flateur de ta voix. Toutes les parties de ton habillement éparſes préſentent à mon ardente imagination celles de toi-même qu'elles recellent. Cette coeffure légere que parent de grands cheveux blonds qu'elle feint de couvrir: Cet heureux fichu contre lequel une fois au moins je n'aurai point à murmurer; ce deshabillé élégant & ſimple qui marque ſi bien le goût de celle qui le porte; ces mules ſi mignonnes qu'un pied ſouple remplit ſans peine; ce corps ſi délié qui touche & embraſſe..... quelle taille enchantereſſe ..... au devant deux legers contours ..... ô ſpectacle de volupté ..... la baleine a cedé à la force de l'impreſſion ..... empreintes délicieuſes, que je vous baiſe mille fois! .....

Dieux!

Dieux! Dieux! que ſera-ce quand.....! Ah, je crois déja ſentir ce tendre cœur battre ſous une heureuſe main! Julie! ma charmante Julie! je te vois, je te ſens par tout, je te reſpire avec l'air que tu as reſpiré; tu penetres toute ma ſubſtance; que ton ſéjour eſt brulant & douloureux pour moi! Il eſt terrible à mon impatience. O vien, vôle, ou je ſuis perdu.

Quel bonheur d'avoir trouvé de l'encre & du papier! J'exprime ce que je ſens pour en tempérer l'excès, je donne le change à mes tranſports en les décrivant.

Il me ſemble entendre du bruit. Seroit-ce ton barbare pere? Je ne crois pas être lâche..... mais qu'en ce moment la mort me ſeroit horrible? Mon deſeſpoir ſeroit égal à l'ardeur qui me conſume. Ciel! Je te demande encore une heure de vie, & j'abandonne le reſte de mon être à ta rigueur. O deſirs! ô crainte! ô palpitations cruelles! .... on ouvre! .... on entre! ..... c'eſt elle! c'eſt elle!

je l'entrevois, je l'ai vüe, j'entens refermer la porte. Mon cœur, mon foible cœur, tu ſuccombes à tant d'agitations. Ah cherche des forces pour ſupporter la félicité qui t'accable!

LETTRE LV.

A Julie.

O mourons, ma douce Amie! mourons, la bien aimée de mon cœur! Que faire deſormais d'une jeuneſſe inſipide dont nous avons épuiſé toutes les délices? Explique-moi, ſi tu le peux, ce que j'ai ſenti dans cette nuit inconcevable; donne-moi l'idée d'une vie ainſi paſſée, ou laiſſe m'en quiter une qui n'a plus rien de ce que je viens d'éprouver avec toi. J'avois goûté le plaiſir, & croyois concevoir le bonheur. Ah, je n'avois ſenti qu'un vain ſonge & n'imaginois que le bonheur d'un enfant! Mes ſens abuſoient mon ame groſſiere; je ne cherchois qu'en eux le bien ſuprême, & j'ai trouvé que leurs plaiſirs épuiſés n'étoient que le commencement des miens. O chef-d'œuvre unique de la nature! Diyine Julie! poſſeſ-

poſſeſſion délicieuſe à laquelle tous les tranſports du plus ardent amour ſuffiſent à peine! Non, ce ne ſont point ces tranſports que je regrette le plus: ah non; retire, s'il le faut, ces faveurs enivrantes pour leſquelles je donnerois mille vies; mais rend-moi tout ce qui n'étoit point elles, & les effaçoit mille fois. Rend-moi cette étroitte union des ames, que tu m'avois annoncée & que tu m'as ſi bien fait goûter. Rend-moi cet abbatement ſi doux rempli par les effuſions de nos cœurs; rend-moi ce ſommeil enchanteur trouvé ſur ton ſein; rend-moi ce réveil plus délicieux encore, & ces ſoupirs entrecoupés, & ces douces larmes, & ces baiſers qu'une voluptueuſe langueur nous faiſoit lentement ſavourer, & ces gemiſſemens ſi tendres, durant leſquels tu preſſois ſur ton cœur ce cœur fait pour s'unir à lui.

Di-moi, Julie, toi qui d'après ta propre ſenſibilité ſais ſi bien juger de celle d'autrui, crois-tu que ce que je ſentois

aupa-

auparavant fut véritablement de l'amour? Mes ſentimens, n'en doute pas, ont depuis hier changé de nature; ils ont pris je ne ſais quoi de moins impétueux, mais de plus doux, de plus tendre & de plus charmant. T'e ſouvient-il de cette heure entiere que nous paſſames à parler paiſiblement de notre amour & de cet avenir obſcur & redoutable, par qui le préſent nous étoit encore plus ſenſible; de cette heure, hélas, trop courte dont une légere empreinte de triſteſſe rendit les entretiens ſi touchans? J'étois tranquille, & pourtant j'étois près de toi; je t'adorois & ne deſirois rien. Je n'imaginois pas même une autre félicité, que de ſentir ainſi ton viſage auprès du mien, ta reſpiration ſur ma joue, & ton bras autour de mon cou. Quel calme dans tous mes ſens! Quelle volupté pure, continüe, univerſelle! Le charme de la joüiſſance étoit dans l'ame; il n'en ſortoit plus; il duroit toujours. Quelle différence des fureurs de l'amour à une ſituation ſi paiſible!

ſible! C'eſt la premiere fois de mes jours que je l'ai éprouvée auprès de toi; & cependant, juge du changement étrange que j'éprouve; c'eſt de toutes heures de ma vie, celle qui m'eſt la plus chere, & la ſeule que j'aurois voulu prolonger éternellement. (*) Julie, di-moi donc ſi je ne t'aimois point auparavant, ou ſi maintenant je ne t'aime plus?

Si je ne t'aime plus? Quel doute! ai-je donc ceſſé d'exiſter, & ma vie n'eſt-elle pas plus dans ton cœur que dans le mien? Je ſens, je ſens que tu m'es mille fois plus chere que jamais, & j'ai trouvé dans mon abatement de nouvelles forces pour te chérir plus tendrement encore. J'ai pris pour toi des ſentimens plus paiſibles, il eſt vrai, mais plus affectueux & de

(*) Femme trop facile, voulez-vous ſavoir ſi vous êtes aimée? éxaminez votre amant ſortant de vos bras. O amour! Si je regrette l'âge où l'on te goute, ce n'eſt pas pour l'heure de la joüiſſance; c'eſt pour l'heure qui la ſuit.

de plus de différentes eſpeces; ſans s'affoiblir ils ſe ſont multipliés; les douceurs de l'amitié tempérent les emportemens de l'amour, & j'imagine à peine quelque ſorte d'attachement qui ne m'uniſſe pas à toi. O ma charmante maîtreſſe, ô mon épouſe, ma ſœur, ma douce amie! que j'aurai peu dit pour ce que je ſens, après avoir épuiſé tous les noms les plus chers au cœur de l'homme!

Il faut que je t'avoue un ſoupçon que j'ai conçu dans la honte & l'humiliation de moi-même; c'eſt que tu ſais mieux aimer que moi. Oui, ma Julie, c'eſt bien toi qui fais ma vie & mon être; je t'adore bien de toutes les facultés de mon ame; mais la tienne eſt plus aimante, l'amour l'a plus profondement pénétrée; on le voit, on le ſent; c'eſt lui qui anime tes graces, qui regne dans tes diſcours, qui donne à tes yeux cette douceur pénétrante, à ta voix ces accens ſi touchans; c'eſt lui, qui par ta ſeule préſence communique

aux

aux autres cœurs ſans qu'ils s'en apperçoivent la tendre émotion du tien. Que je ſuis loin de cet état charmant qui ſe ſuffit à lui-même! je veux jouïr, & tu veux aimer; j'ai des tranſports & toi de la paſſion; tous mes emportemens ne valent pas ta délicieuſe langueur, & le ſentiment dont ton cœur ſe nourrit eſt la ſeule félicité ſuprême. Ce n'eſt que d'hier ſeulement que j'ai goûté cette volupté ſi pure. Tu m'as laiſſé quelque choſe de ce charme inconcevable qui eſt en toi, & je crois qu'avec ta douce haleine tu m'inſpirois une ame nouvelle. Hâte toi, je t'en conjure, d'achever ton ouvrage. Prend de la mienne tout ce qui m'en reſte & mets tout à fait la tienne à la place. Non, beauté d'ange, ame céleſte; il n'y a que des ſentimens comme les tiens qui puiſſent honorer tes attraits. Toi ſeule es digne d'inſpirer un parfait amour, toi ſeule es propre à le ſentir. Ah donne moi ton cœur, ma Julie, pour t'aimer comme tu le mérites!

LETTRE LVI.

De Claire à Julie.

J'Ai, ma chere Couſine, à te donner un avis qui t'importe. Hier au ſoir ton ami eut avec Milord Edouard un démêlé qui peut devenir ſérieux. Voici ce que m'en a dit M. d'Orbe qui étoit préſent, & qui, inquiet des ſuites de cette affaire eſt venu ce matin m'en rendre compte.

Ils avoient tous deux ſoupé chez Milord, & après une heure ou deux de muſique ils ſe mirent à cauſer & boire du punch. Ton ami n'en but qu'un ſeul verre mêlé d'eau ; les deux autres ne furent pas ſi ſobres, & quoique M. d'Orbe ne convienne pas de s'être enivré, je me reſerve à lui en dire mon avis dans un autre tems. La converſation tomba naturellement ſur ton compte ; car tu n'ignores pas que Milord n'aime à parler

ler que de toi. Ton ami, à qui ces confidences déplaiſent, les reçut avec ſi peu d'aménité, qu'enfin Edouard échauffé de punch & piqué de cette ſéchereſſe, oſa dire en ſe plaignant de ta froideur, qu'elle n'étoit pas ſi générale qu'on pourroit croire & que tel qui n'en diſoit mot n'étoit pas ſi mal traitté que lui. A l'inſtant ton ami dont tu connois la vivacité releva ce diſcours avec un emportement inſultant qui lui attira un démenti, & ils ſauterent à leurs épées. Bomſton à demi ivre ſe donna en courant une entorſe qui le força de s'aſſeoir. Sa jambe enfla ſur le champ, & cela calma la querelle mieux que tous les ſoins que M. d'Orbe s'étoit donnés. Mais comme il étoit attentif à ce qui ſe paſſoit, il vit ton ami s'approcher, en ſortant, de l'oreille de Milord Edouard, & il entendit qu'il lui diſoit à demi-voix; *ſitôt que vous ſerez en état de ſortir, faites moi donner de vos nouvelles, ou j'aurai ſoin de m'en informer.*

N'en

N'en prenez pas la peine, lui dit Edouard avec un ſouris moqueur, *vous en ſaurez aſſés-tôt. Nous verrons*, reprit froidement ton ami, & il ſortit. M. d'Orbe en te remettant cette lettre t'expliquera le tout plus en détail. C'eſt à ta prudence à te ſuggérer des moyens d'étouffer cette facheuſe affaire, ou à me preſcrire de mon côté ce que je dois faire pour y contribuer. En attendant le porteur eſt à tes ordres; il fera tout ce que tu lui commanderas, & tu peux compter ſur le ſecret.

Tu te perds, ma chere, il faut que mon amitié te le diſe. L'engagement où tu vis ne peut reſter longtems caché dans une petite ville comme celle-ci, & c'eſt un miracle de bonheur que depuis plus de deux ans qu'il a commencé tu ne ſois pas encore le ſujet des diſcours publics. Tu le vas devenir ſi tu n'y prends garde; tu le ſerois déja, ſi tu étois moins aimée; mais il y a une répugnance ſi générale à mal parler de toi, que c'eſt un mauvais

vais moyen de ſe faire fête, & un très ſûr de ſe faire haïr. Cependant tout a ſon terme ; je tremble que celui du miſtere ne ſoit venu pour ton amour, & il y a grande apparence que les ſoupçons de Milord Edouard lui viennent de quelques mauvais propos qu'il peut avoir entendus. Songes y bien, ma chere enfant. Le Guet dit il y a quelque tems avoir vu ſortir de chez toi ton ami à cinq heures du matin. Heureuſement celui-ci fut des premiers ce diſcours, il courut chez cet homme & trouva le ſecret de le faire taire ; mais qu'eſt-ce qu'un pareil ſilence, ſi non le moyen d'accréditer des bruits ſourdement répandus? La défiance de ta mere augmente auſſi de jour en jour ; tu ſais combien de fois elle te l'a fait entendre. Elle m'en a parlé à mon tour d'une maniere aſſés dure, & ſi elle ne craignoit la violence de ton pere, il ne faut pas douter qu'elle ne lui en eut déja parlé à lui-même ; mais elle l'oſe d'autant moins

moins qu'il lui donnera toujours le principal tort d'une connoiſſance qui te vient d'elle.

Je ne puis trop te le répéter; ſonge à toi tandis qu'il en eſt tems encore. Ecarte ton ami avant qu'on en parle; prévien des ſoupçons naiſſans que ſon abſence fera ſûrement tomber: car enfin que peut-on croire qu'il fait ici? Peut-être dans ſix ſemaines dans un mois ſera-t-il trop tard. Si le moindre mot venoit aux oreilles de ton pere, tremble de ce qui reſulteroit de l'indignation d'un vieux militaire entêté de l'honneur de ſa maiſon, & de la pétulance d'un jeune homme emporté qui ne ſait rien endurer: Mais il faut commencer par vuider de maniere ou d'autre l'affaire de Milord Edouard; car tu ne ferois qu'irriter ton ami, & t'attirer un juſte refus, ſi tu lui parlois d'éloignement avant qu'elle fut terminée.

LETTRE LVII.

De Julie.

MOn ami, je me ſuis inſtruite avec ſoin de ce qui s'eſt paſſé entre vous & Milord Edouard. C'eſt ſur l'exacte connoiſſance des faits que votre amie veut examiner avec vous comment vous devez vous conduire en cette occaſion d'après les ſentimens que vous profeſſez, & dont je ſuppoſe que vous ne faites pas une vaine & fauſſe parade.

Je ne m'informe point ſi vous êtes verſé dans l'art de l'eſcrime, ni ſi vous vous ſentez en état de tenir tête à un homme qui a dans l'Europe la réputation de manier ſupérieurement les armes, & qui s'étant battu cinq ou ſix fois en ſa vie a toujours tué, bleſſé, ou deſarmé ſon homme. Je comprens que dans le cas où vous êtes, on ne conſulte pas ſon habileté mais ſon

cou-

courage, & que la bonne maniere de ſe venger d'un brave qui vous inſulte eſt de faire qu'il vous tue. Paſſons ſur une maxime ſi judicieuſe; vous me direz que votre honneur & le mien vous ſont plus chers que la vie. Voila donc le principe ſur lequel il faut raiſonner.

Commençons par ce qui vous regarde. Pourriez-vous jamais me dire en quoi vous êtes perſonnellement offenſé dans un diſcours où c'eſt de moi ſeule qu'il s'agiſſoit? Si vous deviez en cette occaſion prendre fait & cauſe pour moi, c'eſt ce que nous verrons tout à l'heure: en attendant, vous ne ſauriez diſconvenir que la querelle ne ſoit parfaitement étrangere à votre honneur particulier, à moins que vous ne preniez pour un affront le ſoupçon d'être aimé de moi. Vous avez été inſulté, je l'avoue; mais après avoir commencé vous-même par une inſulte atroce, & moi dont la famille eſt pleine de militaires, & qui ai tant ouï débattre ces horribles queſtions,

je n'ignore pas qu'un outrage en réponſe à un autre ne l'efface point, & que le premier qu'on inſulte demeure le ſeul offenſé : c'eſt le même cas d'un combat imprévu, où l'aggreſſeur eſt le ſeul criminel, & où celui qui tue ou bleſſe en ſe deffendant n'eſt point coupable de meurtre.

« Venons maintenant à moi ; accordons que j'étois outragée par le diſcours de Milord Edouard, quoiqu'il ne fit que me rendre juſtice. Savez-vous ce que vous faites en me défendant avec tant de chaleur & d'indiſcretion ? Vous aggravez ſon outrage ; vous prouvez qu'il avoit raiſon ; vous ſacrifiez mon honneur à un faux point-d'honneur ; vous diffamez votre maîtreſſe pour gagner tout au plus la réputation d'un bon ſpadaſſin. Montrez-moi, de grace, quel raport il y a entre votre maniere de me juſtifier & ma juſtification réelle ? Penſez-vous que prendre ma cauſe avec tant d'ardeur ſoit une grande preuve qu'il n'y a point de liaiſon entre nous,

nous, & qu'il ſuffiſe de faire voir que vous êtes brave, pour montrer que vous n'êtes pas mon amant? Soyez ſûr que tous les propos de Milord Edouard me font moins de tort que votre conduite; c'eſt vous ſeul qui vous chargez par cet éclat de les publier & de les confirmer. Il pourra bien, quant à lui, éviter votre épée dans le combat; mais jamais ma reputation ni mes jours, peut-être, n'éviteront le coup mortel que vous leur portez.

Voila des raiſons trop ſolides pour que vous ayez rien qui le puiſſe être à y répliquer; mais vous combattrez, je le prévois, la raiſon par l'uſage; vous me direz qu'il eſt des fatalités qui nous entraînent malgré nous; que dans quelque cas que ce ſoit, un démenti ne ſe ſouffre jamais; & que quand une affaire a pris un certain tour, on ne peut plus éviter de ſe battre ou de ſe deshonorer. Voyons encore.

Vous ſouvient-il d'une diſtinction que

vous me fites autrefois dans une occaſion importante, entre l'honneur réel & l'honneur apparent ? Dans laquelle des deux claſſes mettrons-nous celui dont il s'agit aujourd'hui ? Pour moi, je ne vois pas comment cela peut même faire une queſtion. Qu'y a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme & le témoignage d'une ame droite, & quelle priſe peut avoir la vaine opinion d'autrui ſur l'honneur véritable, dont toutes les racines ſont au fond du cœur ? Quoi ! les vertus qu'on a réellement periſſent-elles ſous les menſonges d'un calomniateur ? les injures d'un homme ivre prouvent-elles qu'on les mérite, & l'honneur du ſage ſeroit-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer ? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur, & que cela ſuffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices ? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille déciſion, & quelle raiſon

raiſon peut la juſtifier? A ce compte un fripon n'a qu'à ſe battre pour ceſſer d'être un fripon; les diſcours d'un menteur deviennent des vérités, ſitôt qu'ils ſont ſoutenus à la pointe de l'épée, & ſi l'on vous accuſoit d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un ſecond pour prouver que cela n'eſt pas vrai? Ainſi vertu, vice, honneur, infamie, vérité, menſonge, tout peut tirer ſon être de l'évenement d'un combat; une ſalle d'armes eſt le ſiege de toute juſtice; il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raiſon que le meurtre; toute la réparation due à ceux qu'on outrage eſt de les tuer, & toute offenſe eſt également bien lavée dans le ſang de l'offenſeur ou de l'offenſé? Dites, ſi les loups ſavoient raiſonner auroient-ils d'autres maximes? Jugez vous-même par le cas où vous êtes ſi j'exagere leur abſurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous? D'un démenti reçu dans une occaſion où vous mentiez en effet. Penſez-vous donc tuer la

vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite ? Songez-vous qu'en vous ſoumettant au ſort d'un duel, vous appellez le Ciel en témoignage d'une fauſſeté, & que vous oſez dire à l'arbitre des combats ; vien ſoutenir la cauſe injuſte, & faire triompher le menſonge ? Ce blaſphême n'a-t-il rien qui vous épouvante ? Cette abſurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte ? Eh Dieu ! quel eſt ce miſérable honneur qui ne craint pas le vice mais le reproche, & qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur ?

Vous qui voulez qu'on profite pour ſoi de ſes lectures, profitez donc des votres, & cherchez ſi l'on vit un ſeul appel ſur la terre quand elle étoit couverte de Héros ? Les plus vaillans hommes de l'antiquité ſongerent-ils jamais à venger leurs injures perſonnelles par des combats particuliers ? Céſar envoyât-il un cartel à Caton, ou Pompée à Céſar, pour tant d'affronts

fronts réciproques, & le plus grand capitaine de la Grèce fut-il deshonoré pour s'être laiſſé menacer du bâton? D'autres tems, d'autres mœurs, je le ſais; mais n'y en a-t-il que de bonnes, & n'oſeroit-on s'enquérir ſi les mœurs d'un tems ſont celles qu'exige le ſolide honneur? Non, cet honneur n'eſt point variable, il ne dépend ni des tems ni des lieux ni des préjugés, il ne peut ni paſſer ni renaître, il a ſa ſource éternelle dans le cœur de l'homme juſte & dans la regle inaltérable de ſes devoirs. Si les Peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'eſt pas une inſtitution de l'honneur, mais une mode affreuſe & barbare digne de ſa feroce origine. Reſte à ſavoir ſi, quand il s'agit de ſa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme ſe regle ſur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la ſuivre? Que feroit à votre avis, celui qui s'y veut aſſervir, dans

des lieux où regne un uſage contraire? A Meſſine ou à Naples, il iroit attendre ſon homme au coin d'une rue & le poignarder par derriere. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, & l'honneur n'y conſiſte pas à ſe faire tuer par ſon ennemi, mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom ſacré de l'honneur avec ce préjugé feroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'eſt propre qu'à faire de braves ſcelérats. Que cette méthode puiſſe fournir ſi l'on veut un ſupplément à la probité, par tout où la probité regne ſon ſupplément n'eſt-il pas inutile, & que penſer de celui qui s'expoſe à la mort pour s'exempter d'être honnête homme? Ne voyez-vous pas que les crimes que la honte & l'honneur n'ont point empêchés, ſont couverts & multipliés par la fauſſe honte & la crainte du blame? C'eſt elle qui rend l'homme hipocrite & menteur; c'eſt elle qui lui fait verſer le ſang d'un

d'un ami pour un mot indiſcret qu'il devroit oublier, pour un reproche mérité qu'il ne peut ſouffrir. C'eſt elle qui transforme en furie infernale une fille abuſée & craintive. C'eſt elle, ô Dieu puiſſant! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit ..... je ſens défaillir mon ame à cette idée horrible, & je rends grace au moins à celui qui ſonde les cœurs d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux qui n'inſpire que des forfaits & fait frémir la nature.

Rentrez donc en vous-même & conſiderez s'il vous eſt permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme & d'expoſer la votre pour ſatisfaire une barbare & dangereuſe fantaiſie qui n'a nul fondement raiſonnable, & ſi le triſte ſouvenir du ſang verſé dans une pareille occaſion peut ceſſer de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler? Connoiſſez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire, & ſi la baſe de toutes

les vertus eſt l'humanité, que penſerons-nous de l'homme ſanguinaire & dépravé qui l'oſe attaquer dans la vie de ſon ſemblable? ſouvenez-vous de ce que vous m'avez dit vous même contre le ſervice étranger, avez-vous oublié que le citoyen doit ſa vie à la patrie & n'a pas le droit d'en diſpoſer ſans le congé des loix, à plus forte raiſon contre leur deffenſe? O mon ami! ſi vous aimez ſincérement la vertu, aprenez à la ſervir à ſa mode, & non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puiſſe reſulter quelque inconvenient: Ce mot de vertu n'eſt-il donc pour vous qu'un vain nom, & ne ſerez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être?

Mais quels ſont au fond ces inconvéniens? Les murmures des gens oiſifs, des méchans, qui cherchent à s'amuſer des malheurs d'autrui & voudroient avoir toujours quelque hiſtoire nouvelle à raconter. Voila vraiment un grand motif pour s'entre-égorger! ſi le philoſophe &

le

le ſage ſe reglent dans les plus grandes affaires de la vie ſur les diſcours inſenſés de la multitude, que ſert tout cet apareil d'études, pour n'être au fond qu'un homme vulgaire? Vous n'oſez donc ſacrifier le reſſentiment au devoir, à l'eſtime, à l'amitié, de peur qu'on ne vous accuſe de craindre la mort? Peſez les choſes, mon bon amī, & vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche, que dans celle de la mort même. Le fanfaron le poltron veut à toute force paſſer pour brave;

Ma verace valor, ben che negletto,
E' di ſe ſteſſo a ſe freggio aſſai chiaro.

Celui qui feint d'enviſager la mort ſans effroi, ment. Tout homme craint de mourir; c'eſt la grande loi des êtres ſenſibles, ſans laquelle toute eſpece mortelle ſeroit bientôt détruite. Cette crainte eſt un ſimple mouvement de la nature, non ſeulement indifférent mais bon en lui-même

& conforme à l'ordre. Tout ce qui la rend honteuſe & blamable, c'eſt qu'elle peut nous empêcher de bien faire & de remplir nos devoirs. Si la lâcheté n'étoit jamais un obſtacle à la vertu, elle ceſſeroit d'être un vice. Quiconque eſt plus attaché à ſa vie qu'à ſon devoir ne ſauroit être ſolidement vertueux, j'en conviens. Mais expliquez-moi, vous qui vous piquez de raiſon, quelle eſpece de mérite on peut trouver à braver la mort pour commettre un crime?

Quand il ſeroit vrai qu'on ſe fait mépriſer en refuſant de ſe battre, quel mépris eſt le plus à craindre, celui des autres en faiſant bien, ou le ſien propre en faiſant mal? Croyez-moi, celui qui s'eſtime véritablement lui-même eſt peu ſenſible à l'injuſte mépris d'autrui, & ne craint que d'en être digne: car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choſes, & quand toute la terre approuveroit l'action

que

que vous allez faire, elle n'en ſeroit pas moins honteuſe. Mais il eſt faux qu'à s'en abſtenir par vertu l'on ſe faſſe mépriſer. L'homme droit dont toute la vie eſt ſans tache & qui ne donna jamais aucun ſigne de lâcheté, refuſera de ſouiller ſa main d'un homicide & n'en ſera que plus honoré. Toujours prêt à ſervir la patrie, à proteger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre, en toute rencontre juſte & honnête ce qui lui eſt cher au prix de ſon ſang, il met dans ſes démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point ſans le vrai courage. Dans la ſécurité de ſa conſcience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche ſon ennemi. On voit aiſément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élevent un inſtant contre lui, tous les jours de ſon honorable vie ſont autant de témoins qui les récuſent, & dans une conduite ſi bien liée on juge

ge d'une action ſur toutes les autres.

Mais ſavez-vous ce qui rend cette modération ſi pénible à un homme ordinaire? C'eſt la difficulté de la ſoutenir dignement. C'eſt la neceſſité de ne commettre enſuite aucune action blamable: Car ſi la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'auroit-elle retenu dans l'autre où l'on peut ſuppoſer un motif plus naturel? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu mais de lâcheté, & l'on ſe moque avec raiſon d'un ſcrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes ſi ombrageux & ſi prompts à provoquer les autres ſont, pour la plupart, de très malhonnêtes gens qui, de peur qu'on n'oſe leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entiere? Eſt-ce à vous d'imiter de tels hommes? Mettons encore à part les militaires de profeſſion qui vendent leur

leur ſang à prix d'argent ; qui, voulant conſerver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, & ſavent à un écu près ce que vaut leur vie. Mon ami, laiſſez battre tous ces gens là. Rien n'eſt moins honorable que cet honneur dont ils font ſi grand bruit ; ce n'eſt qu'une mode inſenſée, une fauſſe imitation de vertu qui ſe pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'eſt point au pouvoir d'un autre, il eſt en lui-même & non dans l'opinion du peuple ; il ne ſe défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie integre & irréprochable, & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'eſt par ces principes que vous devez concilier les éloges que j'ai donnés dans tous les tems à la véritable valeur avec le mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur & ne puis ſouffrir les lâches ; je romprois avec un amant poltron que la crainte feroit fuir le dan-

danger, & je penſe comme toutes les femmes que le feu du courage anime celui de l'amour. Mais je veux que la valeur ſe montre dans les occaſions légitimes, & qu'on ne ſe hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade, comme ſi l'on avoit peur de ne la pas retrouver au beſoin. Tel fait un effort & ſe préſente une fois pour avoir droit de ſe cacher le reſte de ſa vie. Le vrai courage a plus de conſtance & moins d'empreſſement; il eſt toujours ce qu'il doit être; il ne faut ni l'exciter ni le retenir: l'homme de bien le porte par tout avec lui; au combat contre l'ennemi; dans un cercle en faveur des abſens & de la vérité; dans ſon lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inſpire eſt d'uſage dans tous les tems; elle met toujours la vertu au deſſus des évenemens, & ne conſiſte pas à ſe battre, mais à ne rien craindre. Telle eſt, mon ami, la ſorte de courage que j'ai ſouvent louée, & que j'aime

j'aime à trouver en vous. Tout le reſte n'eſt qu'étourderie, extravagance, férocité; c'eſt une lâcheté de s'y ſoumettre, & je ne mépriſe pas moins celui qui cherche un péril inutile, que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je vous ai fait voir, ſi je ne me trompe, que dans votre démêlé avec Milord Edouard votre honneur n'eſt point intéreſſé; que vous compromettez le mien en recourant à la voye des armes; que cette voye n'eſt ni juſte, ni raiſonnable, ni permiſe; qu'elle ne peut s'accorder avec les ſentimens dont vous faites profeſſion; qu'elle ne convient qu'à de malhonnêtes gens qui font ſervir la bravoure de ſupplément aux vertus qu'ils n'ont pas, ou aux Officiers qui ne ſe battent point par honneur mais par intérêt; qu'il y a plus de vrai courage à la dédaigner qu'à la prendre; que les inconvéniens auxquels on s'expoſe en la rejettant ſont inſéparables de la pratique des vrais devoirs & plus apparens

que

que réels ; qu'enfin les hommes les plus prompts à y recourir ſont toujours ceux dont la probité eſt la plus ſuſpecte. D'où je conclus que vous ne ſauriez en cette occaſion ni faire ni accepter un appel, ſans renoncer en même tems à la raiſon, à la vertu, à l'honneur, & à moi. Retournez mes raiſonnemens comme il vous plaira, entaſſez de votre part ſophiſme ſur ſophiſme ; il ſe trouvera toujours qu'un homme de courage n'eſt point un lâche, & qu'un homme de bien ne peut être un homme ſans honneur. Or je vous ai démontré, ce me ſemble, que l'homme de courage dédaigne le duel, & que l'homme de bien l'abhorre.

J'ai cru, mon ami, dans une matiere auſſi grave, devoir faire parler la raiſon ſeule, & vous préſenter les choſes exactement telles qu'elles ſont. Si j'avois voulu les peindre telle que je les vois, & faire parler le ſentiment & l'humanité ; j'aurois pris un langage fort différent. Vous ſavez

que

que mon pere dans ſa jeuneſſe eut le malheur de tuer un homme en duel; cet homme étoit ſon ami; ils ſe battirent à regret, l'inſenſé point d'honneur les y contraignit. Le coup mortel qui priva l'un de la vie ôta pour jamais le repos à l'autre. Le triſte remord n'a pu depuis cé tems ſortir de ſon cœur; ſouvent dans la ſolitude on l'entend pleurer & gémir; il croit ſentir encore le fer pouſſé par ſa main cruelle entrer dans le cœur de ſon ami; il voit dans l'ombre de la nuit ſon corps pâle & ſanglant; il contemple en frémiſſant la playe mortelle; il voudroit étancher le ſang qui coule; l'effroi le ſaiſit, il s'écrie, ce cadavre affreux ne ceſſe de le pourſuivre. Depuis cinq ans qu'il a perdu le cher ſoutien de ſon nom & l'eſpoir de ſa famille, il s'en reproche la mort comme un juſte châtiment du Ciel, qui vengea ſur ſon fils unique le pere infortuné qu'il priva du ſien.

Je vous l'avoue; tout cela joint à mon aver-

averſion naturelle pour la cruauté m'inſpire une telle horreur des duels, que je les regarde comme le dernier degré de brutalité où les hommes puiſſent parvenir. Celui qui va ſe battre de gaité de cœur n'eſt à mes yeux qu'une bête féroce qui s'efforce d'en déchirer une autre, & s'il reſte le moindre ſentiment naturel dans leur ame, je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au ſang: ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature; ils deviennent par degrés cruels, inſenſibles; ils ſe jouent de la vie des autres, & la punition d'avoir pu manquer d'humanité eſt de la perdre enfin tout à fait. Que ſont-ils dans cet état? repond, veux tu leur devenir ſemblable? Non, tu n'es point fait pour cet odieux abbrutiſſement; redoute le premier pas qui peut t'y conduire: ton ame eſt encore innocente & ſaine; ne commence pas à la dépraver au péril de ta vie, par un effort

ſans

ſans vertu, un crime ſans plaiſir, un point d'honneur ſans raiſon.

Je ne t'ai rien dit de ta Julie; elle gagnera, ſans doute, à laiſſer parler ton cœur. Un mot, un ſeul mot, & je te livre à lui. Tu m'as honorée quelquefois du tendre nom d'épouſe: peut-être en ce moment dois-je porter celui de mere. Veux tu me laiſſer veuve avant qu'un nœud Sacré nous uniſſe?

P. S. J'employe dans cette lettre une autorité à la quelle jamais homme ſage n'a reſiſté. Si vous refuſez de vous y rendre, je n'ai plus rien à vous dire; mais penſez-y bien auparavant. Prenez huit-jours de réflexion pour méditer ſur cet important ſujet. Ce n'eſt pas au nom de la raiſon que je vous demande ce délai, c'eſt au mien. Souvenez-vous que j'uſe en cette occaſion du droit que vous m'avez donné vous-même & qu'il s'étend au moins juſques-là.

LET-

LETTRE LVIII.

De Julie à Milord Edouard.

CE n'eſt point pour me plaindre de vous, Milord, que je vous écris: puiſque vous m'outragez, il faut bien que j'aye avec vous des torts que j'ignore. Comment concevoir qu'un honnête homme voulut deshonorer ſans ſujet une famille eſtimable ? Contentez donc votre vengeance, ſi vous la croyez légitime. Cette lettre vous donne un moyen facile de perdre une malheureuſe fille qui ne ſe conſolera jamais de vous avoir offenſé, & qui met à votre diſcretion l'honneur que vous voulez lui ôter. Oui, Milord, vos imputations étoient juſtes, j'ai un amant aimé; il eſt maître de mon cœur & de ma perſonne; la mort ſeule pourra briſer un nœud ſi doux. Cet amant eſt celui-même que vous honoriez de votre amitié;

il

il en eſt digne, puiſqu'il vous aime & qu'il eſt vertueux. Cependant il va périr de votre main; je ſais qu'il faut du ſang à l'honneur outragé; je ſais que ſa valeur même le perdra; je ſais que dans un combat ſi peu redoutable pour vous, ſon intrépide cœur ira ſans crainte chercher le coup mortel. J'ai voulu retenir ce zele inconſideré; j'ai fait parler la raiſon. Hélas! en écrivant ma lettre j'en ſentois l'inutilité, & quelque reſpect que je porte à ſes vertus, je n'en attens point de lui d'aſſés ſublimes pour le détacher d'un faux point-d'honneur. Jouïſſez d'avance du plaiſir que vous aurez de percer le ſein de votre ami: mais ſachez, homme barbare, qu'au moins vous n'aurez pas celui de jouïr de mes larmes & de contempler mon deſeſpoir. Non, j'en jure par l'amour qui gémit au fond de mon cœur; ſoyez témoin d'un ſerment qui ne ſera point vain; je ne ſurvivrai pas d'un jour à celui pour qui je reſpire, & vous

aurez la gloire de mettre au tombeau d'un ſeul coup deux amans infortunés, qui n'eurent point envers vous de tort volontaire, & qui ſe plaiſoient à vous honorer.

On dit, Milord, que vous avez l'ame belle & le cœur ſenſible. S'ils vous laiſſent goûter en paix une vengeance que je ne puis comprendre & la douceur de faire des malheureux, puiſſent-ils quand je ne ſerai plus, vous inſpirer quelques ſoins pour un pere & une mere inconſolables, que la perte du ſeul enfant qui leur reſte va livrer à d'éternelles douleurs.

LETTRE LIX.

De M. d'Orbe à Julie.

JE me hâte, Mademoiſelle, ſelon vos ordres, de vous rendre compte de la commiſſion dont vous m'avez chargé. Je viens de chez Milord Edouard que j'ai trouvé ſouffrant encore de ſon entorſe, & ne pouvant marcher dans ſa chambre qu'à l'aide d'un bâton. Je lui ai remis votre lettre qu'il a ouverte avec empreſſement; il m'a paru ému en la liſant: il a rêvé quelque tems, puis il l'a relue une ſeconde fois avec une agitation plus ſenſible. Voici ce qu'il m'a dit en la finiſſant. *Vous ſavez, Monſieur, que les affaires d'honneur ont leurs regles dont on ne peut ſe départir: vous avez vû ce qui s'eſt paſſé dans celle-ci; il faut qu'elle ſoit vuidée régulierement. Prenez deux amis, & donnez-vous la peine de revenir ici demain matin avec eux; vous ſaurez alors ma reſolution.*

Je lui ai répréſenté que l'affaire s'étant paſſée entre nous, il ſeroit mieux qu'elle ſe terminât de même. *Je ſais ce qui convient*, m'a-t-il dit bruſquement, *& ferai ce qu'il faut. Amenez vos deux amis, ou je n'ai plus rien à vous dire.* Je ſuis ſorti là-deſſus, cherchant inutilement dans ma tête quel peut être ſon bizarre deſſein; quoiqu'il en ſoit j'aurai l'honneur de vous voir ce ſoir, & j'executerai demain ce que vous me preſcrirez. Si vous trouvez à propos que j'aille au rendez-vous avec mon cortege, je le compoſerai de gens dont je ſois ſûr à tout évenement.

LETTRE LX.

A Julie.

CAlme tes allarmes, tendre & chere Julie, & ſur le récit de ce qui vient de ſe paſſer connois & partage les ſentimens que j'éprouve.

J'étois ſi rempli d'indignation quand je reçus ta Lettre, qu'à peine pus-je la lire avec l'attention qu'elle méritoit. J'avois beau ne la pouvoir réfuter; l'aveugle colere étoit la plus forte. Tu peux avoir raiſon, diſois-je en moi-même, mais ne me parle jamais de te laiſſer avilir. Duſſai-je te perdre & mourir coupable, je ne ſouffrirai point qu'on manque au reſpect qui t'eſt dû, & tant qu'il me reſtera un ſouffle de vie, tu ſeras honorée de tout ce qui t'approche comme tu l'es de mon cœur. Je ne balançai pas pourtant ſur les huit jours que tu me demandois; l'acci-

dent de Milord Edouard & mon vœu d'obéiſſance concouroient à rendre ce délai néceſſaire. Réſolu, ſelon tes ordres, d'employer cet intervalle à méditer ſur le ſujet de ta lettre, je m'occupois ſans ceſſe à la relire & à y réfléchir, non pour changer de ſentiment, mais pour juſtifier le mien.

J'avois repris ce matin cette lettre trop ſage & trop judicieuſe à mon gré, & je la reliſois avec inquiétude, quand on a frapé à la porte de ma chambre. Un moment après, j'ai vû entrer Milord Edouard ſans épée, appuyé ſur une canne; trois perſonnes le ſuivoient, parmi leſquelles j'ai reconnu M. d'Orbe. Surpris de cette viſite imprévue, j'attendois en ſilence ce qu'elle devoit produire, quand Edouard m'a prié de lui donner un moment d'audience, & de le laiſſer agir & parler ſans l'interrompre. Je vous en demande, a-t-il dit, votre parole; la préſence de ces Meſſieurs, qui ſont de vos

amis

mis doit vous répondre que vous ne l'engagez pas indiscretement. Je l'ai promis sans balancer ; à peine avois-je achevé que j'ai vû avec l'étonnement que tu peux concevoir Milord Edouard à genoux devant moi. Surpris d'une si étrange attitude, j'ai voulu sur le champ le relever ; mais après m'avoir rappellé ma promesse, il m'a parlé dans ces termes. „ Je viens, „ Monsieur, retracter hautement les dis- „ cours injurieux que l'ivresse m'a fait te- „ nir en votre présence : leur injustice „ les rend plus offensans pour moi que „ pour vous, & je m'en dois l'authen- „ tique desaveu. Je me soumets à toute „ la punition que vous voudrez m'impo- „ ser ; & je ne croirai mon honneur réta- „ bli que quand ma faute sera réparée. „ A quelque prix que ce soit, accordez- „ moi le pardon que je vous demande, & „ me rendez votre amitié." Milord, lui ai-je dit aussi-tôt, je reconnois maintenant votre ame grande & genereuse ; & je sais

bien diſtinguer en vous les diſcours que le cœur dicte de ceux que vous tenez quand vous n'êtes pas à vous même; qu'ils ſoient à jamais oubliés. A l'inſtant, je l'ai ſoutenu en ſe relevant, & nous nous ſommes embraſſés. Après cela Milord ſe tournant vers les ſpectateurs, leur a dit; *Meſſieurs, je vous remercie de votre complaiſance. De braves gens comme vous*, a-t-il ajoûté d'un air fier & d'un ton animé, *ſentent que celui qui répare ainſi ſes torts, n'en fait endurer de perſonne. Vous pouvez publier ce que vous avez vu.* Enſuite il nous a tous quatre invités à ſouper pour ce ſoir, & ces Meſſieurs ſont ſortis.

A peine avons-nous été ſeuls qu'il eſt revenu m'embraſſer d'une maniere plus tendre & plus amicale; puis me prenant la main & s'aſſeyant à côté de moi; heureux mortel, s'eſt-il écrié, jouïſſez d'un bonheur dont vous êtes digne. Le cœur de Julie eſt à vous; puiſſiez-vous tous deux ..... que dites-vous, Milord? ai-

je

je interrompu; perdez vous le ſens? Non, m'a-t-il dit en ſouriant, mais peu s'en eſt falu que je ne le perdiſſe, & c'en étoit fait de moi, peut-être, ſi celle qui m'ôtoit la raiſon ne me l'eut rendue. Alors il m'a remis une lettre que j'ai été ſurpris de voir écrite d'une main qui n'en écrivit jamais à d'autre homme (*p*) qu'à moi. Quels mouvemens j'ai ſentis à ſa lecture! Je voyois une amante incomparable vouloir ſe perdre pour me ſauver, & je reconnoiſſois Julie. Mais quand je ſuis parvenu à cet endroit où elle jure de ne pas ſurvivre au plus fortuné des hommes, j'ai frémi des dangers que j'avois courus, j'ai murmuré d'être trop aimé, & mes terreurs m'ont fait ſentir que tu n'es qu'une mortelle. Ah rend-moi le courage dont tu me prives; j'en avois pour braver la mort qui ne menaçoit que moi ſeul, je n'en

(*p*) Il en faut, je penſe, excepter ſon pere.

n'en ai point pour mourir tout entier.

Tandis que mon ame ſe livroit à ces reflexions ameres, Edouard me tenoit des diſcours auxquels j'ai donné d'abord peu d'attention: cependant il me l'a rendue à force de me parler de toi; car ce qu'il m'en diſoit plaiſoit à mon cœur & n'excitoit plus ma jalouſie. Il m'a paru pénétré de regret d'avoir troublé nos feux & ton repos; tu es ce qu'il honore le plus au monde, & n'oſant te porter les excuſes qu'il m'a faites, il m'a prié de les recevoir en ton nom & de te les faire aggréer. Je vous ai regardé, m'a-t-il dit, comme ſon repréſentant, & n'ai pu trop m'humilier devant ce qu'elle aime, ne pouvant ſans la compromettre m'addreſſer à ſa perſonne ni même la nommer. Il avoue avoir conçu pour toi les ſentimens dont on ne peut ſe deffendre en te voyant avec trop de ſoin; mais c'étoit une tendre admiration plutôt que de l'amour. Ils ne lui ont jamais inſpiré ni prétention ni eſpoir; il les

a tous ſacrifiés aux notres à l'inſtant qu'ils lui ont été connus, & le mauvais propos qui lui eſt échapé étoit l'effet du punch & non de la jalouſie. Il traite l'amour en philoſophe qui croit ſon ame au deſſus des paſſions ; pour moi, je ſuis trompé s'il n'en a déja reſſenti quelqu'une qui ne permet plus à d'autres de germer profondément. Il prend l'épuiſement du cœur pour l'effort de la raiſon, & je ſais bien qu'aimer Julie & renoncer à elle n'eſt pas une vertu d'homme.

Il a deſiré de ſavoir en détail l'hiſtoire de nos amours, & les cauſes qui s'oppoſent au bonheur de ton ami ; j'ai cru qu'après ta lettre une demi-confidence étoit dangereuſe & hors de propos ; je l'ai faite entiere, & il m'a écouté avec une attention qui m'atteſtoit ſa ſincérité. J'ai vu plus d'une fois ſes yeux humides & ſon ame attendrie ; je remarquois ſur tout l'impreſſion puiſſante que tous les triomphes de la vertu faiſoient ſur ſon ame, & je

qu'on ne s'avilit ſans rien réparer, & qu'on ne fit attribuer à la crainte une démarche faite à contrecœur & de mauvaiſe grace. D'ailleurs, a-t-il ajoûté, ma réputation eſt faite; je puis être juſte ſans ſoupçon de lâcheté; mais vous qui êtes jeune & débutez dans le monde, il faut que vous ſortiez ſi net de la premiere affaire qu'elle ne tente perſonne de vous en ſuſciter une ſeconde. Tout eſt plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme; c'eſt à dire, à découvrir quelqu'un qui ſoit encore plus poltron qu'eux, & aux dépends duquel ils puiſſent ſe faire valoir. Je veux éviter à un homme d'honneur, comme vous la néceſſité de châtier ſans gloire un de ces gens-là, & j'aime mieux, s'ils ont beſoin de leçon qu'ils la reçoivent de moi que de vous; car une affaire de plus n'ôte rien à celui qui en a déja eu pluſieurs: Mais en avoir une eſt toujours une ſorte de tache, & l'amant de Julie en doit être exempt.

Voila

Voila l'abregé de ma longue converſation avec Milord Edouard. J'ai cru néceſſaire de t'en rendre compte afin que tu me preſcrives la maniere dont je dois me comporter avec lui.

Maintenant que tu dois être tranquilliſée, chaſſe je t'en conjure, les idées funeſtes qui t'occupent depuis quelques jours. Songe aux ménagemens qu'exige l'incertitude de ton état actuel. Oh ſi bientôt tu pouvois tripler mon être! Si bientôt un gage adoré..... eſpoir déja trop déçu viendrois-tu m'abuſer encore?.... ô deſirs! ô crainte! ô perplexités! Charmante amie de mon cœur, vivons pour nous aimer, & que le Ciel diſpoſe du reſte.

P. S. J'oubliois de te dire que Milord m'a remis ta Lettre, & que je n'ai point fait difficulté de la recevoir, ne jugeant pas qu'un pareil dépôt doive reſter entre les mains d'un tiers. Je te la rendrai à notre premiere entrevue;

vue ; car quant à moi, je n'en ai plus à faire. Elle eſt trop bien écrite au fond de mon cœur pour que jamais j'aye beſoin de la relire.

LETTRE LXI.

De Julie.

AMène demain Milord Edouard que je me jette à ſes pieds comme il s'eſt mis aux tiens. Quelle grandeur! quelle généroſité! O que nous ſommes petits devant lui! Conſerve ce précieux ami comme la prunelle de ton œil. Peut-être vaudroit-il moins s'il étoit plus tempérant; jamais homme ſans défauts eut-il de grandes vertus?

Mille angoiſſes de toute eſpéce m'avoient jettée dans l'abatement; ta lettre eſt venue ranimer mon courage éteint. En diſſipant mes terreurs elle m'a rendu mes peines plus ſupportables. Je me ſens maintenant aſſés de force pour ſouffrir. Tu vis; tu m'aimes, ton ſang, le ſang de ton ami n'ont point été répandus & ton honneur eſt en ſûreté: je ne ſuis donc

donc pas tout à fait misérable.

Ne manque pas au rendez-vous de demain. Jamais je n'eus si grand besoin de te voir, ni si peu d'espoir de te voir longtems. Adieu, mon cher & unique ami. Tu n'as pas bien dit, ce me semble; vivons pour nous aimer. Ah! il faloit dire; aimons-nous pour vivre.

LET-

LETTRE LXII.

De Claire à Julie.

FAudra-t-il toujours, aimable Cousine, ne remplir envers toi que les plus tristes devoirs de l'amitié? Faudra-t-il toujours dans l'amertume de mon cœur affliger le tien par de cruels avis? Hélas! tous nos sentimens nous sont communs, tu le sais bien & je ne saurois t'annoncer de nouvelles peines que je ne les aye déja senties. Que ne puis-je te cacher ton infortune sans l'augmenter! ou que la tendre amitié n'a-t-elle autant de charmes que l'amour! Ah! que j'effacerois promptement tous les chagrins que je te donne!

Hier après le concert, ta mere en s'en retournant ayant accepté le bras de ton ami, & toi celui de M. d'Orbe, nos deux peres resterent avec Milord à parler de politique; sujet dont je suis si excedée que l'en-

l'ennui me chaſſa dans ma chambre. Une demie heure après, j'entendis nommer ton ami pluſieurs fois avec aſſés de véhémence : je connus que la converſation avoit changé d'objet & je prêtai l'oreille. Je jugeai par la ſuite du diſcours qu'Edouard avoit oſé propoſer ton mariage avec ton ami, qu'il appelloit hautement le ſien, & auquel il offroit de faire en cette qualité un établiſſement convenable. Ton pere avoit rejetté avec mépris cette propoſition, & c'étoit là-deſſus que les propos commençoient à s'échauffer. Sachez, lui diſoit Milord, malgré vos préjugés qu'il eſt de tous les hommes le plus digne d'elle & peut-être le plus propre à la rendre heureuſe. Tous les dons qui ne dépendent pas des hommes, il les a reçus de la nature, & il y a ajoûté tous les talens qui ont dépendu de lui. Il eſt jeune, grand, bienfait, robuſte, adroit; il a de l'éducation, du ſens, des mœurs, du courage; il a l'eſprit orné, l'ame ſaine, que

lui

lui manque-t-il donc pour mériter votre aveu? La fortune? Il l'aura. Le tiers de mon bien ſuffit pour en faire le plus riche particulier du pays de Vaud, j'en donnerai s'il le faut juſqu'à la moitié. La nobleſſe? Vaine prérogative dans un pays où elle eſt plus nuiſible qu'utile. Mais il l'a encore, n'en doutez pas, non point écrite d'encre en de vieux parchemins, mais gravée au fond de ſon cœur en caracteres inéfaçables. En un mot, ſi vous preférez la raiſon au préjugé, & ſi vous aimez mieux votre fille que vos titres, c'eſt à lui que vous la donnerez.

Là-deſſus ton pere s'emporta vivement. Il traitta la propoſition d'abſurde & de ridicule. Quoi! Milord, dit-il, un homme d'honneur comme vous peut-il ſeulement penſer que le dernier rejetton d'une famille illuſtre aille éteindre ou dégrader ſon nom dans celui d'un Quidam ſans azile, & réduit à vivre d'aumônes? ..... Arrêtez, interrompit Edouard, vous parlez de mon ami,

ami, ſongez que je prends pour moi tous les outrages qui lui ſont faits en ma préſence, & que les noms injurieux à un homme d'honneur le ſont encore plus à celui qui les prononce. De tels quidams ſont plus reſpectables que tous les Hoûbereaux de l'Europe, & je vous défie de trouver aucun moyen plus honorable d'aller à la fortune que les hommages de l'eſtime & les dons de l'amitié. Si le Gendre que je vous propoſe ne compte point, comme vous, une longue ſuite d'ayeux toujours incertains, il ſera le fondement & l'honneur de ſa maiſon comme votre premier ancêtre le fut de la votre. Vous feriez-vous donc tenu pour deshonoré par l'alliance du chef de votre famille, & ce mépris ne réjailliroit-il pas ſur vous même? Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli ſi l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme eſtimable? Jugeons du paſſé par le préſent; ſur deux ou trois Citoyens qui s'illuſtrent par des mo-

moyens honnêtes, mille coquins annobliſſent tous les jours leur famille; & que prouvera cette nobleſſe dont leurs deſcendans feront ſi fiers, ſi non les vols & l'infamie de leur ancêtre? (*) On voit, je l'avoue, beaucoup de malhonnêtes gens parmi les roturiers; mais il y a toujours vingt à parier contre un qu'un gentilhomme deſcend d'un fripon. Laiſſons, ſi vous voulez l'origine à part, & peſons le mérite & les ſervices. Vous avez porté les armes chez un Prince étranger, ſon pere les a portées gratuitement pour la patrie. Si vous avez bien ſervi, vous avez été bien payé, & quelque honneur que vous ayez acquis à la guerre, cent roturiers en ont acquis encore plus que vous.

De

(*) Les lettres de nobleſſe ſont rares en ce ſiecle, & même elles y ont été illuſtrées au moins une fois. Mais quant à la nobleſſe qui s'acquiert à prix d'argent & qu'on achette avec des charges, tout ce que j'y vois de plus honorable eſt le privilege de n'être pas pendu.

Dequoi s'honore donc, continua Milord Edouard, cette nobleſſe dont vous êtes ſi fier? Que fait-elle pour la gloire de la patrie ou le bonheur du genre-humain? Mortelle ennemie des loix & de la liberté qu'a-t-elle jamais produit dans la plupart des pays où elle brille, ſi ce n'eſt la force de la Tyrannie & l'oppreſſion des peuples? Oſez-vous dans une République vous honorer d'un état deſtructeur des vertus & de l'humanité? d'un état où l'on ſe vante de l'eſclavage, & où l'on rougit d'être homme? Liſez les annales de votre patrie; (*) en quoi votre ordre a-t-il bien mérité d'elle? Quels nobles comptez-vous parmi ſes libérateurs? Les *Furſt*, les *Tell*, les *Stauffacher* étoient-ils gentilshommes? Quelle eſt donc cette gloire inſenſée dont vous faites

(*) Il y a ici beaucoup d'inexactitude. Le pays de vaud n'a jamais fait partie de la Suiſſe. C'eſt une conquête des Bernois, & ſes habitans ne ſont ni citoyens ni libres, mais ſujets.

faites tant de bruit? Celle de ſervir un homme, & d'être à charge à l'Etat.

Conçois, ma chere, ce que je ſouffrois de voir cet honnête homme nuire ainſi par une âpreté déplacée aux intérêts de l'ami qu'il vouloit ſervir. En effet, ton pere irrité par tant d'invectives piquantes quoique générales, ſe mit à les repouſſer par des perſonalités. Il dit nettement à Milord Edouard que jamais homme de ſa condition n'avoit tenu les propos qui venoient de lui échaper. Ne plaidez point inutilement la cauſe d'autrui, ajouta-t-il d'un ton bruſque; tout grand ſeigneur que vous êtes, je doute que vous puſſiez bien deffendre la votre ſur le ſujet en queſtion. Vous demandez ma fille pour votre ami prétendu ſans ſavoir ſi vous-même ſériez bon pour elle, & je connois aſſés la nobleſſe d'Angleterre pour avoir ſur vos diſcours une médiocre opinion de la votre.

Pardieu! dit Milord, quoique vous

penſiez de moi, je ſerois bien fâché de n'avoir d'autre preuve de mon mérite que celui d'un homme mort depuis cinq cens ans. Si vous connoiſſez la nobleſſe d'Angleterre, vous ſavez qu'elle eſt la plus éclairée, la mieux inſtruite, la plus ſage & la plus brave de l'Europe : avec cela, je n'ai pas beſoin de chercher ſi elle eſt la plus antique; car quand on parle de ce qu'elle eſt, il n'eſt pas queſtion de ce qu'elle fut. Nous ne ſommes point, il eſt vrai, les eſclaves du Prince mais ſes amis, ni les tirans du peuple mais ſes chefs. Garants de la liberté, ſoutiens de la patrie & appuis du trône, nous formons un invincible équilibre entre le peuple & le Roi. Notre premier devoir eſt envers la Nation; le ſecond, envers celui qui la gouverne : ce n'eſt pas ſa volonté mais ſon droit que nous conſultons; Miniſtres ſuprêmes des loix dans la chambre des Pairs, quelquefois même légiſlateurs, nous rendons également juſtice au peu-

peuple & au Roi, & nous ne ſouffrons point que perſonne diſe, *Dieu & mon épée*, mais ſeulement, *Dieu & mon droit*.

Voila, Monſieur, continua-t-il, quelle eſt cette nobleſſe reſpectable, ancienne autant qu'aucune autre, mais plus fiere de ſon mérite que de ſes ancêtres, & dont vous parlez ſans la connoître. Je ne ſuis point le dernier en rang dans cet ordre illuſtre, & crois, malgré vos prétentions vous valoir à tous égards. J'ai une ſœur à marier: elle eſt noble, jeune, aimable, riche; elle ne cede à Julie que par les qualités que vous comptez pour rien. Si quiconque a ſenti les charmes de votre fille pouvoit tourner ailleurs ſes yeux & ſon cœur, quel honneur je me ferois d'accepter avec rien pour mon Beaufrere celui que je vous propoſe pour Gendre avec la moitié de mon bien!

Je connus à la réplique de ton pere que cette converſation ne faiſoit que l'aigrir, &, quoique pénétrée d'admiration pour la

généroſité de Milord Edouard, je ſentis qu'un homme auſſi peu liant que lui n'étoit propre qu'à ruiner à jamais la négociation qu'il avoit entrepriſe. Je me hâtai donc de rentrer avant que les choſes allaſſent plus loin. Mon retour fit rompre cet entretien, & l'on ſe ſépara le moment d'après aſſés froidement. Quant à mon pere, je trouvai qu'il ſe comportoit très bien dans ce démêlé. Il appuya d'abord avec intérêt la propoſition; mais voyant que ton pere n'y vouloit point entendre, & que la diſpute commençoit à s'animer, il ſe retourna comme de raiſon du parti de ſon Beaufrere, & en interrompant à propos l'un & l'autre par des diſcours moderés, il les retint tous deux dans des bornes dont ils ſeroient vraiſemblablement ſortis s'ils fuſſent reſtés tête à tête. Après leur départ, il me fit confidence de ce qui venoit de ſe paſſer, & comme je prévis où il en alloit venir, je me hâtai de lui dire que les choſes étant en cet état, il ne con-

convenoit plus que la perſonne en queſtion te vit ſi ſouvent ici, & qu'il ne conviendroit pas même qu'il y vint du tout, ſi ce n'étoit faire une eſpece d'affront à M. d'Orbe dont il étoit l'ami; mais que je le prierois de l'amener plus rarement ainſi que Milord Edouard. C'eſt, ma chere, tout ce que j'ai pu faire de mieux pour ne leur pas fermer tout à fait ma porte.

Ce n'eſt pas tout. La criſe où je te vois me force à revenir ſur mes avis précedens. L'affaire de Milord Edouard & de ton ami a fait par la ville tout l'éclat auquel on devoit s'attendre. Quoique M. d'Orbe ait gardé le ſecret ſur le fond de la querelle, trop d'indices le décellent pour qu'il puiſſe reſter caché. On ſoupçonne, on conjecture, on te nomme: le raport du guet n'eſt pas ſi bien étouffé qu'on ne s'en ſouvienne, & tu n'ignores pas qu'aux yeux du public la vérité ſoupçonnée eſt bien près de l'évidence. Tout

ce que je puis te dire pour ta conſolation c'eſt qu'en général on approuve ton choix, & qu'on verroit avec plaiſir l'union d'un ſi charmant couple; ce qui me confirme que ton ami s'eſt bien comporté dans ce pays & n'y eſt gueres moins aimé que toi: Mais que fait la voix publique à ton inflexible pere? Tous ces bruits lui ſont parvenus ou lui vont parvenir, & je frémis de l'effet qu'ils peuvent produire, ſi tu ne te hâtes de prévenir ſa colere. Tu dois t'attendre de ſa part à une explication terrible pour toi-même, & peut-être à pis encore pour ton ami: non que je penſe qu'il veuille à ſon âge ſe meſurer avec un jeune homme qu'il ne croit pas digne de ſon épée; mais le pouvoir qu'il a dans la ville lui fourniroit, s'il le vouloit, mille moyens de lui faire un mauvais parti, & il eſt à craindre que ſa fureur ne lui en inſpire la volonté.

Je t'en conjure à genoux, ma douce amie, ſonge aux dangers qui t'environnent, &

& dont le riſque augmente à chaque inſtant. Un bonheur inouï t'a préſervée juſqu'à préſent au milieu de tout cela; tandis qu'il en eſt tems encore mets le ſceau de la prudence au miſtere de tes amours, & ne pouſſe pas à bout la fortune, de peur qu'elle n'envelope dans tes malheurs celui qui les aura cauſés. Croismoi, mon ange, l'avenir eſt incertain; mille évenemens peuvent, avec le tems, offrir des reſſources ineſperées; mais quant à préſent, je te l'ai dit & le répete plus fortement; éloigne ton ami, ou tu es perdue.

LETTRE LXIII.

De Julie à Claire.

TOut ce que tu avois prévu, ma chere, eſt arrivé. Hier une heure après notre retour, mon pere entra dans la chambre de ma mere, les yeux étincellans, le viſage enflammé ; dans un état en un mot où je ne l'avois jamais vû. Je compris d'abord qu'il venoit d'avoir querelle ou qu'il alloit la chercher, & ma conſcience agitée me fit trembler d'avance.

Il commença par apoſtropher vivement mais en général les meres de famille qui appellent indiſcrétement chez elle de jeunes gens ſans état & ſans nom, dont le commerce n'attire que honte & deshonneur à celles qui les écoutent. Enſuite voyant que cela ne ſuffiſoit pas pour arracher quelque réponſe d'une femme intimidée, il cita ſans ménagement en exemple ce-

ce qui s'étoit passé dans notre maison, depuis qu'on y avoit introduit un prétendu bel-esprit, un diseur de riens, plus propre à corrompre une fille sage qu'à lui donner aucune bonne instruction. Ma mere, qui vit qu'elle gagneroit peu de chose à se taire, l'arrêta sur ce mot de corruption, & lui demanda ce qu'il trouvoit dans la conduite ou dans la réputation de l'honnête homme dont il parloit, qui put autoriser de pareils soupçons. Je n'ai pas cru, ajoûta-t-elle, que l'esprit & le mérite fussent des titres d'exclusion dans la société. A qui donc faudra-t-il ouvrir votre maison si les talens & les mœurs n'en obtiennent pas l'entrée? A des gens sortables, Madame, reprit-il en colere, qui puissent réparer l'honneur d'une fille quand ils l'ont offensé. Non, dit-elle, mais à des gens de bien qui ne l'offensent point. Aprenez, dit-il, que c'est offenser l'honneur d'une maison que d'oser en solliciter l'alliance sans titres pour l'obtenir. Loin de voir

en cela, dit ma mere, une offenſe, je n'y vois au contraire, qu'un témoignage d'eſtime. D'ailleurs, je ne ſache point que celui contre qui vous vous emportez ait rien fait de ſemblable à votre égard. Il l'a fait, Madame, & fera pis encore ſi je n'y mets ordre; mais je veillerai, n'endoutez pas aux ſoins que vous rempliſſez ſi mal.

Alors commença une dangereuſe altercation qui m'apprit que les bruits de ville dont tu parles étoient ignorés de mes parens, mais durant laquelle ton indigne Couſine eut voulu être à cent pieds ſous terre. Imagine-toi la meilleure & la plus abuſée des meres faiſant l'éloge de ſa coupable fille, & la louant, hélas! de toutes les vertus qu'elle a perdues, dans les termes les plus honorables, ou pour mieux dire, les plus humilians. Figure-toi un pere irrité, prodigue d'expreſſions offenſantes, & qui dans tout ſon emportement n'en laiſſe pas échaper une qui marque le moin-

moindre doute ſur la ſageſſe de celle que le remord déchire & que la honte écraſe en ſa préſence. O quel incroyable tourment d'une conſcience avilie de ſe reprocher des crimes que la colere & l'indignation ne pourroient ſoupçonner! Quel poids accablant & inſupportable que celui d'une fauſſe louange, & d'une eſtime que le cœur rejette en ſecret! Je m'en ſentois tellement oppreſſée que pour me délivrer d'un ſi cruel ſupplice j'étois prête à tout avouer, ſi mon pere m'en eut laiſſé le tems; mais l'impétuoſité de ſon emportement lui faiſoit redire cent fois les mêmes choſes, & changer à chaque inſtant de ſujet. Il remarqua ma contenance baſſe, éperdue, humiliée, indice de mes remords. S'il n'en tira pas la conſéquence de ma faute, il en tira celle de mon amour, & pour m'en faire plus de honte, il en outragea l'objet en des termes ſi odieux, & ſi mépriſans que je ne pus malgré tous mes efforts le laiſſer pourſuivre ſans l'interrompre.

Je ne ſais, ma chere, où je trouvai tant de hardieſſe & quel moment d'égarement me fit oublier ainſi le devoir & la modeſtie; mais ſi j'oſai ſortir un inſtant d'un ſilence reſpectueux, j'en portai, comme tu vas voir, aſſés rudement la peine. Au nom du Ciel, lui dis-je, daignez vous appaiſer; jamais un homme digne de tant d'injures ne ſera dangereux pour moi. A l'inſtant, mon pere, qui crut ſentir un reproche à travers ces mots & dont la fureur n'attendoit qu'un prétexte, s'élança ſur ta pauvre amie: pour la premiere fois de ma vie, je reçus un ſoufflet qui ne fut pas le ſeul, & ſe livrant à ſon tranſport avec une violence égale à celle qu'il lui avoit coûté, il me maltraita ſans ménagement, quoique ma mere ſe fut jettée entre deux, m'eut couverte de ſon corps, & eut reçu quelques uns des coups qui m'étoient portés. En reculant pour les éviter je fis un faux pas, je tombai, & mon viſage alla donner contre le pied d'une table qui me fit ſaigner.

Ici finit le triomphe de la colere & commença celui de la nature. Ma chute, mon sang, mes larmes, celles de ma mere l'émurent. Il me releva avec un air d'inquietude & d'empressement, & m'ayant assise sur une chaise, ils rechercherent tous deux avec soin, si je n'étois point blessée. Je n'avois qu'une legere contusion au front & ne saignois que du nés. Cependant, je vis au changement d'air & de voix de mon Pere qu'il étoit mécontent de ce qu'il venoit de faire. Il ne revint point à moi par des carresses, la dignité paternelle ne souffroit pas un changement si brusque; mais il revint à ma mere avec de tendres excuses, & je voyois si bien, aux regards qu'il jettoit furtivement sur moi, que la moitié de tout cela m'étoit indirectement addressée. Non, ma chere, il n'y a point de confusion si touchante que celle d'un tendre pere qui croit s'être mis dans son tort. Le cœur d'un pere sent qu'il est fait pour pardonner, & non pour avoir besoin de pardon.

Il étoit l'heure du ſouper; on le fit retarder pour me donner le tems de me remettre, & mon pere ne voulant pas que les domeſtiques fuſſent témoins de mon deſordre m'alla chercher lui-même un verre d'eau, tandis que ma mere me baſſinoit le viſage. Hélas, cette pauvre maman! Déja languiſſante & valetudinaire, elle ſe ſeroit bien paſſée d'une pareille ſcene, & n'avoit gueres moins beſoin de ſecours que moi.

A table, il ne me parla point; mais ce ſilence étoit de honte & non de dédain; il affectoit de trouver bon chaque plat pour dire à ma mere de m'en ſervir, & ce qui me toucha le plus ſenſiblement, fut de m'appercevoir qu'il cherchoit les occaſions de nommer ſa fille, & non pas Julie comme à l'ordinaire.

Après le ſoupé l'air, ſe trouva ſi froid que ma mere fit faire du feu dans ſa chambre. Elle s'aſſit à l'un des coins de la cheminée & mon pere à l'autre. J'al-

loia

lois prendre une chaiſe pour me placer entre eux, quand m'arrêtant par ma robe & me tirant à lui ſans rien dire, il m'aſſit ſur ſes genoux. Tout cela ſe fit ſi promptement, & par une ſorte de mouvement ſi involontaire, qu'il en eut une eſpece de repentir le moment d'après. Cependant j'étois ſur ſes genoux, il ne pouvoit plus s'en dédire, & ce qu'il y avoit de pis pour la contenance, il faloit me tenir embraſſée dans cette génante attitude. Tout cela ſe faiſoit en ſilence; mais je ſentois de tems en tems ſes bras ſe preſſer contre mes flancs avec un ſoupir aſſés mal étouffé. Je ne ſais quelle mauvaiſe honte empêchoit ces bras paternels de ſe livrer à ces douces étreintes; une certaine gravité qu'on n'oſoit quitter; une certaine confuſion qu'on n'oſoit vaincre mettoient entre un pere & ſa fille ce charmant embarras que la pudeur & l'amour donnent aux amans; tandis qu'une tendre mere, tranſportée d'aiſe, dévoroit en ſecret un ſi doux

ſpec-

ſpectacle. Je voyois, je ſentois tout cela, mon ange, & ne pus tenir plus longtems à l'attendriſſement qui me gagnoit. Je feignis de gliſſer; je jettai pour me retenir un bras au cou de mon pere; je penchai mon viſage ſur ſon viſage vénérable, & dans un inſtant il fut couvert de mes baiſers & inondé de mes larmes. Je ſentis à celles qui lui couloient des yeux qu'il étoit lui même ſoulagé d'une grande peine; ma mere vint partager nos tranſports. Douce & paiſible innocence, tu manquas ſeule à mon cœur pour faire de cette ſcene de la nature le plus délicieux moment de ma vie!

Ce matin, la laſſitude & le reſſentiment de ma chute m'ayant retenue au lit un peu tard, mon pere eſt entré dans ma chambre avant que je fuſſe levée; il s'eſt aſſis à côté de mon lit en s'informant tendrement de ma ſanté; il a pris une de mes mains dans les ſiennes, il s'eſt abaiſſé juſqu'à la baiſer pluſieurs fois en m'appellant ſa

chere

chere fille, & me témoignant du regret de ſon emportement. Pour moi, je lui ai dit, & je le penſe, que je ſerois trop heureuſe d'être batue tous les jours au même prix, & qu'il n'y a point de traitement ſi rude qu'une ſeule de ſes careſſes n'efface au fond de mon cœur.

Après cela prenant un ton plus gráve, il m'a remiſé ſur le ſujet d'hier & ma ſignifié ſa volonté en termes honnêtes, mais précis. Vous ſavez, m'a-t-il dit à qui je vous deſtine, je vous l'ai déclaré dès mon arrivée, & ne changerai jamais d'intention ſur ce point. Quant à l'homme dont m'a parlé Milord Edouard, quoique je ne lui diſpute point le mérite que tout le monde lui trouve, je ne ſais s'il a conçu de lui-même le ridicule eſpoir de s'allier à moi, ou ſi quelqu'un a pu le lui inſpirer; mais quand je n'aurois perſonne en vue & qu'il auroit toutes les guinées de l'Angleterre, ſoyez ſûre que je n'accepterois jamais un tel gendre. Je vous défends

fends de le voir & de lui parler de votre vie, & cela, autant pour la ſûreté de la ſienne que pour votre honneur. Quoique je me ſois toujours ſenti peu d'inclination pour lui, je le hais ſur tout à préſent pour les excès qu'il m'a fait commettre, & ne lui pardonnerai jamais ma brutalité.

A ces mots, il eſt ſorti ſans attendre ma réponſe, &, preſque avec le même air de ſévérité qu'il venoit de ſe reprocher. Ah, ma Couſine, quels monſtres d'enfer ſont ces préjugés, qui dépravent les meilleurs cœurs, & font taire à chaque inſtant la nature?

Voila, ma Claire, comment s'eſt paſſée l'explication que tu avois prévue, & dont je n'ai pu comprendre la cauſe juſqu'à ce que ta Lettre me l'ait appriſe. Je ne puis bien te dire quelle révolution s'eſt faite en moi, mais depuis ce moment je me trouve changée. Il me ſemble que je tourne les yeux avec plus de regret ſur l'heureux tems où je vivois tranquille &

con-

contente au ſein de ma famille, & que je ſens augmenter le ſentiment de ma faute, avec celui des biens qu'elle m'a fait perdre. Di, cruelle! di-le moi ſi tu l'oſes, le tems de l'amour feroit-il paſſé & faut-il ne ſe plus revoir? Ah, ſens-tu bien tout ce qu'il y a de ſombre & d'horrible dans cette funeſte idée? Cependant l'ordre de mon pere eſt précis, le danger de mon amant eſt certain! Sais-tu ce qui réſulte en moi de tant de mouvemens oppoſés qui s'entredétruiſent? Une ſorte de ſtupidité qui me rend l'ame preſque inſenſible, & ne me laiſſe l'uſage ni des paſſions ni de la raiſon. Le moment eſt critique, tu me l'as dit & je le ſens; cependant, je ne fus jamais moins en état de me conduire. J'ai voulu tenter vingt fois d'écrire à celui que j'aime: je ſuis prête à m'évanouïr à chaque ligne & n'en ſaurois tracer deux de ſuite. Il ne me reſte que toi, ma douce amie, daigne penſer, parler, agir pour moi; je remets mon ſort en tes mains; quelque

parti

parti que tu prennes je confirme d'avance tout ce que tu feras ; je confie à ton amitié ce pouvoir funeſte que l'amour m'a vendu ſi cher. Sépare moi pour jamais de moi-même ; donne-moi la mort s'il faut que je meure, mais ne me force pas à me percer le cœur de ma propre main.

O mon ange ! ma protectriſe ! quel horrible emploi je te laiſſe ! Auras-tu le courage de l'exercer ? ſauras-tu bien en adoucir la barbarie ? Hélas ! ce n'eſt pas mon cœur ſeul qu'il faut déchirer. Claire, tu le ſais, tu le ſais, comment je ſuis aimée ! Je n'ai pas même la conſolation d'être la plus à plaindre. De grace ! fais parler mon cœur par ta bouche ; pénetre le tien de la tendre commiſération de l'amour ; conſole un infortuné ! Di-lui cent fois ..... Ah, di-lui ..... Ne crois-tu pas, chere amie, que malgré tous les préjugés, tous les obſtacles, tous les revers, le Ciel nous a faits l'un pour l'autre ? Oui, oui, j'en ſuis ſûre ; il nous deſtine

tine à être unis. Il m'eſt impoſſible de perdre cette idée; il m'eſt impoſſible de renoncer à l'eſpoir qui la ſuit. Di-lui qu'il ſe garde lui-même du découragement & du deſeſpoir. Ne t'amuſe point à lui demander en mon nom amour & fidélité; encore moins à lui en promettre autant de ma part. L'aſſurance n'en eſt-elle pas au fond de nos ames? Ne ſentons nous pas qu'elles ſont indiviſibles, & que nous n'en avons plus qu'une à nous deux? Di-lui donc ſeulement qu'il eſpere; & que ſi le ſort nous pourſuit, il ſe fie au moins à l'amour: car, je le ſens, ma Couſine, il guerira de maniere ou d'autre les maux qu'il nous cauſe, & quoi que le Ciel ordonne de nous, nous ne vivrons pas long-tems ſéparés.

P. S. Après ma Lettre écrite, j'ai paſſé dans la chambre de ma mere, & je m'y ſuis trouvée ſi mal que je ſuis obligée de venir me remettre dans

mon

mon lit. Je m'apperçois même..... je crains ..... ah, ma chere! je crains bien que ma chute d'hier n'ait quelque ſuite plus funeſte que je n'avois penſé. Ainſi tout eſt fini pour moi; toutes mes eſpérances m'abandonnent en même tems.

LETTRE LXIV.

De Claire à M. d'Orbe.

MOn pere m'a rapporté ce matin l'entretien qu'il eut hier avec vous. Je vois avec plaiſir que tout s'achemine à ce qu'il vous plait d'appeller votre bonheur. J'eſpere, vous le ſavez, d'y trouver auſſi le mien; l'eſtime & l'amitié vous ſont acquiſes, & tout ce que mon cœur peut nourrir de ſentimens plus tendres eſt encore à vous. Mais ne vous y trompez pas; je ſuis en femme une eſpece de monſtre, & je ne ſais par quelle bizarrerie de la nature l'amitié l'emporte en moi ſur l'amour. Quand je vous dis que ma Julie m'eſt plus chere que vous, vous n'en faites que rire, & cependant rien n'eſt plus vrai. Julie le ſent ſi bien qu'elle eſt plus jalouſe pour vous que vous-même, & que tandis que vous paroiſſez content,

tent, elle trouve toujours que je ne vous aime pas assez. Il y a plus, & je m'attache tellement à tout ce qui lui est cher, que son amant & vous, êtes à peu près dans mon cœur en même dégré, quoique de différentes manieres. Je n'ai pour lui que de l'amitié, mais elle est plus vive; je crois sentir un peu d'amour pour vous, mais, il est plus posé. Quoique tout cela pût paroitre assés équivalent pour troubler la tranquillité d'un jaloux, je ne pense pas que la votre en soit fort altérée.

Que les pauvres enfans en sont loin, de cette douce tranquillité dont nous osons jouïr; & que notre contentement a mauvaise grace tandis que nos amis sont au desespoir! C'en est fait, il faut qu'ils se quittent; voici l'instant peut-être, de leur éternelle séparation, & la tristesse que nous leur reprochâmes le jour du concert étoit peut-être un pressentiment qu'ils se voyoient pour la derniere fois. Cependant votre ami ne sait rien de

son

ſon infortune : Dans la ſécurité de ſon cœur il jouït encore du bonheur qu'il a perdu ; au moment du deſeſpoir il goûte en idée une ombre de félicité ; & comme celui qu'enleve un trépas imprévu, le malheureux ſonge à vivre & ne voit pas la mort qui va le ſaiſir. Hélas ! c'eſt de ma main qu'il doit recevoir ce coup terrible ! O divine amitié ! ſeule idole de mon cœur ! vien l'animer de ta ſainte cruauté. Donne-moi le courage d'être barbare, & de te ſervir dignement dans un ſi douloureux devoir.

Je compte ſur vous en cette occaſion & j'y compterois même quand vous m'aimeriez moins ; car je connois votre ame ; je ſais qu'elle n'a pas beſoin du zele de l'amour, où parle celui de l'humanité. Il s'agit d'abord d'engager notre ami à venir chez moi demain dans la matinée. Gardez-vous, au ſurplus, de l'avertir de rien. Aujourd'hui l'on me laiſſe libre, & j'irai paſſer l'après-midi chez Julie ; tâchez de

trouver Milord Edouard, & de venir ſeul avec lui m'attendre à huit heures, afin de convenir enſemble de ce qu'il faudra faire pour réſoudre au départ cet infortuné, & prévenir ſon deſeſpoir.

J'eſpere beaucoup de ſon courage & de nos ſoins. J'eſpere encore plus de ſon amour. La volonté de Julie, le danger que courent ſa vie & ſon honneur ſont des motifs auxquels il ne reſiſtera pas. Quoiqu'il en ſoit; je vous déclare qu'il ne ſera point queſtion de noce entre nous, que Julie ne ſoit tranquille, & que jamais les larmes de mon amie n'arroſeront le nœud qui doit nous unir. Ainſi, Monſieur, s'il eſt vrai que vous m'aimiez, votre intérêt s'accorde en cette occaſion avec votre généroſité; & ce n'eſt pas tellement ici l'affaire d'autrui, que ce ne ſoit auſſi la vôtre!

LETTRE LXV.

De Claire à Julie.

TOut eſt fait; & malgré ſes imprudences, ma Julie eſt en ſûreté. Les ſecrets de ton cœur ſont enſevelis dans l'ombre du miſtere; tu es encore au ſein de ta famille & de ton pays, chérie, honorée, jouiſſant d'une réputation ſans tache, & d'une eſtime univerſelle. Conſidere en frémiſſant les dangers que la honte ou l'amour t'ont fait courir en faiſant trop ou trop peu. Apprens à ne vouloir plus concilier des ſentimens incompatibles, & bénis le Ciel, trop aveugle amante ou fille trop craintive, d'un bonheur qui n'étoit reſervé qu'à toi.

Je voulois éviter à ton triſte cœur le détail de ce départ ſi cruel & ſi néceſſaire. Tu l'as voulu, je l'ai promis, je tiendrai parole avec cette même franchiſe qui nous

eſt commune, & qui ne mit jamais aucun avantage en balance avec la bonne foi. Lis donc, chere & déplorable amie; lis, puis qu'il le faut; mais prend courage & tien-toi ferme.

Toutes les meſures que j'avois priſes & dont je te rendis compte hier ont été ſuivies de point en point. En rentrant chez moi j'y trouvai M. d'Orbe & Milord Edouard. Je commençai par déclarer au dernier ce que nous ſavions de ſon héroïque généroſité, & lui témoignai combien nous en étions toutes deux pénétrées. Enſuite, je leur expoſai les puiſſantes raiſons que nous avions d'éloigner promptement ſon ami, & les difficultés que je prévoyois à l'y reſoudre. Milord ſentit parfaitement tout cela & montra beaucoup de douleur de l'effet qu'avoit produit ſon zele inconſidéré. Ils convinrent qu'il étoit important de précipiter le départ de ton ami, & de ſaiſir un moment de conſentement pour prévenir de nouvelles irréſolutions, & l'arracher

racher au continuel danger du ſéjour. Je voulois charger M. d'Orbe de faire à ſon inſçu les préparatifs convenables ; mais Milord regardant cette affaire comme la ſienne, voulut en prendre le ſoin. Il me promit que ſa chaiſe ſeroit prête ce matin à onſe heures, ajoûtant qu'il l'accompagneroit auſſi loin qu'il ſeroit néceſſaire, propoſa de l'emmener d'abord ſous un autre prétexte pour le déterminer plus loiſir. Cet expédient ne me parut pas aſſé franc pour nous & pour notre ami, & je ne voulus pas, non plus, l'expoſer loin de nous au premier effet d'un deſeſpoir qui pouvoit plus aiſément échaper aux yeux de Milord qu'aux miens. Je n'acceptai pas, par la même raiſon, la propoſition qu'il fit de lui parler lui-même & d'obtenir ſon conſentement. Je prévoyois que cette négociation ſeroit délicate, & je n'en voulus charger que moi ſeule ; car je connois plus ſûrement les endroits ſenſibles de ſon cœur, & je ſais qu'il regne tou-

jours entre hommes une ſéchereſſe qu'une femme ſait mieux adoucir. Cependant, je conçus que les ſoins de Milord ne nous ſeroient pas inutiles pour préparer les choſes. Je vis tout l'effet que pouvoient produire ſur un cœur vertueux les diſcours d'un homme ſenſible qui croit n'être qu'un philoſophe, & quelle chaleur la voix d'un ami pouvoit donner aux raiſonnemens d'un ſage.

J'engageai donc Milord Edouard à paſſer avec lui la ſoirée, &, ſans rien dire qui eut un raport direct à ſa ſituation, de diſpoſer inſenſiblement ſon ame à la fermeté ſtoïque. Vous qui ſavez ſi bien votre Epictête, lui dis-je; voici le cas où jamais de l'employer utilement. Diſtinguez avec ſoin les biens apparens des biens réels; ceux qui ſont en nous de ceux qui ſont hors de nous. Dans un moment où l'épreuve ſe prépare au dehors, prouvez-lui qu'on ne reçoit jamais de mal que de ſoi-même, & que le ſage ſe portant par tout avec lui,

porte

porte auſſi par tout ſon bonheur. Je compris à ſa réponſe que cette légere ironie, qui ne pouvoit le fâcher, ſuffiſoit pour exciter ſon zele, & qu'il comptoit fort m'envoyer le lendemain ton ami bien préparé. C'étoit tout ce que j'avois prétendu: car quoiqu'au fond, je ne faſſe pas grand cas, non plus que toi, de toute cette philoſophie parliere; je ſuis perſuadée qu'un honnête homme a toujours quelque honte de changer de maximes du ſoir au matin, & de ſe dédire en ſon cœur dès le lendemain de tout ce que ſa raiſon lui dictoit la veille.

M. d'Orbe vouloit être auſſi de la partie, & paſſer la ſoirée avec eux, mais je le priai de n'en rien faire; il n'auroit fait que s'ennuyer ou gêner l'entretien. L'intérêt que je prens à lui ne m'empêche pas de voir qu'il n'eſt point du vol des deux autres. Ce penſer mâle des ames fortes, qui leur donne un idiome ſi particulier eſt une langue dont il n'a pas la grammaire.

En les quittant, je ſongeai au punch, & craignant les confidences anticipées j'engliſſai un mot en riant à Milord. Raſſurez-vous, me dit-il, je me livre aux habitudes quand je n'y vois aucun danger; mais je ne m'en ſuis jamais fait l'eſclave; il s'agit ici de l'honneur de Julie, du deſtin peut-être de la vie d'un homme & de mon ami. Je boirai du punch ſelon ma coutume, de peur de donner à l'entretien quelque air de préparation; mais ce punch ſera de la limonade, & comme il s'abſtient d'en boire, il ne s'en appercevra point. Ne trouves-tu pas, ma chere, qu'on doit être bien humilié d'avoir contracté des habitudes qui forcent à de pareilles précautions?

J'ai paſſé la nuit dans de grandes agitations qui n'étoient pas toutes pour ton compte. Les plaiſirs innocens de notre premiere jeuneſſe; la douceur d'une ancienne familiarité; la ſociété plus reſſerrée encore depuis une année entre lui & moi

par

par la difficulté qu'il avoit de te voir; tout portoit dans mon ame l'amertume de cette ſeparation. Je ſentois que j'allois perdre avec la moitié de toi-même une partie de ma propre exiſtence. Je comptois les heures avec inquietude, & voyant poindre le jour, je n'ai pas vu naître ſans effroi celui qui devoit décider de ton ſort. J'ai paſſé la matinée à méditer mes diſcours & à reflechir ſur l'impreſſion qu'ils pouvoient faire. Enfin, l'heure eſt venue & j'ai vû entrer ton ami. Il avoit l'air inquiet, & m'a demandé précipitamment de tes nouvelles; car dès le lendemain de ta ſcene avec ton pere, il avoit ſû que tu étois malade, & Milord Edouard lui avoit confirmé hier que tu n'étois pas ſortie de ton lit. Pour éviter là-deſſus le détails, je lui ai dit auſſitôt que je t'avois laiſſée mieux hier au ſoir, & j'ai ajouté qu'il en apprendroit dans un moment davantage par le retour de Hanz que je venois de t'envoyer. Ma précaution n'a ſervi de rien, il

m'a fait cent queſtions ſur ton état, & comme elles m'éloignoient de mon objet, j'ai fait des réponſes ſuccinctes, & me ſuis miſe à le queſtionner à mon tour.

J'ai commencé par ſonder la ſituation de ſon eſprit. Je l'ai trouvé grave, méthodique, & prêt à peſer le ſentiment au poids de la raiſon. Grace au Ciel, ai-je dit en moi-même, voila mon ſage bien préparé. Il ne s'agit plus que de le mettre à l'épreuve. Quoique l'uſage ordinaire ſoit d'annoncer par dégrés les triſtes nouvelles, la connoiſſance que j'ai de ſon imagination fougueuſe, qui ſur un mot porte tout à l'extrême, m'a déterminée à ſuivre une route contraire, & j'ai mieux aimé l'accabler d'abord pour lui ménager des adouciſſemens, que de multiplier inutilement ſes douleurs & les lui donner mille fois pour une. Prenant donc un ton plus ſérieux & le regardant fixement: mon ami, lui ai-je dit, connoiſſez-vous les bornes du courage & de la vertu dans

une

une ame forte, & croyez-vous que renoncer à ce qu'on aime ſoit un effort au deſſus de l'humanité? A l'inſtant il s'eſt levé comme un furieux, puis frapant des mains & les portant à ſon front ainſi jointes, je vous entens, s'eſt-il écrié, Julie eſt morte. Julie eſt morte! a-t-il repeté d'un ton qui m'a fait frémir: Je le ſens à vos ſoins trompeurs, à vos vains ménagemens, qui ne font que rendre ma mort plus lente & plus cruelle.

Quoiqu'effrayée d'un mouvement ſi ſubit, j'en ai bientôt deviné la cauſe, & j'ai d'abord conçu comment les nouvelles de ta maladie, les moralités de Milord Edouard, le rendez-vous de ce matin, ſes queſtions éludées, celles que je venois de lui faire l'avoient pu jetter dans de fauſſes allarmes. Je voyois bien auſſi quel parti je pouvois tirer de ſon erreur en l'y laiſſant quelques inſtant; mais je n'ai pu me réſoudre à cette barbarie. L'idée de la mort de ce qu'on aime eſt ſi affreuſe,

qu'il n'y en a point qui ne soit douce à lui substituer, & je me suis hâtée de profiter de cet avantage. Peut-être ne la verrez-vous plus, lui ai-je dit; mais elle vit & vous aime. Ah! si Julie étoit morte, Claire auroit-elle quelque chose à vous dire? Rendez grace au Ciel qui sauve à votre infortune des maux dont il pourroit vous accabler. Il étoit si étonné, si saisi, si égaré, qu'après l'avoir fait rasseoir, j'ai eu le tems de lui détailler par ordre tout ce qu'il faloit qu'il sût, & j'ai fait valoir de mon mieux les procédés de Milord Edouard, afin de faire dans son cœur honnête quelque diversion à la douleur, par le charme de la reconnoissance.

Voila, mon cher, ai-je poursuivi, l'état actuel des choses. Julie est au bord de l'abîme, prête à s'y voir accabler du deshonneur public, de l'indignation de sa famille, des violences d'un pere emporté, & de son propre desespoir. Le danger augmente incessamment: de la main de

son

ſon pere ou de la ſienne, le poignard à chaque inſtant de ſa vie, eſt à deux doigts de ſon cœur. Il reſte un ſeul moyen de prévenir tous ces maux, & ce moyen dépend de vous ſeul. Le ſort de votre amante eſt entre vos mains. Voyez ſi vous avez le courage de la ſauver en vous éloignant d'elle, puiſqu'auſſi bien il ne lui eſt plus permis de vous voir, ou ſi vous aimez mieux être l'auteur & le témoin de ſa perte & de ſon opprobre. Après avoir tout fait pour vous, elle va voir ce que votre cœur peut faire pour elle. Eſt-il étonant que ſa ſanté ſuccombe à ſes peines? Vous êtes inquiet de ſa vie: ſachez que vous en êtes l'arbitre.

Il m'écoutoit ſans m'interrompre; mais ſitôt qu'il a compris dequoi il s'agiſſoit, j'ai vu diſparoitre ce geſte animé, ce regard furieux, cet air effrayé, mais vif & bouillant, qu'il avoit auparavant. Un voile ſombre de triſteſſe & de conſternation a couvert ſon viſage: ſon œil

morne & ſa contenance effarée annonçoient l'abatement de ſon cœur: A peine avoit-il la force d'ouvrir la bouche pour me répondre. Il faut partir, m'a-t-il dit d'un ton qu'une autre auroit cru tranquile. Hébien, je partirai. N'ai-je pas aſſés vécu? Non, ſans doute, ai-je repris auſſi-tôt; il faut vivre pour celle qui vous aime: avez-vous oublié que ſes jours dépendent des votres? Il ne faloit donc pas les ſéparer, a-t-il à l'inſtant ajouté; elle l'a pu & le peut encore. J'ai feint de ne pas entendre ces derniers mots, & je cherchois à le ranimer par quelques eſpérances auxquelles ſon ame demeuroit fermée, quand Hanz eſt rentré, & m'a rapporté de bonnes nouvelles. Dans le moment de joye qu'il en a reſſenti, il s'eſt écrié; Ah, qu'elle vive! qu'elle ſoit heureuſe.... s'il eſt poſſible. Je ne veux que lui faire mes derniers adieux.... & je pars. Ignorez-vous, ai-je dit, qu'il ne lui eſt plus permis de vous voir. Hélas!

vos adieux ſont faits, & vous êtes déja ſéparés! Votre ſort ſera moins cruel quand vous ſerez plus loin d'elle; vous aurez du moins le plaiſir de l'avoir miſe en ſûreté. Fuyez dès ce jour, dès cet inſtant; craignez qu'un ſi grand ſacrifice ne ſoit trop tardif; tremblez de cauſer encore ſa perte après vous être dévoué pour elle. Quoi! m'a-t-il dit avec une eſpece de fureur, je partirois ſans la revoir? Quoi! je ne la verrois plus? Non, non, nous périrons tous deux, s'il le faut; la mort, je le ſais bien ne lui ſera point dure avec moi: Mais je la verrai, quoiqu'il arrive; je laiſſerai mon cœur & ma vie à ſes pieds, avant de m'arracher à moi-même. Il ne m'a pas été difficile de lui montrer la folie & la cruauté d'un pareil projet. Mais ce, *quoi je ne la verrai plus*! qui revenoit ſans ceſſe d'un ton plus douloureux, ſembloit chercher au moins des conſolations pour l'avenir. Pourquoi, lui ai-je dit, vous figurer vos maux pires qu'ils ne ſont? Pourquoi renon-

renoncer à des eſpérances que Julie elle-même n'a pas perdues? Penſez-vous qu'elle put ſe ſéparer ainſi de vous, ſi elle croyoit que ce fut pour toujours? Non, mon-ami, vous devez connoitre ſon cœur. Vous devez ſavoir combien elle prèfere ſon amour à ſa vie. Je crains, je crains trop (j'ai ajouté ces mots, je te l'avoue,) qu'elle ne le prèfere bientôt à tout. Croyez donc qu'elle eſpere, puis qu'elle conſent à vivre: croyez que les ſoins que la prudence lui dicte vous regardent plus qu'il ne ſemble, & qu'elle ne ſe reſpecte pas moins pour vous que pour elle-même. Alors j'ai tiré ta derniere lettre, & lui montrant les tendres eſpérances de cette fille aveuglée qui croit n'avoir plus d'amour, j'ai ranimé les ſiennes à cette douce chaleur. Ce peu de lignes ſembloit diſtiller un baume ſalutaire ſur ſa bleſſure envénimée. J'ai vû ſes regards s'adoucir & ſes yeux s'humecter; j'ai vu l'attendriſſement ſucceder par degrés au deſeſpoir; mais ces der-

derniers mots ſi touchans, tels que ton cœur les fait dire, *nous ne vivrons pas longtems ſéparés*, l'ont fait fondre en larmes. Non Julie, non ma Julie, a-t il dit en élevant la voix & baiſant la lettre, nous ne vivrons pas longtems ſéparés; le Ciel unira nos deſtins ſur la terre, ou nos cœurs dans le ſéjour éternel.

C'étoit là l'état où je l'avois ſouhaité. Sa ſéche & ſombre douleur m'inquietoit. Je ne l'aurois pas laiſſé partir dans cette ſituation d'eſprit; mais ſi tôt que je l'ai vu pleurer, & que j'ai entendu ton nom cheri ſortir de ſa bouche avec douceur, je n'ai plus craint pour ſa vie; car rien n'eſt moins tendre que le deſeſpoir. Dans cet inſtant il a tiré de l'émotion de ſon cœur une objection que je n'avois pas prévue. Il m'a parlé de l'état où tu ſoupçonnois d'être, jurant qu'il mourroit plutôt mille fois que de t'abandonner à tous les périls qui t'alloient menacer. Je n'ai eu garde de lui parler de ton accident; je lui ai dit ſimple-

ſimplement que ton attente avoit encore été trompée, & qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer. Ainſi, m'a-t-il dit en ſoupirant, il ne reſtera ſur la terre aucun monument de mon bonheur; il a diſparu comme un ſonge qui n'eut jamais de réalité.

Il me reſtoit à exécuter la derniere partie de ta commiſſion, & je n'ai pas cru qu'après l'union dans laquelle vous avez vécu, il falut à cela ni préparatif ni miſtere. Je n'aurois pas même évité un peu d'altercation ſur ce leger ſujet pour éluder celle qui pourroit renaître ſur celui de notre entretien. Je lui ai reproché ſa négligence dans le ſoin de ſes affaires. Je lui ai dit que tu craignois que de longtems il ne fut plus ſoigneux, & qu'en attendant qu'il le devint, tu lui ordonnois de ſe conſerver pour toi, de pourvoir mieux à ſes beſoins, & de ſe charger à cet effet du leger ſupplément que j'avois à lui remettre de ta part. Il n'a ni paru humi-

lié

lié de cette propoſition, ni prétendu en faire une affaire. Il m'a dit ſimplement que tu ſavois bien que rien ne lui venoit de toi qu'il ne reçut avec tranſports; mais que ta précaution étoit ſuperflue, & qu'une petite maiſon qu'il venoit de vendre (*) à Grandſon, reſte de ſon chetif patrimoine, lui avoit produit plus d'argent qu'il n'en avoit poſſedé de ſa vie. D'ailleurs, a-t-il ajouté, j'ai quelques talens dont je puis tirer par tout des reſſources. Je ſerai trop heureux de trouver dans leur exercice quelque diverſion à mes maux, & depuis que j'ai vu de plus près l'uſage que Julie fait de ſon ſuperflu, je le regarde comme le tréſor ſacré de la veuve & de l'orphelin, dont l'hu-

(*) Je ſuis un peu en peine de ſavoir comment cet amant anonyme, qu'il ſera dit ci-après n'avoir pas encore 24 ans, a pu vendre une maiſon, n'étant pas majeur. Ces Lettres ſont ſi pleines de ſemblables abſurdités que je n'en parlerai plus; il ſuffit d'en avoir averti.

l'humanité ne me permet pas de rien aliéner. Je lui ai rappellé ſon voyage du Valais, ta lettre & la préciſion de tes ordres. Les mêmes raiſons ſubſiſtent .... Les mêmes ! a-t-il interrompu d'un ton d'indignation. La peine de mon refus étoit de ne la plus voir : qu'elle me laiſſe donc reſter, & j'accepte. Si j'obéis, pourquoi me punit-elle ? Si je refuſe, que me fera-t-elle de pis ? ..... Les mêmes ! répétoit-il avec impatience. Notre union commençoit ; elle eſt prête à finir ; peut-être vais-je pour jamais me ſéparer d'elle ; il n'y a plus rien de commun entre elle & moi ; nous allons être étrangers l'un à l'autre. Il a prononcé ces derniers mots avec un tel ſerrement de cœur, que j'ai tremblé de le voir retomber dans l'état d'où j'avois eu tant de peine à le tirer. Vous êtes un enfant, ai-je affecté de lui dire d'un air riant ; vous avez encore beſoin d'un tuteur & je veux être le votre. Je vais garder ceci, & pour en diſpoſer

à

à propos dans le commerce que nous allons avoir enſemble, je veux être inſtruite de toutes vos affaires. Je tâchois de détourner ainſi ſes idées funeſtes par celle d'une correſpondance familiere continuée entre nous, & cette ame ſimple qui ne cherche pour ainſi dire qu'a s'accrocher à ce qui t'environne, a pris aiſément le change. Nous nous ſommes enſuite ajuſtés pour les addreſſes de Lettres, & comme ces meſures ne pouvoient que lui être agréables, j'en ai prolongé le détail juſqu'à l'arrivée de M. d'Orbe, qui m'a fait ſigne que tout étoit prêt.

Ton ami a facilement compris dequoi il s'agiſſoit; il a inſtamment demandé à t'écrire, mais je me ſuis gardée de le permettre. Je prévoyois qu'un excès d'attendriſſement lui relâcheroit trop le cœur, & qu'à peine ſeroit-il au milieu de ſa lettre, qu'il n'y auroit plus moyen de le faire partir. Tous les délais ſont dangereux, lui ai-je dit; hâtez-vous d'arriver à la premier ſta-

tion

tion d'où vous pourrez lui écrire à votre aiſe. En diſant cela, j'ai fait ſigne à M. d'Orbe ; je me ſuis avancée ; & le cœur gros de ſanglots, j'ai collé mon viſage ſur le ſien ; je n'ai plus ſû ce qu'il devenoit ; les larmes m'offuſquoient la vue, ma tête commençoit à ſe perdre, & il étoit tems que mon rolle finit.

Un moment après je les ai entendu deſcendre précipitamment. Je ſuis ſortie ſur le paillier pour les ſuivre des yeux : Ce dernier trait manquoit à mon trouble. J'ai vu l'inſenſé ſe jetter à genoux au milieu de l'eſcalier, en baiſer mille fois les marches, & d'Orbe pouvoir à peine l'arracher de cette froide pierre qu'il preſſoit de ſon corps de la tête & des bras en pouſſant de longs gémiſſemens. J'ai ſenti les miens prêts d'éclater malgré moi, & je ſuis bruſquement rentrée, de peur de donner une ſcene à toute la maiſon.

A quelques inſtans de là, M. d'Orbe eſt revenu tenant ſon mouchoir ſur ſes yeux.

C'en eſt fait, m'a-t-il dit, ils ſont en route. En arrivant chez lui, votre ami a trouvé la chaiſe à ſa porte; Milord Edouard l'y attendoit auſſi; il a couru au devant de lui & le ſerrant contre ſa poitrine; *Viens, homme infortuné*, lui a-t-il dit d'un ton penetré, *viens verſer tes douleurs dans ce cœur qui t'aime. Viens, tu ſentiras peut-être qu'on n'a pas tout perdu ſur la terre, quand on y retrouve un ami tel que moi.* A l'inſtant, il l'a porté d'un bras vigoureux dans la chaiſe, & ils ſont partis en ſe tenant étroitement embraſſés.

Fin de la Premiere partie.

CATALOGUE
DES
LIVRES.

Du Fond de M. M. REY, Libraire à Amſterdam.

Apologie de Mr. l'Abbé de Prades, la Théſe en Latin & François, Examen de la Théſe & obſervations, ſur l'Apologie par Mr. Boulier 12. *Amſt*, 1753. 4 *vol.* à *f* 2.

Bible (la ſainte) ou le Vieux & le Nouveau Teſtament, avec un Commentaire Litteral compoſé de notes choiſies tirées des divers Auteurs Anglois, in 4. 7 *vol.* à *f.* 26.

——— le Livre de Joſué ſéparé à *f.* 3. 6 *ſ.*

——— les Livres des Juges & de Ruth 7me partie avec le portrait de l'Auteur peint par *Lietard* gravé par *Houbraken*, 4. *Amſt.* 1758. à *f* 3. 10. *ſ.*

——— le premier & le ſecond livre de Samuel, 4. *tom.* 5. en 2 *parties* 1760. à *f* 7.

Bibliotheque de Campagne ou Amuſemens de l'Eſprit & du Cœur, 12. 12 *vol. la Haye* 1752——1760. à *f.* 12.

Cabinet des Fées de Mad. d'Aunoy, 12. 8 *vol.* 14 *parties avec fig. Amſt.* 1754. à *f* 10.

Ciceron (Penſées de), par Mr. l'Abbé d'Olivet, 12. *Amſt.* 1756. à *f* 1.

Diſcours ſur l'Origine & les fondemens de l'Inégalité parmi les Hommes par J. J. Rouſſeau citoyen de Geneve, 12. 1 *vol. Amſt.* 1759. à 15 *ſ.*

Dictionnaire (nouveau) de Bayle, *fol.* 4 *vol* à *f* 44.

——— ——— ——— idem Tom. 4. ſéparé 1755.

Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale & ſur les Mœurs & l'Eſprit des Nations depuis Charlemagne juſqu'à la priſe de Port-Mahon en 1756. par Mr. *de Voltaire*, in-8 7 *vol. Amſt* 1757 *à la quelle on a joint une table générale des Matieres exactement travaillée* à *f* 9.

Fils (le) Naturel ou les Epreuves de la Vertu Comédie en Cinq Actes, & en proſe avec l'Hiſtoire veritable de la piece par Mr. Diderot, 1 *vol.* 12. *Amſt.* 1757. à 12 *ſ.*

Hiſtoire de l'Académie Françoiſe par Peliſſon, nouvelle édition, 12. *Amſt.* 1717. à *f* 1.

——— idem depuis 1652 juſqu'à 1700. par l'Abbé d'Olivet, 12 *Amſt.* 1730. à *f* 1.

16770877

Repaired P Halford
1/1994

Bought from Blackwell
Cat. A1069 1976 Item 321

Cupboard 7
VR 3. N5. 1761 (7)

ZAHAROFF
FUND